



HAL
open science

Représentations sociocognitives de l'espace géographique

Sylvain Dernat, Anne-Christine Bronner, Sandrine Depeau, Pierre Dias,
Sylvie Lardon, Thierry Ramadier

► To cite this version:

Sylvain Dernat, Anne-Christine Bronner, Sandrine Depeau, Pierre Dias, Sylvie Lardon, et al.. Représentations sociocognitives de l'espace géographique. Cartotête. 2e Journée d'études Représentations sociocognitives de l'espace géographique, Apr 2017, Strasbourg, France. 2018, 978 - 2 -7380 -1422 - 1. hal-01934636

HAL Id: hal-01934636

<https://hal.science/hal-01934636>

Submitted on 6 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Pour citer cet ouvrage :

Dernat, S., Bronner, A-C., Depeau, S., Dias, P., Lardon, S., & Ramadier, T. (2018). Représentations socio-cognitives de l'espace géographique. Réseau Cartotête - Actes des journées d'études de Strasbourg, 10 et 11 avril 2017. Clermont-Ferrand, France : Cartotête. 109 pages.

Pour citer un chapitre de cet ouvrage :

Auteur, A. A. (2018). Titre du chapitre. Dans Dernat, S., Bronner, A-C., Depeau, S., Dias, P., Lardon, S., & Ramadier, T. (dir). Représentations socio-cognitives de l'espace géographique. Réseau Cartotête - Actes des journées d'études de Strasbourg, 10 et 11 avril 2017 (p. xx-yy). Clermont-Ferrand, France : Cartotête.

Informations sur l'appel à participation, les résumés, le programme, les posters à l'adresse :
<https://cartotete2017.sciencesconf.org/>

SOMMAIRE

INTRODUCTION – Thierry Ramadier. Vers un réseau scientifique articulant cognition spatiale et cognition environnementale.....	4
PAROLES D’EXPERT - Carole Désprés. De l’utilité des cartes mentales en planification urbaine et en design.	8
PAROLES D’EXPERT - Martha De Alba. Représentations et mémoires sociales de Mexico et de son centre historique.	11
PAROLES D’EXPERT - Roberta Prampolini, Daniela Rimondi. Re-construction collective de la représentation socio-cognitive de l’espace urbain. Des expériences participatives dans la Municipalité de Gênes.	25
ATELIER 1 - Sylvain Dernas. Des représentations individuelles aux représentations sociales : quels liens possibles ?	31
Marie Augendre, Camille Bijon, Claire Cunty, Hélène Mathian. Le Césium dans la tête: des représentations cartographiques individuelles des sinistrés aux interprétations d’une représentation collective.....	36
Monia Bousnina. La représentation socio-cognitive de l’espace urbain pour extérioriser une mémoire douloureuse. Cas de Sétif.	41
Béatrice Le Moël. L’iconographie, un révélateur de lien entre représentation sociale et représentation spatiale ?	45
ATELIER 2 - Anne-Christine Bronner. Représentations et pratiques : des liens à questionner, des dimensions individuelles et collectives à articuler.	50
Sébastien Lord. La ville de l’étranger vue par les petits et les grands pas de l’intégration territoriale. Installation résidentielle et reconstruction du chez-soi pour des immigrants internationaux à Montréal.....	57
Basile Michel. Le quartier dans les représentations spatiales des travailleurs créatifs : vers une construction collective ?	62
Sabine Bouche-Pillon et Marion Brun. Friches urbaines, usages informels et cartes mentales : éléments de contenu et de structure.	65
ATELIER 3 - Pierre Dias. Représentations affectives : comment les analyser ?.....	70
Christophe Blaison. Représentation Affective de l’Environnement et Contexte Spatial.....	75
Sophie Mariani-Rousset. Représenter l’espace de la mobilité : cartes mentales et dessins réflexifs.	80
Anne Tricot. Expérimentation d’une enquête utilisant les ressorts du sensible dans l’analyse de la perception des changements de l’environnement : l’Enquête Gulliver, résultats et perspectives.	85
ATELIER 4 - Sandrine Depeau. Démarches participatives et collaboratives, comment partager collectivement des représentations ?	90
Sylvain Dernas et François Johany. Le « Jeu de territoire » : un outil collaboratif pour aider les choix de carrière des étudiants par une action sur leurs représentations socio-spatiales.....	96
Anne-Christine Bronner et Thierry Ramadier. Représenter individuellement, représenter collectivement l’espace géographique : l’usage du Jeu de Reconstruction Spatiale.	100
CONCLUSION - Thierry Ramadier.....	105

INTRODUCTION – Thierry Ramadier. Vers un réseau scientifique articulatif cognition spatiale et cognition environnementale.

Thierry Ramadier est directeur de recherche CNRS en psychologie de l'environnement au sein de l'UMR SAGE de Strasbourg, France. thierry.ramadier@misha.fr

La journée d'étude sur les représentations socio-cognitives de l'espace géographique (10 et 11 avril 2017 à Strasbourg, France), fait suite à la « journée d'étude francophone sur les cartes mentales » (8 décembre 2014 à Clermont-Ferrand, France) sous l'égide de l'UMR Territoires (AgroParisTech-INRA-Irstea-VetAgroSup-Université de Clermont-Ferrand) de l'Institut d'Auvergne du développement des territoires (IADT) et de l'École doctorale LSHS de l'Université de Clermont-Ferrand. L'objectif de cette seconde journée d'étude reposait sur l'échange entre les participants autour de quatre ateliers, eux-mêmes structurés à partir de posters rapidement commentés par les auteurs. Chaque participant pouvait se familiariser avec la thématique et la problématique de chaque poster avant comme après les ateliers. Si ces posters ont servi d'appui à des discussions en petit groupe de manière plus informelle qu'en atelier, trois conférences plénières ont également permis la présentation de trois points de vue et de trois pratiques de la recherche sur les représentations spatiales dans trois pays différents. En effet, Carole Després a abordé les représentations spatiales depuis le point de vue du design urbain appliqué à la ville de Québec, quand Roberta Prampolini a adopté un point de vue plus socio-cognitif à partir d'un terrain genevois, et Martha De Alba a mis l'accent sur ses travaux sur les représentations sociales et de la mémoire collective de Mexico.

Diverses disciplines étaient représentées lors de ces journées : la géographie, la psychologie, la sociologie, l'architecture, pour les principales. Ce sont également ces principales disciplines qui ont contribué à la recherche scientifique sur les représentations figuratives de l'espace géographique. Par conséquent, au-delà des thématiques de recherche qui sont très diverses, ce qui rassemblait les chercheurs était bien plus une problématique qu'un modèle ou une méthode. En effet, chaque intervenant avait finalement en tête d'analyser la « géométrie cognitive » de nos connaissances sur l'espace géographique, que ce soit en termes de « cartographie cognitive » (Down et Stea, 1973) quand il s'agit de mettre en évidence des processus, ou en termes de représentation spatiale quand ce sont les résultats de ces processus cartographiques qui sont visés. Cette précision est importante car il s'agissait durant ces deux demi-journées de ne pas aborder les représentations spatiales uniquement à l'aune de ses significations comme le font depuis longtemps les sociologues urbains ou les géographes sociaux. Mais c'était aussi l'occasion de ne pas aborder les constructions cognitives des représentations spatiales simplement comme des structures spatiales isolées de toutes significations sociales comme tend à le faire la géographie cognitive qui privilégie pour sa part une approche plus fonctionnaliste centrée sur les effets de la fréquentation de l'espace géographique, en y incluant les manières de le fréquenter (activités déployées, mode de déplacement utilisé, etc.). Ces manières de fréquenter l'espace, quand elles sont implicitement associées à la notion bio-psychologique de besoin, sont souvent prises, par les psychologues notamment (ou par l'association entre psychologie et géographie cognitive) comme des indicateurs de préférences ou de choix individuels situés plutôt que comme des pratiques sociales de l'espace en lien avec des significations qui participent à l'émergence de la situation environnementale. Les approches sociologiques ont en revanche plus de difficultés à tenir compte de l'agencement spatial des items environnementaux mémorisés (que ce soit en termes de structure spatiale d'ensemble ou de topologie). Ainsi, tout se passe comme si, d'un côté, il y avait des recherches sur la cognition spatiale, autrement dit sur l'organisation spatiale des connaissances, et de l'autre, des recherches sur la cognition environnementale, c'est-à-dire sur les significations sociales de l'espace. Pourtant rien ne nous empêche de faire converger ces deux approches, notamment en nous appuyant sur une vieille idée qui est apparue dès les débuts de la sociologie comme de la psychologie sociale, à savoir l'hypothèse d'une correspondance entre les structures sociales et les structures mentales. Cela nécessite néanmoins d'ajouter une troisième dimension structurale à cette correspondance : les structures spatiales. Les travaux sur les évaluations de distances géographiques et les distorsions que produisent les limites symboliques montrent que cette correspondance triangulaire entre structure spatiale, cognitive et sociale est prometteuse. C'est la raison pour laquelle l'appel à cette journée d'étude invitait à travailler de concert la cognition spatiale, c'est-à-dire l'organisation spatiale des connaissances géographiques, avec

la cognition environnementale, c'est-à-dire les attitudes, les croyances, les valeurs, les évaluations qui constituent l'ensemble des significations sociales de l'environnement intériorisées par les individus.

Il ne faudrait pas envisager cette dimension sociale de la cognition spatiale pour autant unifiée. Certain-e-s chercheur-e-s y voient un double subjectif et culturel de l'espace géographique en interaction avec des « comportements », d'autres des configurations spatiales structurées par des significations sociales, d'autres encore la facette socio-cognitive (l'autre facette étant la pratique) du rapport aux espaces d'une part géographique et d'autre part social. Bref, les fondements épistémologiques et les modèles théoriques des représentations socio-cognitives de l'espace sont variés. En conséquence, les méthodes le sont également.

Les représentations sont généralement recueillies à l'échelle individuelle, et on peut élaborer des typologies à partir des structures spatiales (figuration concentrique, en cheminement, polycentrique, etc.) ou des classes d'éléments mentionnés (magasins, bâtiments publics, places, etc.), des agrégations statistiques à partir des formes ou de limites des catégories spatiales étudiées (le littoral, une zone Seveso, etc.), une synthèse des éléments géographiques communs à tout un groupe, une analyse de la toponymie, une analyse des distorsions spatiales sur la base de localisations géographiques (la plus courante) ou de la topologie (position relative des éléments géographiques) entre groupes, etc.

Les représentations peuvent également être relevées à l'échelle d'un groupe, par co-construction du territoire étudié. Cette procédure est plus souvent utilisée dans les situations où l'on demande à l'enquêté de se projeter dans le futur (aménagement, concertation ou participation, « recherche-action »). Or, de manière presque contre-intuitive, ces procédures collectives n'attribuent pas nécessairement une place aux enjeux sociaux dans la construction des représentations spatiales à la hauteur de ceux qui sont à l'œuvre dans les interactions sociales ordinaires. En effet, ces procédures méthodologiques ont tendance à centrer la construction future sur un idéal qui vient renforcer le clivage entre le réalisme et le projet. Ainsi, certains participants de ces constructions collectives ont tendance à accepter des propositions contraires à leurs convictions tant que la représentation construite n'a pas valeur de décision. Autrement dit, un des points les plus faibles des représentations collectivement élaborées tient au fait d'une posture participative où on peut dire tout ce que l'on veut tant que ce n'est pas un support de décisions politiques ou d'actes. Pour autant, le but des constructions collectives est bien moins de produire de solides connaissances en sciences sociales sur l'élaboration des représentations spatiales que de saisir l'univers des possibles dans le rapport à un lieu donné, et parfois de contribuer au partage de points de vue entre les participants. La représentation, quand elle est élaborée collectivement, permet ainsi à chacun de se situer dans l'espace des possibles, mais aussi à certains des participants de se sentir légitime de « parler » de la ville et de son aménagement, une expérience souvent nouvelle pour de nombreuses personnes qui ne s'estiment pas « compétentes » pour prendre position sur les questions urbaines quand elles vont au-delà de leur rapport concret aux espaces du quotidien.

Que ce soit à l'échelle individuelle ou collective, le contenu des représentations comporte des lieux de la pratique ou des lieux symboliques, des flux, des trajets, des positions relatives (topologie)... Elles donnent à voir des processus de changement ou d'intégration, des risques, des enjeux. Mais un entretien complémentaire, reposant sur les « cartes mentales » produites lors d'un premier volet de l'enquête, est nécessaire pour recueillir les significations sociales afférentes à ces représentations. Cette diversité des formes et des modalités de recueil appelle à des échanges et des regards croisés pour ancrer et enrichir nos concepts et nos méthodes. C'était un des objectifs de ces journées.

Cette journée d'étude avait aussi pour ambition de poser les jalons d'un réseau francophone sur le recueil et l'analyse des représentations socio-cognitives de l'espace géographique : le réseau Cartotête.

Il existe depuis 1998, une liste de discussion anglophone dénommée « cogmap » qui propose d'échanger des connaissances scientifiques sur l'acquisition, l'apprentissage, le développement, et la mémorisation les données environnementales¹. Les domaines de recherche concernent l'aide à

¹ Il semble en outre peu actif depuis mai 2014.

l'orientation et à la navigation pour les mal-voyants, les outils embarqués d'aide à la navigation, les comportements de déplacement, et enfin l'usage de la cartographie cognitive en criminologie, éducation et cartographie. C'est un réseau clairement dominé par le cognitivisme et l'approche comportementale. Les travaux de Edwards Tolman sur les « cartes mentales » ont largement participé à fonder le cognitivisme. Il n'est donc pas étonnant que cette approche soit très fortement ancrée dans les recherches sur la cognition spatiale, d'autant que les avancées des neurosciences ont à la fois profité de cet ancrage épistémologique et l'ont en retour renforcé.

Cependant, la psychologie sociale et environnementale, la sociologie urbaine, la géographie sociale ont aussi investi la recherche sur les constructions sociales des significations associées à l'espace géographique. Un réseau de chercheurs sur l'approche socio-cognitive des représentations de l'espace géographique serait donc à la fois complémentaire et original par rapport à l'existant. Et il nous semble important de considérer diverses manières d'envisager les logiques sociales existantes, de sorte à mieux comprendre comment les enjeux sociaux participent à la différenciation de ces représentations.

Pour engager les échanges de la journée, trois approches des logiques sociales dans les rapports à l'espace ont été proposées.

- La première, la plus courante, repose sur l'expérience individuelle des conditions sociales. C'est par exemple, le fait de ne pas posséder de voiture pour des raisons économiques, ce qui conditionne les pratiques spatiales et par conséquent les représentations spatiales.
- La seconde repose cette fois sur les interactions sociales au sein des groupes sociaux et sur la construction collective de représentations spatiales. En France, cette approche culturaliste originale a été initiée par Denise Jodelet et le courant des représentations sociales.
- Enfin, plus rarement traitée, la dimension sociale abordée à partir des enjeux sociaux et des rapports entre les groupes. Par exemple, lors des précédentes journées d'étude de Clermont-Ferrand, Min Reuchamps avait présenté ses travaux sur la présence, le tracé, la localisation et les significations de la frontière linguistique belge.

Il y a certainement d'autres manières de penser les logiques sociales à l'œuvre dans la construction et l'usage des représentations cognitives de l'espace. Cette journée d'étude était aussi une invitation à y porter une attention particulière.

Toujours pour engager et faciliter les échanges, le comité scientifique de cette journée d'étude, composé d'Anne-Christine Bronner (CNRS, UMR SAGE, CNRS-Université de Strasbourg), Sandrine Depeau (CNRS, UMR ESO, CNRS-Université de Rennes 2), Sylvain Derrat (INRA, UMR Territoires, AgroParisTech-INRA-Irstea-VetAgroSup-Université de Clermont-Ferrand), Pierre Dias (UMR SAGE, CNRS-Université de Strasbourg), Sylvie Lardon (INRA & AgroParisTech, UMR Territoires, AgroParisTech-INRA-Irstea-VetAgroSup-Université de Clermont-Ferrand), Thierry Ramadier (CNRS, UMR SAGE, CNRS-Université de Strasbourg) et Min Reuchamps (Université Catholique de Louvain), a élaboré quatre ateliers thématiques à partir des propositions reçues et retenues.

- Un premier atelier était centré sur la question des liens théoriques et/ou méthodologiques possibles entre le recueil des représentations à l'échelle individuelle et leur analyse en tant que représentations sociales de l'espace.
- Le second atelier était axé sur l'espace des pratiques afin de se focaliser sur les difficultés rencontrées à propos de la relation entre pratiques et représentations.
- Le troisième atelier questionnait la place et la restitution de la dimension affective dans les représentations spatiales.
- Enfin, le quatrième et dernier atelier se focalisait sur les démarches participatives afin de mettre cette fois l'accent sur les manières de construire et de partager collectivement des représentations spatiales. Chacun de ces ateliers reposait sur des posters qui étaient brièvement commentés par leurs auteurs afin de laisser ensuite une large part à la discussion

autour de la question principale de l'atelier. Les chapitres qui suivent reprennent chacun de ces ateliers.

Enfin rappelons que la tenue de cette journée d'étude strasbourgeoise n'aurait pu se faire sans le soutien financier de différentes institutions partenaires, à savoir l'Association pour la Recherche en Psychologie Environnementale (ARPEnv), l'UMR ESO, la faculté des sciences sociales de l'Université de Strasbourg, l'Institut d'Urbanisme et d'Aménagement Régional de l'Université de Strasbourg, l'UMR SAGE et enfin l'UMR Territoires.



Faculté
des Sciences Sociales



sag
Sociétés,
Acteurs,
Gouvernement
en Europe

PAROLES D'EXPERT - Carole Désprés. De l'utilité des cartes mentales en planification urbaine et en design.

Carole Désprés est professeure d'architecture à l'université Laval, Canada.

carole.despres@arc.ulaval.ca

(Rédigé par Thierry Ramadier à partir des enregistrements audio et des diapositives présentées).

L'objectif de la présentation consistait à faire le point sur l'utilité des cartes mentales en planification urbaine et en design à partir d'une trajectoire de recherches urbaines mêlant architecture, *design* urbain, psychologie et sociologie. Après un bref retour sur ce concept hérité des années 1960, quelques avancées théoriques et méthodologiques utiles sur les cartographies cognitives seront présentées : d'abord, en lien avec l'orientation dans la ville et la syntaxe spatiale des lieux étudiés de manière objective et via les cartes mentales, ensuite, en lien avec la déambulation dans la ville, au-delà du déplacement instrumental visant à s'orienter, associée au plaisir et à la découverte dont parlaient déjà Lynch (1960) et Kaplan (1973), mais peu étudiés. La deuxième partie présentera des cas concrets d'utilisation de cartes mentales pour nourrir la décision en planification urbaine et en design. Quatre champs d'application sont identifiés, soit l'établissement de diagnostics, l'identification de besoins, le design collaboratif et l'aide à la décision, ainsi que trois échelles, soit la planification territoriale, le design urbain et le design architectural. La conclusion souligne l'importance de poursuivre la mission initiale de Lynch (1960) et Appleyard (1969, 1970, 1976) en valorisant les connaissances en cartographie cognitive pour soutenir la décision en planification et en *design*.

Quelques avancées utiles en recherche sur les cartographies cognitives.

Tout d'abord, il faut souligner le fréquent clivage auquel est confrontée la cartographie cognitive alors que ce paradigme de recherche s'est développé depuis des pratiques scientifiques interdisciplinaires où il est souvent plus profitable de collaborer entre les disciplines que de placer et faire reposer l'interdisciplinarité sur les épaules d'un seul chercheur ! Rappelons aussi que c'est au MIT, au tout début des années 1960 que les premiers pas de la cartographie cognitive ont eu lieu. Notons aussi que ce sont deux aménageurs de formation, Kevin Lynch et Donald Appleyard, qui se sont penchés sur la perception de la ville par ses habitants afin de contourner leur frustration vis-à-vis d'une analyse bidimensionnelle de l'espace urbain, à savoir la carte géographique ou le plan. Étudier les perceptions c'est rendre compte de la ville depuis son immersion dans un espace multidimensionnel.

Il y a au moins une dizaine de concepts pertinents pour aborder et enseigner la cartographie cognitive : la mobilité (géographique et virtuelle), les images (de la ville), la mémoire (collective), les comportements (résidentiels), le chez-soi, les identités (territoriales), la consommation, les sociabilités (urbaines), les iniquités (sociales) et la mondialisation.

La première avancée en lien avec la cartographie cognitive : s'orienter et se déplacer.

C'est le paradigme dominant de recherche sur la cartographie cognitive. Un des supports théoriques les plus pertinents est probablement la syntaxe spatiale des lieux développé à l'University College of London (Hillier et Hanson, 1984) qui vise à analyser les configurations spatiales pour comprendre les usages, les impacts sociaux de l'organisation spatiale du bâti. Ces cartes d'accessibilité construites à partir des configurations spatiales (basées sur les occurrences de déplacement par exemple) peuvent aussi être analysées à l'échelle d'un bâtiment pour construire une carte des espaces « ouverts » à partir d'un degré d'intégration spatiale (lisibilité de l'espace en termes de déplacement) ou de degré de connectivité visuelle (intensité de la visibilité du lieu lors du déplacement). À Québec, une application de la syntaxe spatiale sur la conception de nouvelles cliniques de soins a permis de faciliter l'orientation spatiale des personnes âgées en situation de pertes cognitives. La syntaxe spatiale a aussi été utilisée dans le cadre de la rénovation de collèges pour favoriser la revalorisation de certains espaces sous-utilisés, et toujours pour faciliter l'orientation des élèves dans les bâtiments.

Une étude intéressante de Kim et Penn (2004) a permis de faire le lien entre la syntaxe spatiale et les éléments présents dans les cartes mentales, éléments que Lynch (1960) avait proposés : voies, limites,

nœuds, quartier, points de repère. Globalement, il montre qu'il existe des règles de syntaxe entre ces cinq types d'éléments. Son premier résultat souligne une forte corrélation entre la syntaxe des cartes mentales et celle des lieux, notamment au niveau de la configuration générale de l'espace géographique cartographié.

Une seconde avancée en lien avec la déambulation.

L'orientation est une vision fonctionnelle du rapport à l'espace urbain, or nous ne sommes pas des êtres purement fonctionnels. Dans le rapport à l'espace et notre construction cognitive des relations spatiales interviennent également le plaisir, la découverte, le mystère, la surprise, l'ambiguïté, le désordre (Kaplan, 1983) dont parlait déjà Lynch (1960) sans véritablement le formaliser. Or, ce sont des perspectives de la cartographie cognitive qui sont relativement peu étudiées. Une étude de Stevens (2006) montre tout d'abord que les voies, les nœuds et les limites isolés par Lynch (1960) servent tout autant à s'orienter qu'à déambuler. Les points de repère et les quartiers seraient en revanche utilisés différemment selon que le rapport à l'espace géographique repose sur la déambulation ou l'orientation. Au passage, il ajoute deux autres éléments importants qui seraient présents dans les cartes mentales : les seuils et le mobilier urbain.

L'orientation et la déambulation se rencontrent aussi autour d'un nouvel outil qui accompagne nos déplacements : le téléphone intelligent. En effet, avec cet outil on se rend compte que réduire son temps de parcours n'est plus nécessairement recherché, ni en termes de choix modal, ni en termes de parcours, car on peut « valoriser » son temps de déplacement par des expériences ludiques, sociales, etc. Il modifie également les explorations de nouveaux environnements en garantissant notamment une certaine confiance vis-à-vis du repérage (usage de Google Map, Street View, etc.) ou en permettant de réduire la mémorisation des informations spatiales nécessaires pour se déplacer. Dès lors, plusieurs concepts devraient pouvoir être utilement croisés dans les études en cartographie mentale, notamment ceux de motilité, d'affordance, d'adhérence urbaine, de temps-distance et de temps-substance, ainsi que de reliance.

De l'utilité des cartes mentales en planification urbaine et en *design*.

Le champ d'application des cartes mentales est finalement très divers. Il peut s'agir d'établir un diagnostic (évaluation architecture et urbaine), d'identifier des besoins (participation à la programmation architecturale et urbaine), ou encore de permettre des décisions collectives (design collaboratif, aménagement participatif et urbanisme de concertation). Les échelles d'interventions sont également plurielles. Avec les cartes mentales, il est possible d'intervenir à l'échelle de la planification territoriale ou alors de manière plus fine à l'échelle du design urbain et architectural.

L'échelle de la planification territoriale.

À cette échelle, l'exemple de la localisation des services socio-sanitaires de lutte contre le Sida en Afrique du Sud (Stadler et al., 2013) montre une expérimentation originale de l'application des cartes mentales. L'objectif de cette recherche est d'optimiser la localisation de centres de prévention du Sida en utilisant les connaissances locales recueillies à l'aide de marches exploratoires, d'entretiens et de cartes mentales auprès de jeunes (15-25 ans), d'adultes masculins et d'intervenants sociaux. Les résultats montrent que c'est dans les zones qui sont perçues comme les plus dangereuses qu'il est important de placer ces centres de santé. Mais surtout, elle montre que si l'expertise s'était limitée aux connaissances géographiques des intervenants sociaux, les résultats n'auraient pas été aussi complets. Une autre étude menée à Québec porte sur l'identité du territoire métropolitain de cette agglomération. L'objectif est de saisir comment de nouvelles entités territoriales administratives peuvent devenir des identités territoriales intériorisées par les résidents. Les cartes mentales ont été utilisées dans les entretiens exploratoires avec des photos du territoire à identifier. Une seconde phase d'entretiens semi-directifs a surtout consisté à classer des images représentant le passé, le présent et le futur de l'agglomération urbaine de Québec. Enfin, une enquête en ligne a notamment reposé sur une tâche d'association de mots, telle que l'utilise la psychologie sociale française. Classiquement, les éléments les plus représentés lors

de la phase exploratoire des cartes mentales ont été géolocalisés à l'aide d'un système d'information géographique.

L'échelle du design urbain et architectural repose généralement sur un élément urbain : un parc, une rue, etc. L'exemple de la recherche d'Abdelmonem et McWhinney (2015) sur un parc public urbain est intéressant du point de vue des cartes mentales. L'objectif consiste à favoriser la cohésion sociale dans un contexte de tensions sociales entre catholiques et protestants à Belfast. Les résultats des cartes mentales montrent que même si l'architecte fait attention de ne pas développer de zones distinctes dans sa conception de l'espace, dans ce contexte de tension, les usagers en créaient. Certains aménagements paysagers font naître ainsi des opportunités de scission et de « frontières » (un bois, un lac, etc.). Et c'est l'aménagement commercial qui favorise la cohésion sociale. Enfin, l'exemple de la rénovation des collèges de Québec-ville permet, avec l'information spatiale recueillie par les cartes mentales (dessin à main levée) de mettre en évidence les lieux de circulation qui posent problème : ils ne sont systématiquement pas représentés. En revanche, ce qui définit collectivement l'école c'est l'espace des casiers et la salle des repas, alors que pour le gouvernement, une école c'est avant tout une salle de classe et un gymnase

Conclusion.

Finalement, ce qui traverse cet exposé c'est l'importance accordée au fait de tisser des liens étroits entre le *design* et les relations personne/milieu. Il faut aussi penser aux applications de nos recherches. Enfin, il est également important d'enrichir le coffre à outils de concepts et d'approches complémentaires, et de viser des cadres interdisciplinaires, pour la recherche, et transdisciplinaires pour les applications. Car au final, ce qui est important, ce n'est pas de faire avancer une discipline, mais de régler un problème. Par conséquent il ne faut pas oublier la formation des prochaines générations de professionnels pour lesquels la maîtrise de l'usage de la cartographie mentale dans leur activité apparaît comme un outil incontournable et à mettre en relation avec d'autres outils.

Références.

- Abdelmonem MG, McWhinney T, (2015). In search of common grounds: Stitching the divided landscape of urban parks in Belfast, *Cities*, 44, 40-49
- Appleyard D. (1969). Why buildings are known, *Environment and Behavior*, 1, 131-159.
- Appleyard D. (1970). Styles and methods of structuring a city, *Environment and Behavior*, 2, 100-116.
- Appleyard, D. (1976). *Planning a pluralistic city*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Hillier, B., Hanson J. (1984) *The social logic of space*, Cambridge University Press.
- Kaplan, S. (1973). Cognitive maps in perception and thought. In R. M. Downs & D. Stea (Eds), *Image and environment: Cognitive mapping and spatial behavior*, Chicago, Aldine, p.63-78.
- Kaplan, S. (1983). A model of person/environment compatibility, *Environment and behavior*, 15 (3), 311-332.
- Kim, Y.O., Penn, A, (2004). Linking space syntax of cognitive maps to the spatial syntax of the environment, *Environment and Behavior* 36, 483-504.
- Lynch, K. (1960). *The Image of the City*, The MIT Press.
- Stadler J, Dugmore C, Venables E, MacPhail C, Delany-Moretlwe S. Cognitive mapping: using local knowledge for planning health research. *BMC Med Res Methodol*. 2013;13:96.
- Stevens, Q. (2006) The shape of the urban experience: A reevaluation of Lynch's five elements. *Environment and Planning B: Planning and Design*, 33, 803-823

PAROLES D'EXPERT - Martha De Alba. Représentations et mémoires sociales de Mexico et de son centre historique.

Martha de Alba est professeure de psychologie sociale à l'Universidad Autónoma Metropolitana-Iztapalapa de Mexico, Mexique. mdealba.uami@gmail.com

Cartes mentales et représentations socio-spatiales.

L'objectif de ce chapitre est de présenter la manière dont les cartes mentales ou cognitives peuvent être analysées sous la forme de représentations socio-spatiales (Jodelet, 2015), à partir d'une recherche sur les représentations et mémoires sociales de Mexico chez les résidents âgés².

Nous partons de l'idée que nous construisons des représentations sociales des territoires où nous habitons, de manière individuelle ou collective. Ces représentations sociales se nourrissent des sources diverses, présentes ou passées : l'expérience personnelle dans le territoire, les connaissances, croyances, imaginaires, mémoires collectives, stéréotypes véhiculés dans les médias ou pendant les interactions sociales. Elles sont objectivées sous plusieurs formes : narrations, discours, représentations figuratives et visuelles (cartes, images, cinéma...), pratiques, rituels, etc. En tant que processus cognitif spatial, la carte mentale peut être considérée comme une construction symbolique du territoire qui fait partie des représentations sociales plus abstraites et générales de ce même territoire.

Nous avons utilisé le concept de carte mentale pour étudier les significations et les expériences de Mexico et de son centre historique. Nous avons considéré que les croquis sont des formes objectivées des cartes imaginaires ou des représentations géographiques que les acteurs sociaux construisent de leurs espaces de vie. Les références au passé seront prises comme une mémoire ancrée dans l'espace, puisque selon Halbwachs (1950), la ville et ses territoires constituent des cadres sociaux pour la reconstruction de la mémoire collective.

La littérature scientifique montre que les personnes âgées présentent un déclin de leur compétence pour construire des cartes mentales avec l'avancée de l'âge (Iaria, Palermo, Committeri & Barton, 2009 ; Sharps & Gollin, 1987). Cependant, nous ne traitons pas la carte mentale comme un processus cognitif intra-individuel, distancié de son contexte historique, culturel ou social. Indépendamment des difficultés des personnes âgées pour élaborer des cartes cognitives au niveau neurologique, leurs croquis et leurs récits sur le territoire étudié sont des formes objectivées des représentations socio-spatiales. Nous ne cherchons pas une correspondance entre la carte géographique « réelle » et sa carte mentale, mais des représentations sociales des territoires que les personnes âgées expriment au cours de l'entretien en mobilisant diverses méthodes de recherche. Les croquis et les discours sur la ville, dans le présent et le passé, nous informent sur les expériences des gens, situées dans les cadres spatiaux tout au long de leur vie.

La carte mentale correspond à une géographie naïve qui nous renseigne sur les représentations sociales d'un territoire et qui peut être traitée comme n'importe quel autre type de carte géographique. Selon Kitchin, Perkins & Dodge (2009, p.1), le processus de construction des cartes « est épistémologique et profondément ontologique – c'est à la fois une manière de penser le monde, car il offre un cadre pour la connaissance, et un ensemble d'énoncés sur le monde en soi ».

Nous considérons, en suivant Harley (2001), que l'élaboration des cartes est une construction sociale, un discours idéologique situé historiquement, qui emploie des systèmes conventionnels de signes : « les cartes, ainsi que l'art, ne sont pas une fenêtre ouverte au monde, mais une forme humaine particulière de voir le monde » (p. 189). Cet auteur conçoit les cartes artistiques ou scientifiques comme des textes culturels exprimant un ordre social (différences sociales et relations de pouvoir). Les cartes proposent un argument sur le monde ; elles sont rhétoriques car « elles essaient d'encadrer un message dans le contexte d'un public » (p. 201). Nous pouvons découvrir cette rhétorique dans le processus de création de la carte : sélection, omission, simplification, classification, création de hiérarchies et symbolisation.

Lorsque nous demandons à une personne de dessiner une carte de la ville ou d'un espace, nous assumons que le processus de création de la carte est compatible avec les représentations sociales du territoire dessiné. Au-delà des compétences de la personne pour réaliser un dessin, le contenu et la forme

² Recherche financée par le Conseil National de Science et Technologie (CONACYT, Mexique).

de la carte ont un rapport avec les significations des lieux et de l'ensemble du territoire. Chaque dessin sera interprété comme un système des signes qui communique une vision de la ville, ancrée dans la situation historique, sociale et culturelle de son auteur, autant que dans sa trajectoire de vie. Il s'agit d'une cartographie naïve qui n'est pas seulement liée à une connaissance rationnelle, mais à un rapport affectif avec la ville.

Trajectoires de vie et représentations de Mexico chez des personnes âgées.

Dans la lignée des recherches sur le vieillissement écologique (Whal, Iwarsson y Oswald, 2012 ; Rowles y Bernard, 2013, Sánchez, 2014), nous avons réalisé une recherche sur les représentations et mémoires de Mexico chez des personnes âgées. L'objectif général était d'analyser la mémoire de la ville des résidents de plus de 60 ans, qui ont vécu la croissance accélérée de Mexico et ses grandes transformations depuis les années 1940. Ensuite, nous voulions établir un lien entre cette mémoire collective de la ville et les représentations socio-spatiales actuelles de Mexico.

À l'aide des concepts de parcours de vie (Elder, 2001 ; Elder & Kirkpatrick, 2000), nous avons créé un guide d'entretien qui nous a permis d'observer les trajectoires familiales, résidentielles, éducatives et de travail de 100 personnes âgées (50 hommes et 50 femmes) résidant dans 10 quartiers de la zone métropolitaine de Mexico, différenciées par leur niveau socio-économique et par leur période d'arrivée dans la zone métropolitaine (du centre vers la périphérie). L'enquête a été menée entre 2008 et 2009.

L'entretien commençait avec une liste d'associations de mots et le dessin d'une carte de Mexico. Nous avons mis l'accent sur les lieux et le contexte où le parcours de vie et ses différentes trajectoires se sont développés. Nous avons fini l'entretien par des questions sur les représentations actuelles de Mexico, du quartier de résidence, et sur la situation actuelle des interviewés. Les résultats de ce projet sont nombreux. Je vais me concentrer ici uniquement sur l'analyse des cartes mentales dessinées par 55 personnes de notre échantillon ; 45 participants ont refusé de dessiner la carte de la ville.

Il est important de signaler que nous avons adopté une posture qualitative dans cette recherche. Notre objectif est de comprendre les représentations et mémoires de la ville, afin de proposer des interprétations ancrées dans le contexte socio-historique et culturel des personnes interviewées. L'analyse de contenu des récits et des dessins visait à entrer dans les détails des trajectoires de vie, et à établir des rapports avec le contexte urbain. D'autres résultats de la recherche générale sur le vieillissement en ville ont été publiés par ailleurs (Alba 2017 ; 2013a ; 2013b ; 2012 ; Zamorano, de Alba, Capron et González, 2012).

Les cartes mentales des personnes âgées de Mexico.

Malgré la variabilité de représentations de Mexico, nous avons trouvé des schémas ou des formes de construction des cartes qui nous paraissent représentatifs des expériences et des rapports différents à la métropole dans le présent et dans le passé.

Le Centre Historique joue un rôle important dans la construction des représentations socio-spatiales de Mexico des personnes âgées, car cet espace a été inclus dans 64 % des croquis.

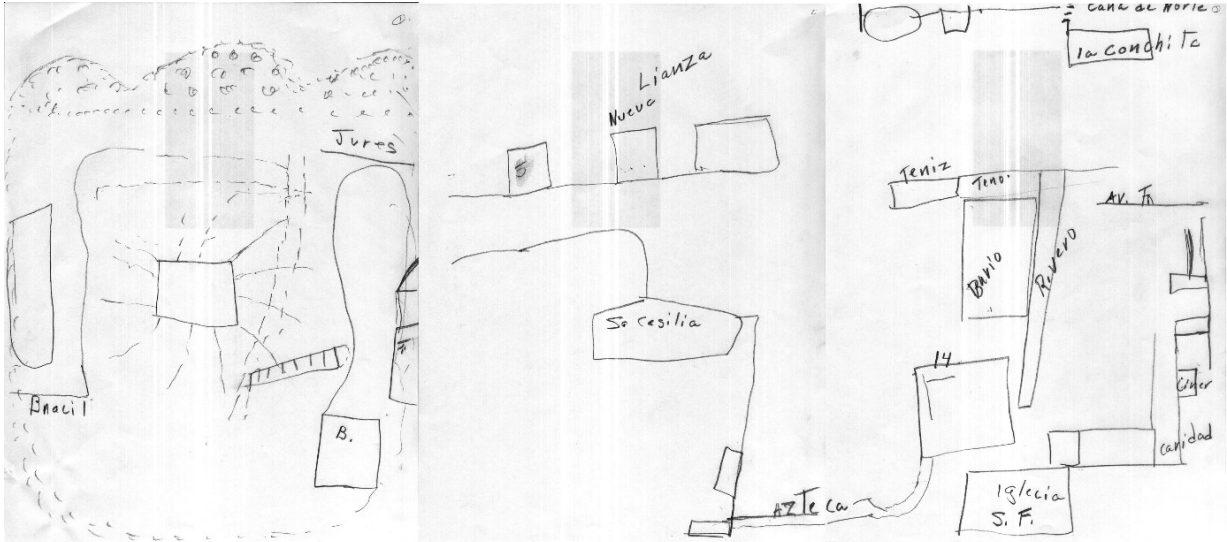
La ville est son centre historique.

Lorsque nous avons demandé de dessiner une carte de Mexico, plusieurs interviewés ont fait un croquis du centre historique de la ville. C'est les cas des cartes (figures 1 et 2) de Juan (conducteur de taxi, 60 ans) et de Hemigdio (66, vendeur dans des compagnies d'assurances). Les deux personnes habitent dans une HLM située à 34 kilomètres du centre et fréquentent régulièrement les arrondissements centraux de Mexico ; surtout Juan, qui est conducteur de taxi. Malgré leur mobilité quotidienne dans l'agglomération, ils ont concentré leur représentation de celle-ci uniquement dans son cœur historique. Pour eux, Mexico se réduit à son centre. Leur lieu d'habitation actuel ne fait pas partie de leur croquis. Hemigdio signale que c'est la ville de sa jeunesse, quand il fréquentait les bars et les boîtes de nuit dans les années 60.

La ville va du centre vers mon quartier.

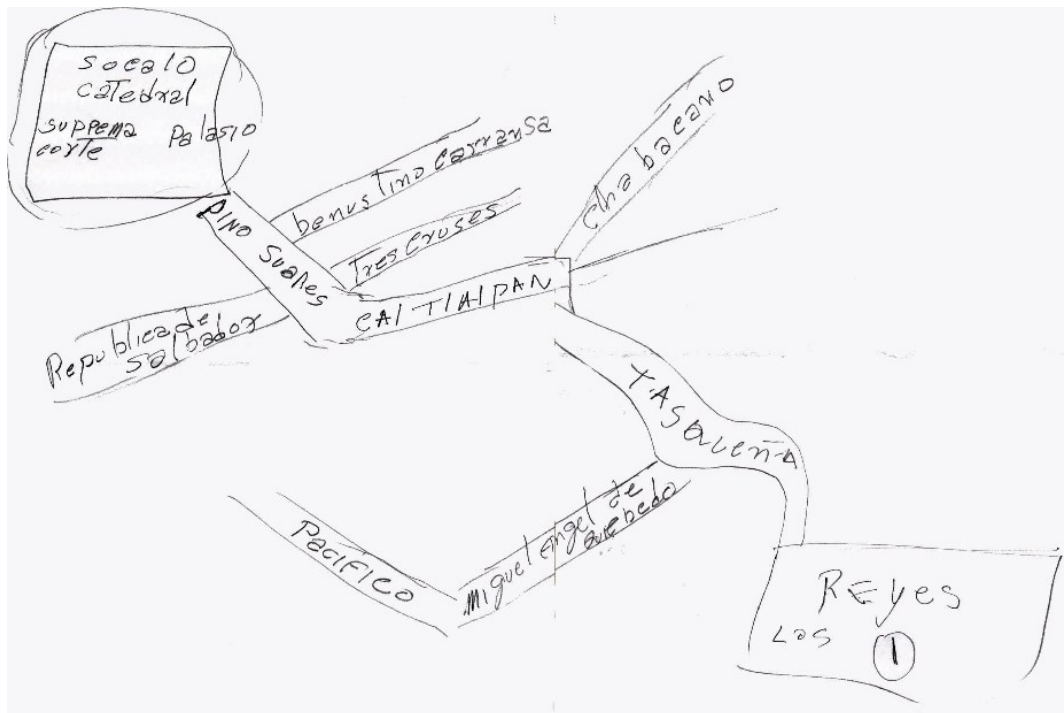
Une autre représentation cartographique de Mexico fait le lien entre le quartier de résidence et le centre historique. Les interviewés qui suivent cette démarche ont un rapport au centre qui remonte à la période de leur enfance et de leur jeunesse. La carte de Gloria (figure 3 ; 67 ans, vendeuse de rue) établit une continuité entre la place centrale du Zócalo et son quartier, qui est à côté du Centre Historique.

Figure 3. Gloria, 67 ans, vendeuse de rue, résident du quartier Tepito.



Félix (figure 4 ; 74 ans, retraité) habite à Los Reyes Coyoacán, un ancien village situé à 13 kilomètres du centre. Félix représente la ville en se concentrant dans le trajet qu'il continue à faire depuis plus de 60 ans, qui va de chez lui au Marché La Merced (ancien marché de gros de la ville). Il accompagnait ses parents pour vendre les légumes cultivés dans leur champ pendant son enfance ; maintenant, il va avec sa femme tous les samedis à La Merced pour acheter des légumes à bas prix.

Figure 4. Félix, 74 ans, retraité, résident du village Los Reyes, Coyoacán.



Angel (69 ans) réside dans un quartier de Nezahualcóyotl, ancien bidonville situé à 18 kilomètres du Centre. Dans sa carte (figure 5), il dessine le trajet entre le centre où il a travaillé pendant 32 ans, et son lieu de résidence, comme si l'espace entre ces deux sites était vide. Il est à la retraite depuis 9 ans, mais la mémoire de son trajet maison-travail continue à marquer sa représentation de la ville. Angel indique qu'il a dessiné la carte de Mexico des années 1990.

Figure 5. Angel, 69, retraité, résidant à Nezahualcóyotl.

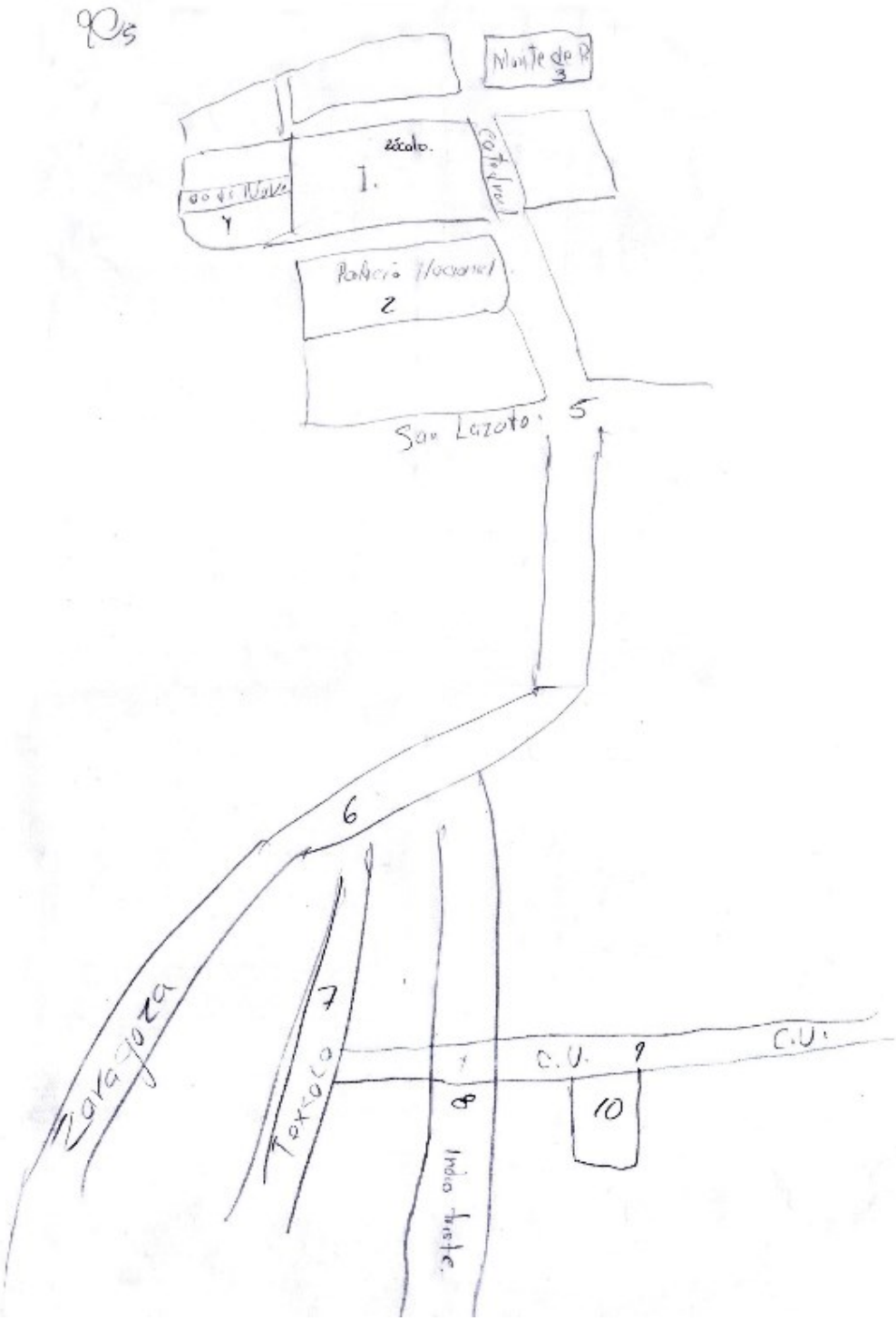


Figure 7. Jorge, 74 ans, architecte, quartier Romero de Terreros.

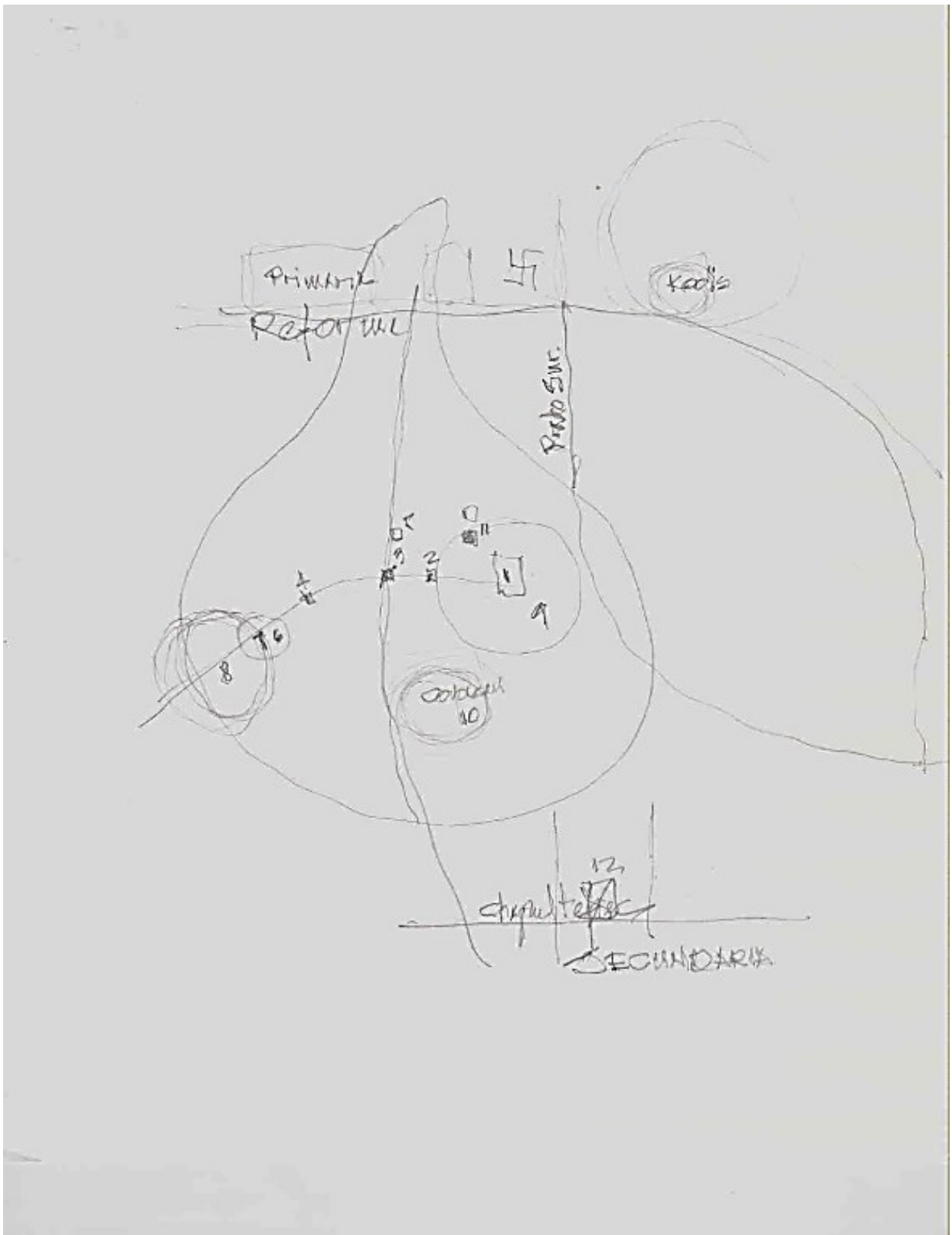
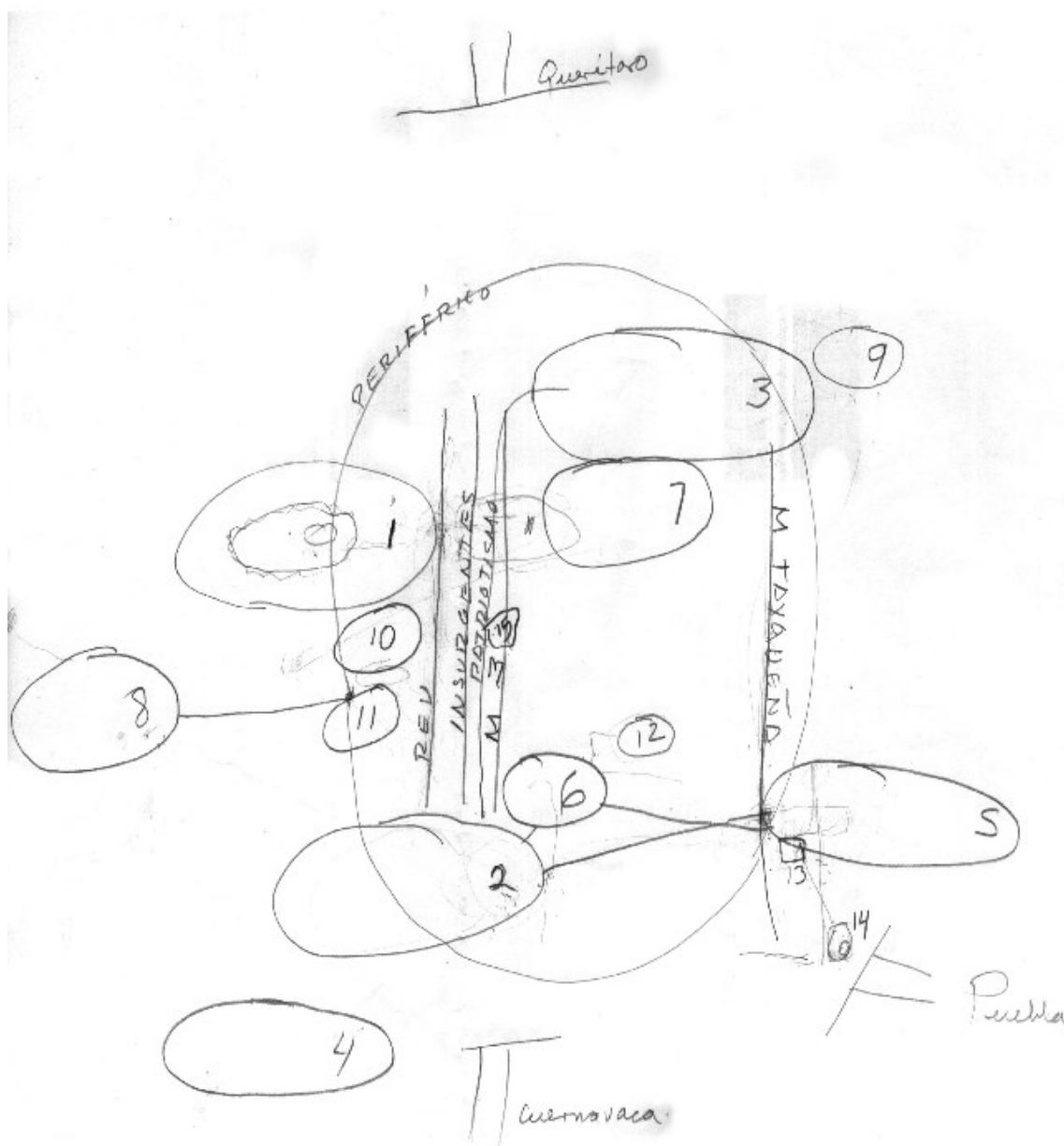


Figure 8. Lilia, 60 ans, chercheur, quartier Romero de Terreros.



Lorsque Lilia (60 ans, chercheuse universitaire) a commencé à dessiner sa carte de Mexico, elle a dit que pour elle la ville est composée des îles où elle a vécu ou celles où se trouvent les lieux de sa vie quotidienne. Elle y accède en voiture ou en métro. Cette représentation de la ville comme un ensemble d'îlots exprime bien l'expérience fragmentée de l'agglomération qui est commune à la plupart des interviewés. Elle n'est pas vécue comme un tissu urbain continu, mais comme un ensemble de lieux et de zones significatifs, séparés par une mer de béton, dont les ponts sont les grandes avenues.

La ville est un ensemble de zones.

L'expérience fragmentée de la ville devient encore plus claire lorsque nous retrouvons des croquis qui représentent l'agglomération comme un ensemble des zones qui n'ont aucune liaison physique entre elles. Dans quelques cas, les interviewés essaient de reproduire la carte administrative avec des arrondissements ; dans d'autres, ils représentent des zones (quartiers, aires urbaines sans limites définies) avec lesquelles ils ont ou ont eu un rapport spécifique.

Pedro (figure 9 ; 70 ans, retraité, résident d'un quartier de Nezahualcóyotl qui se trouve à 18 kilomètres du centre) a dessiné dans sa carte de Mexico, les zones, les arrondissements et les

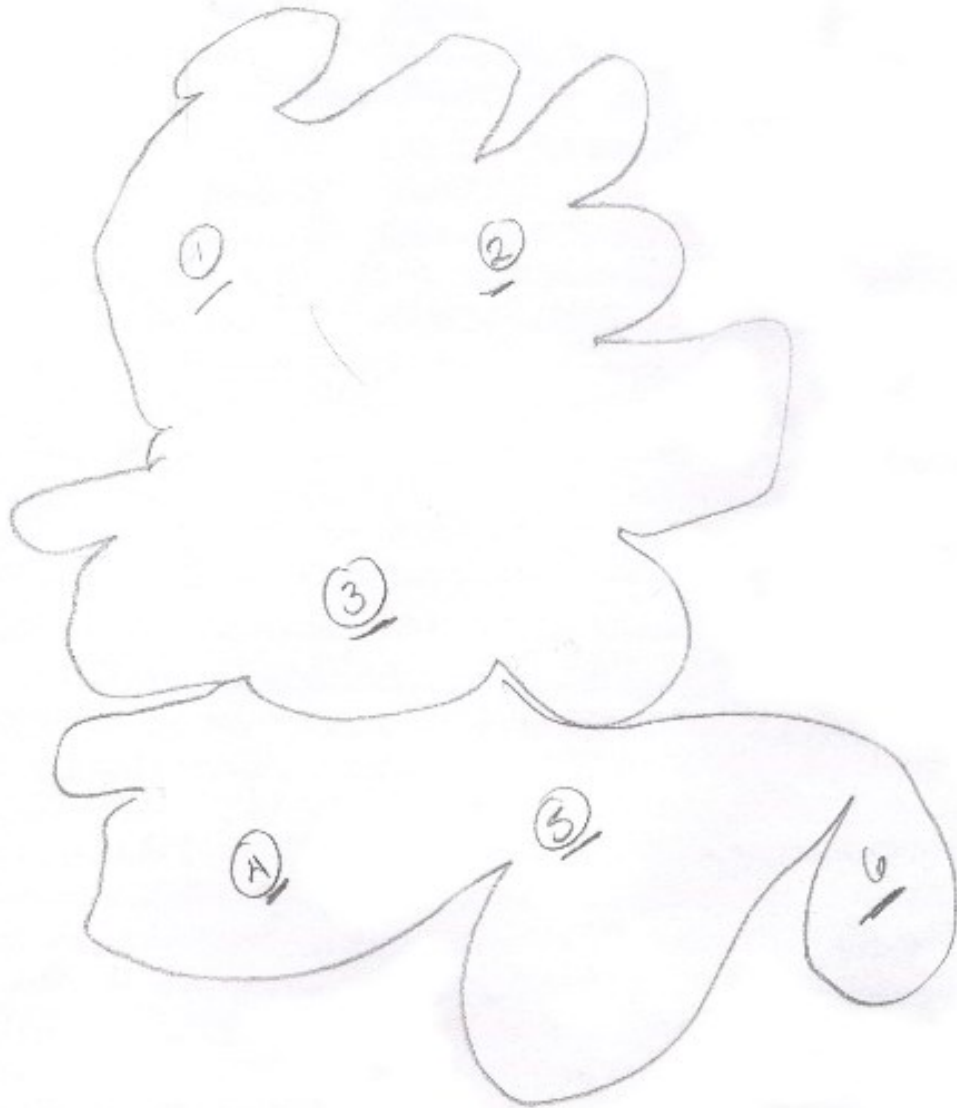
municipalités qu'il a parcourus quand il a travaillé comme facteur, en excluant la municipalité où il habite depuis 40 ans. Lorsqu'il dessine, il nous raconte comment il a vu la ville s'étaler : les champs de culture disparaissaient peu à peu, les villages sont devenus des quartiers, les routes de tramway ont été remplacées par des voies rapides et par le métro, dont la première ligne date de la fin des années 1960. Pedro ne circule pas beaucoup en dehors de sa zone de résidence. Il fait quelques trajets occasionnels dans le Centre Historique ou pour se rendre chez le médecin spécialiste.

La carte de Teresa (figure 10 ; 63 ans, femme de ménage et vendeuse de rue, habite à Ixtapaluca – 34 kilomètres du centre) est beaucoup plus succincte. Dans les limites d'une tache urbaine amorphe, elle dessine uniquement 6 zones liées à son activité personnelle actuelle : dans le centre elle achète la marchandise qu'elle vend, les autres zones sont des lieux de travail et des quartiers, des résidences de ses filles.

Figure 9. Pedro, 70 ans, retraité, résident d'un quartier de Nezahualcóyotl.



Figure 10. Teresa, 63 ans, femme de ménage et vendeuse de rue, habite à Ixtapaluca.



La ville est le quartier de résidence.

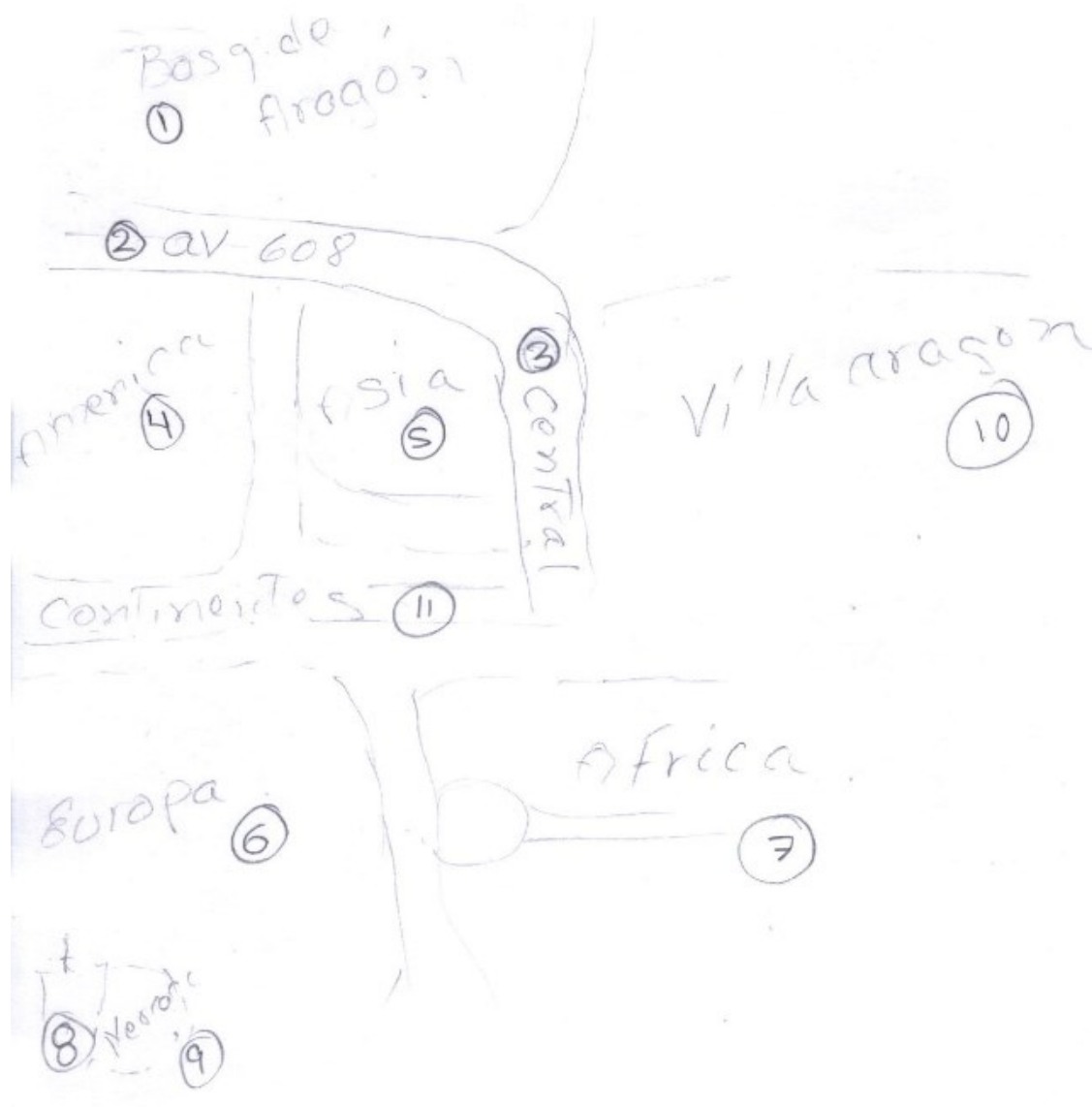
Une dernière forme pour représenter la ville que nous avons trouvée consiste à assimiler Mexico à la zone de résidence. Malgré le fait que nous avons demandé aux participants de dessiner la ville de Mexico, en insistant sur cette instruction plusieurs fois, quelques personnes ont décidé de se concentrer uniquement sur leur quartier actuel ou un autre lieu de résidence qui est resté présent dans la mémoire.

Paz (figure 11 ; 73 ans, femme au foyer, habite à Ciudad Satélite à 25 km du centre) a essayé de faire un croquis de Ciudad Satélite, mais il est assez incomplet. Elle dessine le pâté de maisons où se trouve son logement, le centre commercial et les Tours de Satélite. Celles-ci sont des sculptures créées par Barragán et Goeritz, pour symboliser la première ville satellite construite à la fin des années 1950, dans le contexte des politiques de modernisation de Mexico. Par contre, le croquis d'Ada (figure 12 ; 75 ans, retraitée, résidente de Bosques de Aragón, situé à 15 kilomètres du centre) dessine une aire plus vaste où elle représente l'organisation géographique de son quartier.

Figure 11. Paz, 73 ans, femme au foyer, Ciudad Satélite.



Figure 12. Ada, 75 ans, retraitée, Bosques de Aragón.



Différences de genre dans les cartes mentales de la ville.

Quelques recherches neurologiques et cognitives sur les cartes mentales indiquent que « les hommes tendent à construire des meilleures cartes cognitives que les femmes » (Liua, Levy, Barton & Iaria, 2011, p. 112 ; Moon, Jo, Kim & Ryu, 2016). Coluccia et Louse (2004) considèrent que cette différence est l'effet d'un ensemble des facteurs biologiques, socio-culturelles, émotionnels et de comportement.

Nous trouvons des différences entre hommes et femmes dans la construction des cartes mentales de Mexico. La plupart des croquis des hommes (79 %) relie le Centre Historique avec le quartier de résidence actuel ou ceux du passé, ainsi qu'avec des lieux qui font partie de leur trajectoire professionnelle. Les femmes tendent à représenter plus leur quartier de résidence (51 %), ainsi que le centre (49 %).

Nous considérons que les différences de genre, assez marquées dans notre échantillon, trouvent leur explication principale dans des facteurs socio-culturels, liés à la forme vie traditionnelle des générations passées à Mexico. Depuis leur mariage, la plupart des femmes interviewées sont devenues femmes au foyer à plein temps. Elles ont concentré leurs activités dans une géographie de vie quotidienne aux alentours de la maison (consommation dans des marchés et épiceries à proximité) et des activités des leurs enfants (écoles et jardins locaux). Les hommes ont commencé leur activité professionnelle assez tôt dans leur jeunesse, et ont continué à faire des trajets liés à leur emploi jusqu'à la retraite. Leur mobilité en ville a été plus large, variée et plus longue dans le temps.

Réflexions finales.

L'analyse des lieux cités dans les cartes mentales montre que le Centre Historique de Mexico reste comme un symbole historique et culturel de la ville, qui est fortement lié à la vie personnelle des interviewés. Ceci pour deux raisons : la première est que le territoire nommé aujourd'hui Centre Historique contient le noyau historique de la ville, il concentre un patrimoine architectonique important, et correspond à peu près à l'aire urbaine que Mexico occupait jusqu'aux années 1940. La deuxième est que pratiquement tous les interviewés ont eu un rapport personnel au centre pendant leur enfance et leur jeunesse. Cette mémoire affective se déploie dans les souvenirs des promenades familiales, avec les amis ou les premières conquêtes amoureuses.

Nous avons retrouvé cette force symbolique du centre de Mexico dans les croquis de la ville dans d'autres recherches avec une population plus jeune (de Alba, 2004 ; 2007 ; 2014). Ce qui confirme l'importance du cœur historique de la ville pour la conformation de l'identité culturelle de la zone métropolitaine et même du pays, car le Mexique est censé avoir ses racines nationales dans ce site.

La mégalopole est tellement grande, que les personnes interrogées la perçoivent actuellement comme un ensemble d'îlots reliés par des voies rapides de circulation. Du point de vue de la mémoire urbaine, nous constatons que les interviewés se rappellent de la ville de leur jeunesse, qu'ils pouvaient connaître par leurs trajets et qui avait des limites territoriales relativement claires. Ils ont eu l'expérience d'une constante transformation territoriale tout au long des dernières cinq décennies. Au fur et à mesure que des nouveaux quartiers remplaçaient les champs de culture périphériques, surgissaient des nouvelles opportunités de se loger dans des maisons ou des HLM modernes et confortables, bien que lointaines du centre. La vie quotidienne s'est repliée de plus en plus sur la zone de résidence pour ceux qui sont à la retraite et ceux qui ont des difficultés de déplacement. Souvent, le voyage urbain est perçu comme lourd et long, à cause des distances, d'une circulation automobile dense et de la mauvaise qualité des transports en commun. Ceux qui ont une voiture, ont arrêté de l'utiliser car ils ont le sentiment que circuler à Mexico est une expérience stressante et agressive. Ce vécu de la mobilité dans la zone métropolitaine est aussi partagé par d'autres populations qui font des déplacements réguliers à Mexico (de Alba & Aguilar, 2012). Chez les personnes âgées interrogées, la nostalgie embellit la ville du passé, face à un environnement vécu comme hostile dans le présent. Leur représentation de Mexico est construite à partir des imaginaires des banlieues inconnues et des problèmes de la ville transmis par les médias et reproduits dans les interactions sociales. Ils élaborent des représentations de la ville assez fragmentées, basées sur une faible mobilité quotidienne.

Références.

Coluccia, E. & Louse, G. 2004. Gender differences in spatial orientation: A review. *Journal of Environmental Psychology*. Volume 24, Issue 3, Pages 329–340

De Alba, M. 2004. Mapas mentales de la ciudad de México: una aproximación psicosocial al estudio de las representaciones espaciales. *Revista de Estudios Demográficos y Urbanos*, No.55, Vol. 19, pp. 115-143.

De Alba, M. 2007. Mapas imaginarios del Centro Histórico de la Ciudad de México: de la experiencia al imaginario urbano. En A. Arruda y M. de Alba (coord.), *Espacios imaginarios y representaciones sociales. Aportes desde Latinoamérica*. Barcelona, Anthropos-Uami.

De Alba, M. 2012. A Methodological Approach to the Study of Urban Memory: Narratives about Mexico City. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, 13(2), Art. 27.

De Alba, M. (Coord.). 2013a. *Vejez, memoria y ciudad. Entre el derecho ciudadano y el recuerdo de la vida cotidiana en distintos contextos urbanos*, México DF: UAMI-Porrúa.

De Alba, M. 2013b. Le Centre Historique de Mexico dans le regard des résidents âgés, in M. Membrado et A. Rouyer, *Habiter et vieillir. Vers nouvelles demeures*, Toulouse, Editions ERES.

De Alba, M. 2014. Imaginary Maps and Urban Memory: Elements for the Study of Territorial Identity, *Papers on Social Representations*, Vol. 23: 16.1-16.22, [<http://www.psych.lse.ac.uk/psr/>].

De Alba, M. 2017. Representaciones sociales y experiencias de vida cotidiana de los ancianos en la Ciudad de México, *Estudios Demográficos y Urbanos*, Vol. 32, Núm. 1 (94), pp. 9-36.

De Alba, M. & Aguilar, M. 2012. Déplacements urbains et interaction sociale : le cas du système de Transport Collectif par Métro dans la ville de Mééxico, *Bulletin de Psychologie*, Tome 65(1), No. 517, p. 19-32.

Elder, G. 2001. The Life Course in Time and Place. Paper presented at the *International Symposium on Institutions, Interrelations, Sequences: The Bremen Life-Course Approach*, Bremen, Germany, September 26-28, 2001.

Elder, G. & Kirkpatrick, M. 2000. The Life Course and Aging: Challenges, Lessons, and New Directions. Chapter prepared for Invitation to *Life Course: Toward New Understandings of Later Life*, by Richard A. Settersten, Jr.

Jodelet, D. 2015. *Représentations sociales et mondes de vie*. Paris: Éditions des archives contemporaines.

Halbwachs, M. 1950. *La mémoire collective*, Paris: Albin Michel, 1950.

Harley, J. 2001. *La nueva naturaleza de los mapas. Ensayos sobre historia de la cartografía*. México DF: FCE.

Iaria, G., Palermo, L., Committeri, G. & Barton, J. 2009. Age differences in the formation and use of cognitive maps. *Behavioural Brain Research*, 196: 187-191.

Kitchin, R., Perkins, Ch. & Dodge, M. 2009. Thinking about maps. In M. Dodge, R. Kitchin & Ch. Perkins, *Rethinking maps*. New York, Routledge.

Liu, I., Levy, R., Barton, J. & Iaria, G. 2011. Age and gender differences in various topographical orientation strategies. *Brain Research*, Volume 1410, 2 September 2011, Pages 112–119

Moon, Y., Jo, H., Kim, J. & Ryu, H. 2016. Exploring Gender Differences in Spatial Orientation Ability on Representing Cognitive Map, *International Journal of Psychology and Behavioral Sciences*, Vol. 6 No. 2, pp. 91-98. doi: 10.5923/j.ijpbs.20160602.09.

Rowles, G. & Bernard, M. 2013. *Environmental Gerontology. Making meaningful places in old age*. New York: Springer Publishing Co.

Sánchez, D. 2014. Identidad de lugar, envejecimiento y presiones ambientales de la ciudad. Reflexiones desde la gerontología ambiental. En Diego Sánchez y Luis Angel Domínguez (Coords), *Identidad y espacio público. Ampliando ámbitos y prácticas*, Barcelona: Gedisa.

Sharps, M. & Gollin, E. 1987. Memory for Object Locations in Young and Elderly Adults, *Journal of Gerontology*, Volume 42, Issue 3, Pp. 336-34.

Whal, H., Iwarsson, S, & Oswald, F. 2012. Aging Well and the Environment: Toward an Integrative Model and Research Agenda for the Future. *The Gerontologist*, doi: 10.1093/geront/gnr154.

Zamorano, C., de Alba, M., Capron, G. y González, S. 2012. Ser viejo en una metrópoli segregada : adultos mayores en la ciudad de México, *Nueva Antropología*, Vol. XXV, 76, pp. 83-102.

PAROLES D'EXPERT - Roberta Prampolini, Daniela Rimondi. Re-construction collective de la représentation socio-cognitive de l'espace urbain. Des expériences participatives dans la Municipalité de Gênes.

Roberta Prampolini et Daniela Rimondi, architectes, sont membres de la société d'expertise Insito – Società e Territorio, Italie. roberta.prampolini@gmail.com

Introduction.

Le groupe de recherche et de formation INSITO_Società e Territorio intervient dans différents domaines concernant les aspects sociaux du territoire, et notamment sur la dimension spatio-temporelle de tous les domaines de la vie sociale. Parmi les différents champs de recherche, un intérêt spécifique est consacré aux représentations socio-cognitives de l'espace, étudiées en utilisant une approche qualitative et des outils d'enquête conformes à cette approche (Gazzola, 2011), comme les entretiens semi-dirigés, les *focus groups*, les *sketch maps* (soit avec des adultes, soit avec des enfants). En 2009, la connaissance de la technique du Jeu de Reconstruction Spatiale (JRS), inventé et utilisé par Thierry Ramadier et Anne-Christine Bronner (2006) nous a amené à adopter cet outil chaque fois que les objectifs de la recherche nécessitent l'étude des représentations socio-cognitives de l'espace.

Le JRS est une technique d'enquête qui permet d'obtenir un ensemble d'informations qui concernent la représentation socio-cognitive de l'espace, grâce à la modélisation de la représentation, sans exiger d'effort graphique de la part des interlocuteurs. L'objectif est d'amener les enquêtés à développer leur propre représentation de l'espace en trois dimensions ; en effet, chacun a sa propre image mentale personnelle d'un territoire et cette image est toujours différente de celle des autres et ne coïncide jamais avec la réalité physique de l'espace lui-même (Bonnes, 1980 ; Pittamiglio & Poggi, 2003). Le JRS permet également de simplifier l'élaboration des informations obtenues grâce à l'utilisation de formes non abstraites et standardisées (Ramadier & Bronner, 2006). Dans la « consigne » adressée aux enquêtés, le chercheur pose une question qui détermine le développement du jeu. De leur côté, les répondants construisent leur représentation de l'espace ciblé en utilisant les éléments du JRS comme ils le souhaitent. La procédure s'apparente à la construction d'une maquette urbaine (Prampolini, 2011).

Les passations du JRS peuvent être réalisées individuellement ou en petits groupes. Dans ce dernier cas, la représentation de l'espace sera le résultat du partage et de la discussion collective entre tous les participants. Il s'agit donc de la possibilité de mettre en place un recueil collectif des représentations socio-cognitives de l'espace.

Des exemples de re-construction collective à Gênes.

Au cours des cinq dernières années, INSITO a eu l'occasion de travailler sur la représentation de l'espace urbain de la ville de Gênes (Italie) de manière collective. Plus précisément, les pages qui suivent décrivent trois expériences de travail sur les représentations socio-cognitives de l'espace urbain de Gênes. Ces expériences sont une contribution soit aux processus de participation de la population à la transformation du territoire, soit à la sensibilisation et à l'éducation concernant la durabilité urbaine. La collaboration aux processus de participation a été mise en œuvre par des activités de connaissance du territoire (« Ex-Caserne Gavoglio ») et par des propositions de projet (Projet « Dire, faire, jouer »). La sensibilisation aux questions de durabilité urbaine a été abordée par des activités regroupées autour de l'atelier « Re-construire MON espace » pendant la Semaine DESS 2014 (qui clôture le programme *Decennio UNESCO di Educazione allo Sviluppo Sostenibile*).

Exemple 1 – « Ex-Caserne Gavoglio ».

En 2015 la Municipalité de Gênes a ouvert la procédure d'acquisition gratuite de la Caserne Gavoglio qui appartenait à l'État, conformément à l'article 5, c.5 du décret-loi no. 85/2010.

La valorisation de la Caserne Gavoglio est une intervention importante pour la protection des biens d'intérêt historique et culturel, mais c'est aussi une ressource pour le réaménagement d'un tissu urbain et social marqué par la dégradation de l'environnement et des infrastructures. Il s'agit d'une intervention qui était attendue et exigée depuis longtemps par les habitants du quartier « Lagaccio », un quartier avec

un tissu urbain très dense (environ 12 900 habitants). L'ex-Caserne Gavoglio occupe un espace d'environ 75 000 m².

La Municipalité de Gênes a élaboré un « Programme d'amélioration de l'ex-Caserne Gavoglio à transférer » qui a fourni un accord de développement, signé le 19 Décembre 2016 par le Directeur Régional des Biens Culturels et Paysagers, par l'Agence de l'État et par la Municipalité de Gênes elle-même. Le « Programme d'amélioration » a été rédigé par la Municipalité à travers un processus de participation des habitants du quartier « Lagaccio » revendiquant l'espace de la Caserne comme partie intégrante du quartier. De fait, depuis 20 ans un groupe de résidents rassemblés autour d'une association « Je veux la Gavoglio » a travaillé pour la revendication de ces espaces.

Le 11 Décembre 2015, dans le cadre de la fête d'ouverture de la Maison du Quartier à « Piazzale Italia » dans l'ancienne Caserne, nous avons animé un atelier participatif sur la représentation de l'espace du quartier. L'objectif de l'atelier était d'impliquer un groupe de résidents dans une tâche collective pour faire ressortir une représentation partagée du quartier et obtenir un enrichissement général des connaissances pour chaque participant.

Les neuf personnes qui ont participé à l'atelier sont des résidents du quartier « Lagaccio » et la consigne proposée à ce groupe a été : « Vous devez reconstruire le quartier Lagaccio selon votre connaissance en utilisant les pièces du JRS qui sont à votre disposition ». Les informations recueillies ont été traitées de trois façons différentes. Le premier mode est « quantitatif » car nous avons procédé au comptage et à la reconnaissance de tous les éléments du quartier qui ont été nommés et positionnés sur le JRS ; le second mode est « graphique » parce que nous avons créé une cartographie du quartier montrant tous les éléments mentionnés par les participants ; le troisième mode est « qualitatif » car nous avons effectué une analyse thématique des éléments évoqués, en conservant la manière dont les participants les ont nommés lors de la « reconstruction » du quartier. Le nombre total d'éléments insérés par les participants est de 33, pour une moyenne de 3,6 par personne.

À titre d'exemple, nous décrivons certaines des principales thématiques qui ont émergé du traitement qualitatif de données.

- Rue du Lagaccio – C'est l'artère principale qui traverse le quartier à partir du fond de la vallée près de la gare « Genova Piazza Principe » et du « Palazzo del Principe », en arrivant sur la colline. La Rue du Lagaccio est étroite et en pente, elle représente l'axe central de la zone sur laquelle se situent tous les principaux services de proximité. Elle est l'élément structurant du quartier.
- Tissu bâti dense – Le quartier est caractérisé par des constructions à haute densité depuis les années 60, avec la présence de certains bâtiments, de logements sociaux des années 20 situés dans la partie inférieure de la vallée. Ce développement immobilier intensif est perçu comme « sauvage », né sans un plan urbain spécifique.
- Caserne Gavoglio – La structure de la Caserne Gavoglio n'a pas été incluse dans la représentation socio-cognitive du quartier. De fait, la Caserne a toujours été un lieu interdit aux citoyens car c'était dans un premier temps une zone militaire et, par la suite, elle est restée fermée et abandonnée des pouvoirs publics. Donc, il n'est pas étonnant que dans la représentation des habitants, seule la façade de la Caserne apparaisse et que la « Piazzale Italia » reste également l'unique lieu qui lui soit associé, puisque c'est le seul qui permet d'accéder à cette caserne.
- Espaces verts – Dans ce quartier caractérisé par un bâti très dense, les espaces verts sont perçus comme trop rares par les habitants. Le réaménagement des espaces de la Caserne Gavoglio pourrait répondre à ce manque.
- Dans le / hors du quartier – Dans la perception sociale des habitants, le quartier est formé par certains éléments qui, en réalité, ne font pas partie de l'unité administrative Lagaccio, comme par exemple l'ancien village de « Granarolo », la crémaillère, la gare « Genova Piazza Principe » et la mer, qui est visible de la colline.
- Espaces de la mémoire – L'espace dans notre esprit est différent de l'espace « réel ». Dans la reconstruction collective du quartier Lagaccio avec le JRS, les habitants ont inclus certains éléments de la mémoire collective. Le premier est le lac artificiel « Lagaccio » construit en XII^e siècle et enterré dans les années 60 et 70, laissant sa place à un centre sportif. Le deuxième élément est le glissement de terrain de la « Rue Ventotene » en avril 2013, qui a eu lieu en raison de fortes précipitations. Cet événement traumatisant a impressionné les habitants mais aujourd'hui le mur de soutènement a été reconstruit et il ne reste aucune trace de l'effondrement survenu.

L'espace n'est pas quelque chose de neutre. Il est culturellement et socialement marqué, et constitue un vecteur de significations qui font partie du fonctionnement cognitif et comportemental des individus. Par conséquent, les différentes façons de partager l'environnement physique affectent la perception sociale et le comportement des personnes (Moser & Weiss 2003). La perception sociale – qui est préopératoire car elle constitue simultanément un stimulus et une information – avec la mémoire collective, contribue à la formation des représentations mentales de l'espace qui, de cette façon, mettent en place des objets géographiques-physiques d'un lieu, mais aussi des objets qui découlent d'une expérience individuelle ou collective d'un lieu (Gazzola, 2003). Pour cette raison, les représentations spatiales permettent de présenter mentalement des situations ou des objets déjà perçus bien qu'ils soient actuellement absents (Gazzola, 2006).

Les représentations spatiales sont donc une charnière entre le psychique et le social parce qu'elles reposent sur la relation entre l'individu et l'environnement physico-social de référence ; elles comprennent les dynamiques de la mémoire des lieux et leur partage à un niveau interpersonnel. En ce sens, elles sont configurées comme des représentations socio-cognitives. En d'autres termes, « nos comportements, nos idées et nos attentes, mais aussi notre relation avec l'espace, sont influencés par des limites « réelles » mais, plus encore, par les représentations socio-cognitives de cet espace » (Gazzola, 2003). L'étude des représentations spatiales implique donc une élaboration non distincte et non séparée des processus perceptifs et cognitifs lorsque l'objet de l'analyse est un espace physique (Bonnes & Secchiaroli, 1992).

Exemple 2 – Projet “Dire, faire, jouer ” – École Daneo.

En 2015, la coopérative sociale « Le laboratoire » a gagné l'appel d'offre pour le financement de la « Compagnia di San Paolo » avec le projet « Dire, faire, jouer », un projet soutenu par la Municipalité de Gênes, le District I Centre-Est et l'association « Scuola Daneo ».

L'objectif principal du projet était de mettre en place le Conseil Municipal des enfants et de jeunes du District I Centre-Est avec les enfants de quatrième et de cinquième classe (9 / 10 ans) de l'école primaire Daneo. En Mai 2016, les enfants de l'école Daneo ont présenté les résultats du projet au Conseil Municipal des adultes en exposant les résultats sous la forme de propositions pour la ville.

Dans le cadre de ce projet, INSITO a mis en place un programme d'activités pour la réalisation d'une enquête socio-territoriale autour de la connaissance, de la représentation et de l'imagination de certaines zones du centre historique de Gênes et, en plus, a fait ressortir des idées de projet concernant les jardins « Tito Rosina » situés en « Corso Carbonara ». Les ateliers organisés avec 5 classes (3 quatrièmes et 2 cinquièmes) ont impliqué 96 enfants les faisant participer à un total de 20 passations du JRS.

Le travail a été divisé en deux sessions pour chaque classe et à chaque séance les élèves ont été divisés en deux petits groupes de 9 participants, en moyenne. Dans la première séance, nous avons travaillé sur la connaissance du territoire et sur la représentation de l'espace, dans la seconde, nous avons travaillé sur des propositions de projets pour les jardins « Tito Rosina ».

Les informations recueillies ont été traitées selon deux méthodes différentes. Une première méthode est définie comme « quantitative » parce que nous avons fait le comptage de tous les éléments positionnés sur le JRS et, par la suite, nous avons fourni une liste de ces éléments selon l'ordre de d'apparition en les identifiant avec la nomenclature officielle d'une carte de la ville. La deuxième méthode a concerné la préparation d'une série de cartographies du territoire sur lesquelles tous les éléments positionnés sur le JRS ont été mis en évidence. Le traitement graphique montre les résultats du recueil et de la superposition des différents éléments représentés sur le JRS par tous les participants à chaque séance du jeu.

Le travail accompli avec ce laboratoire nous a conduit vers un autre objectif, à savoir, celui de développer une prise de conscience chez les enfants de leur représentation socio-cognitive de l'espace autour de leur école et de les impliquer dans l'expression des propositions de projet pour le réaménagement d'un contexte urbain.

En 2017 la Municipalité a accordé une petite quantité du budget de la Ville pour le rétablissement des jardins Tito Rosina en accord avec certaines des propositions faites par les enfants de l'école Daneo.

Comme l'ont souligné Thierry Ramadier et Sandrine Depeau (2006), les stratégies de reconstruction de la représentation spatiale par les enfants diffèrent considérablement d'un enfant à l'autre. Même dans

le cas des élèves de l'école Daneo, certains enfants, au moment de la reconstruction, au lieu de penser à un élément urbain et de l'exprimer avec les pièces du JRS à leur disposition, ils ont fait le contraire : ils ont d'abord choisi les pièces à insérer et, sur la base de celles-ci, ils ont exprimé un élément urbain que leur ont évoqué les pièces. Dans d'autres cas, certains enfants ont fait la reconstruction en insérant des éléments urbains pour « imiter » leurs compagnons, comme dans le cas de l'insertion des éléments « ma maison » ou « la maison de mon amie ».

À la fin des ateliers, nous avons constaté que cette procédure a toutefois permis aux participants de prendre conscience de leurs perceptions et de leurs représentations des espaces de leur vie quotidienne. En outre, les participants ont compris que la communication interpersonnelle est un moyen pour confronter et enrichir les connaissances spatiales de chacun, ainsi que pour construire une représentation spatiale partagée.

Enfin, il est intéressant d'observer que l'administration municipale, ayant vu les résultats du travail, a décidé d'accueillir certaines propositions de projet pour les jardins « Tito Rosina » et de les mettre en œuvre, en interprétant les résultats des ateliers comme un travail professionnel et non comme un simple exercice didactique.

Exemple 3 – Workshop “Re-construire MON espace”. Semaine DESS 2014 – Décennie de l'éducation pour le Développement Durable, UNESCO.

En 2014, le Centre d'Éducation Environnementale (CEA) « Lab.Ter Green Point » de Gênes a participé à des activités de formation pour la semaine DESS (Décennie de l'Éducation pour le Développement Durable) à partir de l'atelier « Pour une bonne Educ-Action ».

Dans le cadre des activités prévues, INSITO a animé un atelier « Re-construire MON espace » destiné à des adultes, afin de travailler sur les représentations de l'espace liées à des pratiques sociales novatrices et durables. En effet, les pratiques suivantes sont des pratiques novatrices et durables pour le contexte génois : toutes les formes de solidarité au niveau du quartier, le jardin communautaire, le réfrigérateur et/ou le four de quartier, les activités de *social street*, la bibliothèque pour enfants, l'atelier de réparation de quartier, etc.

L'atelier a réuni 5 participants (4 adultes et 1 adolescent), engagés dans une série d'activités qui ont associé l'atelier « Altrondo »³, organisé et géré par Lucia Tringali de la coopérative sociale « Librotondo », et l'atelier « Re-construire MON espace ».

Dans l'atelier « Re-construire MON espace », les 5 participants ont travaillé ensemble à la reconstruction d'une « ville souhaitée » dans laquelle ils ont mis leurs propres idées, leurs préférences et leurs attentes à l'égard de certaines pratiques sociales novatrices et durables, en utilisant le JRS. L'atelier « Altrondo », qui venait de terminer quelques minutes avant de commencer l'atelier d'INSITO, a stimulé les participants sur certaines de ces pratiques.

La reconstruction d'une « ville souhaitée » nous a permis de saisir les informations de la représentation d'un espace idéal et construit collectivement où l'on peut faire l'expérience d'un mode de vie urbain responsable et durable. Les activités de cet atelier se sont terminées par une réflexion collective sur la reconstruction effectuée.

L'un des résultats les plus intéressants de cet atelier est que les participants, bien qu'engagés dans la reconstruction d'une « ville idéale », ont développé la représentation d'un espace qui a reproduit les principaux aspects de la morphologie de Gênes (très allongés et étroite entre les collines et la mer). Donc, on peut réfléchir sur cet aspect en tenant compte du fait que l'espace et les lieux qui caractérisent l'espace font partie intégrante de nos expériences antérieures, avant même d'être la « scène » sur

³ L'atelier Altrondo a été mis en place comme un « jeu » sur les modes de vie durables, en relation avec certaines pratiques de l'économie sociale, telles que : l'auto-construction de maisons avec des matériaux naturels, le partage des espaces, des lieux de travail, des objets et des moyens de locomotion, le microcrédit entre les individus, la récupération d'objets destinés à l'enfouissement, etc. Les participants à l'atelier ont été invités à réfléchir sur ces sujets à travers la vision de certaines images reproduisant les « bonnes pratiques » mentionnées. Les participants ont ensuite été invités à décrire les pratiques vues dans les images et à deviner dans quelles villes du monde ces pratiques ont été appliquées, en choisissant parmi une liste de villes mise à leur disposition.

laquelle nos actions se déploient (Gazzola, 2011). De plus, on peut considérer que les images cognitives de l'espace se développent sur la base de l'expérience et elles dépendent du système de valeurs, qui est étroitement lié à l'environnement socio-physique dans lequel ce dernier se forme (Ramadier, 2006).

D'autre part, au cours de l'atelier, il a été observé que les participants ont produit la représentation de l'espace « urbain idéal » en plaçant, chacun, les éléments du JRS sur le plateau seulement après une consultation approfondie avec le groupe. En d'autres termes, chaque élément positionné a été choisi d'un commun accord avec tous les participants, grâce à un intense exercice de communication. Cette approche nous a fait réfléchir sur le fait que le défi posé par les processus participatifs, où souvent les conflits sont susceptibles de créer des moments de blocage, pourrait être abordé en choisissant d'utiliser des méthodes de travail qui permettent de prendre de la distance avec le contexte réel en plaçant la discussion à un niveau « idéal ». Ce n'est qu'une hypothèse qui devrait être vérifiée en d'autres occasions, parce que nous sommes persuadés que l'expérience de méthodes de travail non conventionnelles peut ouvrir un horizon d'innovation dans les politiques urbaines et offrir une chance pour des formes de soutien mutuel entre la bonne gouvernance et les pratiques participatives (Paba, Pecoriello, Perrone, & Rispoli, 2009).

Conclusion.

Les trois exemples présentés dans ce texte traitent de certains travaux qu'on peut considérer comme des processus participatifs menés par la Ville de Gênes et par le District I Centre Est. Dans tous ces cas, la technique utilisée est le JRS, une méthode initialement développée dans le cadre de la recherche scientifique sur la représentation spatiale et qui peut faciliter la comparaison entre groupes sociaux très différents. C'est une technique qui a mis en évidence son potentiel pour être utilisée dans des processus participatifs. L'emploi du JRS a placé les personnes impliquées dans des conditions propices à leur participation au débat public sur la ville, car il a permis d'« apprendre à lire ensemble l'espace urbain, à exprimer ses connaissances et à se sentir légitime de le faire ». Dans ce sens, le JRS peut être considéré comme un « dispositif propice au débat plutôt qu'à la juxtaposition de points de vue ». Ceci est un « préalable nécessaire pour qu'ensuite, une construction collective du discours sur la ville actuelle et future puisse émerger » (Ramadier, Bronner, Ignatowicz, Borja & Prampolini, 2010).

La décision d'utiliser cet outil repose donc sur l'idée que la participation peut être considérée comme une forme spécifique de dialogue entre différents sujets, où « souvent, le succès d'un processus participatif dépend de l'équilibre (entre les informations et les intentions) qui peut être réalisé entre les politiciens, les administrateurs, les experts, les mouvements associatifs et les citoyens. Mais le véritable défi est celui de construire une connaissance commune, un partage des objectifs. Cela est impossible sans une communication axée sur la compréhension et sur le dépassement des barrières perceptives et cognitives des différents acteurs (Rimondi, 2015).

Enfin, considérant que chaque cas présenté s'apparente à une opportunité d'investissement et d'ouverture à l'apprentissage de la consultation publique, on pense qu'il est nécessaire d'inscrire ces modes de travail dans une vision de la ville qui peut développer un discours collectif dans une continuité et à long terme.

Références.

Bonnes, D. M. (1980). La rappresentazione cognitiva dello spazio ambientale come possibile « concetto cerniera » tra lo psichico e il sociale. Dans Amerio, P., Quaglino, G.P. (dir.), *Mente e società nella ricerca psicologica*. Torino : Book Store.

Bonnes, D. M., Secchiaroli, G. (1992). *Psicologia ambientale*. Roma : Carocci.

Gazzola, A. (2003). Introduzione. Dans Pittamiglio, F., Poggi, F. *La città alta un metro. Capitale e percezione sociali: rappresentazioni mentali in famiglie con bambini di età prescolare*. Milano: FrancoAngeli.

Gazzola, A. (2006). *Ricerca a supporto tecnico per l'avvio di un processo di partecipazione finalizzato alla governance nello sviluppo del progetto integrato relativo all'ambito del loaneese come individuato nel piano territoriale regionale in corso di adozione* (Programme de recherche « Extramet » DGR n. 526, 26/05/2006).

- Gazzola, A. (2011). *Uno sguardo diverso. La percezione sociale dello spazio naturale e costruito*. Milano : FrancoAngeli.
- Moser, G., Weiss, K. (2003). *Espace de vie. Aspects de la relation homme-environnement*. Paris : Armand Colin.
- Paca, G., Pecoriello, A. L., Perrone, C., Rispoli, F. (2009). *Partecipazione in Toscana. Interpretazioni a racconti*. Firenze : Firenze University Press.
- Pittamiglio, F., Poggi, F. (2003). *La città alta un metro. Capitale e percezione sociali : rappresentazioni mentali in famiglie con bambini in età prescolare*. Milano : FrancoAngeli.
- Prampolini, R. (2011). *Studio del paesaggio urbano con la tecnica del Jeu de Reconstruction Spatiale (JRS). I casi di Strasburgo e Genova*. (Thèse de doctorat, Université de Sassari). Repéré à <http://eprints.uniss.it/4819/>.
- Ramadier, T. (2006). Les représentations cognitives de l'espace : modèles, méthodes et utilité. Dans Moser, G., Weiss, K., *Espaces de vie. Aspects de la relation homme-environnement*. Paris: Armand Colin.
- Ramadier, T., Bronner A.-C. (2006). Knowledge of the environment and spatial cognition: JRS as a technique for improving comparisons between social groups. *Environment and Planning: Planning and Design*, 33, 285-299.
- Ramadier, T., Depeau S. (2006). *Approche méthodologique (JRS) et développementale de la représentation de l'espace urbain quotidien de l'enfant* (Programme interdisciplinaire de recherche CNRS 2001-2005).
- Ramadier, T., Bronner, A.-C., Ignatowicz, M., Borja, S., Prampolini, R. (2010). *Consultation publique autour du Plan Local d'Urbanisme de Schiltigheim. Le jeu de reconstruction spatiale au service d'un projet d'aménagement urbain* (Rapport no 044350). Strasbourg : Université de Strasbourg.
- Rimondi, D. (2015). *Convivial City. Aspetti teorici, esperienze e strategie d'azione*. (Thèse de doctorat inédite). Université de Gênes.

ATELIER 1 - Sylvain Dernat. Des représentations individuelles aux représentations sociales : quels liens possibles ?

Sylvain Dernat est docteur en géographie et ingénieur d'études en sciences sociales à l'INRA, UMR Territoires, France. sylvain.dernat@inra.fr

Le premier atelier porte sur le lien entre représentations individuelles et représentations sociales. Il vise à répondre à deux questions centrales dans l'analyse des représentations socio-cognitives de l'espace géographique. La première est : comment, à partir d'une représentation recueillie individuellement, va-t-on vers une analyse des logiques sociales ? En effet, depuis les origines, les chercheurs se heurtent à cette difficulté qui tend à croiser données individuelles et analyses méta à visée sociale. Ce lien ne va pas de soi et il semble intéressant de le réinterroger au prisme d'expérimentations différentes mais complémentaires. Dans la continuité, la seconde question se propose d'investiguer finalement ce qu'est une représentation sociale de l'espace et en quoi elle peut être considérée comme issue (ou non) de représentations individuelles. On fait face ici à la démarche scientifique et à l'appréhension théorique des chercheurs. Le positionnement, tant disciplinaire que méthodologique devient alors fondamental pour comprendre la construction des représentations.

Pour tenter de répondre à cela, trois communications sont proposées. La première, issue des travaux géographiques menés par Marie Augendre, Camille Bijon, Claire Cunty et Hélène Mathian, met en évidence la manière dont il est possible d'agrèger des données individuelles, et questionne la montée en généralité. La deuxième, réalisée par Monia Bousnina et Assia Omari, montre la volonté d'aller vers un métaréalisme en architecture pour comprendre les représentations d'un environnement urbain. Par le biais de cette approche, il s'agit de transcender le cognitif, le social et le culturel. Enfin, la troisième présentation réalisée par Béatrice Le Moël expérimente, via la psychologie sociale, l'analyse iconographique pour faire émerger la dimension sociale des représentations.

L'articulation de ces trois propositions permet de mettre la question de l'individuel et du social dans les représentations de l'espace géographique au prisme de sujets et de disciplines différents. Une attention particulière est également portée ici sur les différentes natures des éléments recueillis, sur leur analyse et leur interprétation afin d'éclairer le questionnement de l'atelier.

Agréger des données individuelles ?

La première communication proposée par Marie Augendre, Camille Bijon, Claire Cunty et Hélène Mathian s'inscrit dans le projet de recherche-action DILEM, dédié aux sinistrés de l'accident nucléaire au Japon, et focalisé sur la « zone grise » de l'accident de la centrale Fukushima Dai-ichi, c'est-à-dire les territoires contaminés ou suspectés de l'être mais non reconnus officiellement, ignorés des zonages d'évacuation définis par le gouvernement. Ce choix avait pour objectif d'évaluer une vulnérabilité mouvante et de cerner des trajectoires non linéaires, qui posent des questions fondamentales sur la construction du risque et sur la signification d'être « sinistré nucléaire », au croisement entre les contextes institutionnels et l'expérience subjective.

En 2013 et en 2015, en plus des récits de vie, il a été demandé à la soixantaine de personnes qui composent le panel, de dessiner sur deux cartes du Japon et du département de Fukushima, les zones qu'ils considéraient comme sûres ou au contraire dangereuses, du point de vue de la résidence (contamination de l'air) et des denrées alimentaires produites (contamination des sols).

L'ensemble de la méthode est bien sûr jalonné de biais, liés d'une part au protocole et à la numérisation de l'information, et d'autre part au fait d'appliquer une méthode quantitative pour l'agrégation de représentations qualitatives (zones de danger/ zone de sûreté). Les auteurs essaient de parer ces biais au regard d'une synthèse statistique qui a permis de produire des cartes d'intensité de « consensus » du danger ou de la sûreté, ayant du sens à deux niveaux : i) celui d'une connaissance liée soit à des informations institutionnelles, soit provenant de captations citoyennes ii) et celui de l'évolution dans le temps de cette synthèse, qui fait apparaître globalement une connaissance plus fine du phénomène et une insécurité plus grande.

Si l'étude propose cette synthèse au niveau du territoire, elle permet aussi de revenir aux individus, et de qualifier chaque individu au regard de l'évolution de sa propre représentation. La perspective est ensuite de tester si certaines des caractéristiques individuelles peuvent rendre compte des représentations spatiales des enquêtés au fil du temps, comme l'effacement de la catastrophe des mémoires, ou au contraire une connaissance plus fine des facteurs de danger. Cette focale individus/territoire est ainsi assez centrale et laisse peu de place à une ouverture vers le social, ce qui crée un manque dans l'analyse, notamment dans la compréhension fine des représentations exprimées et sur leurs fondements socio-démographiques. Elle nécessite alors une autre interprétation des données qui conduirait à comprendre des logiques sociales au-delà de l'agrégation.

Interroger le concept de représentation : vers un métaréalisme ?

La seconde communication proposée par Monia Bousnina et Assia Omari, vise la lecture et la compréhension de la perception et de la représentation de l'espace urbain dans les villes du Maghreb qui ne se résument pas, selon les auteurs, à travers les actions et les acteurs qui les ont engendrées mais aussi à travers les dimensions sociologiques, socio-cognitives et culturelles que lui confèrent ses utilisateurs. L'objectif de ce travail est de montrer que la dimension urbaine de l'espace est le fondement d'un métaréalisme (comme un outil qui démontre de façon concrète les liens invisibles qui relient les individus à leurs mémoires maniant constamment toutes les facettes de leur vie sociale), dans une perspective de complémentarité image /représentation où se jouent, s'actualisent et s'éteignent les pratiques sociales de l'espace urbain.

Cette étude, dans le domaine de l'architecture, a voulu montrer comment sont appréhendés le concept de « représentation » et la dialectique existante entre l'usager, l'espace et la représentation en elle-même. En se situant dans une approche cognitiviste de la ville de Sétif comme cas d'étude, elle a voulu démontrer que le mode de représentation cognitive de la ville est potentiellement mesurable et compréhensible, chez l'usager. L'intérêt pour ce type d'études urbaines est d'amorcer une réflexion sur l'image de la ville sous un nouvel angle cognitif. Ceci permet de dépasser l'approche de la ville par les simples lectures morphologiques, fonctionnaliste, paysagère, anthropo-spatiale, historique... utilisées communément et de poser les bases théoriques d'une approche cognitiviste encore méconnue et peu exploitée en Algérie.

Les entretiens ont été réalisés sur le terrain, dans la ville de Sétif, dans le courant de l'année 2009 auprès de 103 personnes. La première étape du protocole d'entrevue (question ouverte : « qu'est-ce que la ville de Sétif pour vous ? » et carte cognitive) sert à vérifier l'hypothèse générale du projet de recherche selon laquelle il existe, chez les usagers de la ville, des modes de représentation qui sont potentiellement connaissables, mesurables et compréhensibles. L'autre partie de l'enquête repose sur le dessin. Le but de cette esquisse est de définir les grandes lignes d'une image globale de la ville de Sétif. Il s'agit de demander aux interviewés de faire intuitivement une carte de la ville et de mentionner ce qui, selon leur propre perception, représente le plus distinctement la ville.

La description du contenu des cartes cognitives a révélé que la majorité des dessins sont la schématisation de l'espace vécu et pratiqué quotidiennement, où l'usager fait intervenir ses préoccupations d'ordre professionnel ou d'ordre affectif. L'individu a tendance à grouper les éléments et à les organiser pour former « des structures d'associations morphiques ». À ce propos, la recherche a montré la présence de « structures morphiques » classées en deux grands types de structures spatiales remarquables : les cartes séquentielles et les cartes spatiales. Toutefois, comme dans le cas précédent, ces structures ne semblent pas rendre compte, ou alors faiblement, d'un véritable ancrage social des représentations. Malgré l'approche souhaitée par les auteurs, la méthode employée reflète peu les aspects socio-culturels, notamment car elle laisse une grande place à un sens cognitif des cartes. L'objectif d'aller vers un métaréalisme, incluant les dimensions sociales et culturelles, se heurte alors à la méthodologie de recueil, qui laisse peu de place à l'appréciation de ces dimensions au profit d'une visée cognitive et individuelle.

Faire le lien entre iconographie et représentations.

Enfin, la troisième proposition effectuée par Béatrice Le Moël et présentée par Thierry Ramadier, vise à montrer une méthodologie pour analyser l'iconographie afin de révéler le lien entre représentation sociale et représentation spatiale (RS). En effet, la théorie des représentations sociales, issue de la psychologie sociale et dans laquelle se place explicitement cette proposition, contient de nombreux éléments permettant de supposer l'existence d'un lien entre ces RS et la production iconographique des individus (De Rosa et Farr, 2001; Moliner, 1996). Ces éléments conduisent à penser que de la même façon que les RS différencient (plus qu'elles ne déterminent) les communications sociales, elles différencient les représentations figuratives (dessins, photographies, etc.) de l'environnement. Il semble admis donc aujourd'hui communément que l'étude des RS puisse faire appel à l'analyse de matériaux iconographiques. Pourtant, l'utilisation désormais relativement courante de ces matériaux ne doit pas faire oublier que le lien entre RS et iconographie n'a jamais vraiment fait à ce jour l'objet de démonstration convaincante puisqu'elles posent *a priori* l'existence de ce lien. Dans le présent travail, l'auteur s'attache donc à explorer les arguments théoriques qui permettent d'établir des correspondances entre représentations sociales, représentations spatiales et représentations iconographiques du territoire. Cette exploration débouche sur la formulation d'une hypothèse opérationnelle mise à l'épreuve auprès d'une population d'élus de communes littorales (141 participants) : si les représentations sociales différencient les représentations figuratives de l'environnement, alors des groupes ayant des représentations différentes d'un même objet devraient produire des représentations figuratives différentes de cet objet. Les résultats montrent ainsi que les distorsions que l'on observe entre les représentations iconographiques de l'espace et la réalité physique de cet espace ne sont pas simplement imputables à des particularités de perception, d'expérience, d'usage. Elles sont aussi probablement le fait de construits sociocognitifs largement partagés. Au plan méthodologique, on peut remarquer que selon toute vraisemblance, les phénomènes qui ont été mis en évidence sont suffisamment nets pour que l'on puisse les discerner malgré la diversité des habiletés des participants qui ont accepté de dessiner leur territoire. Qu'une forme soit « bien » ou « mal » dessinée, elle reste en effet une forme. Et qu'un motif soit composé de formes « bien » ou « mal » dessinées, il reste un motif. Ainsi, la méthode suggérée par les travaux de Panofski (1967), systématisée ici, semble pouvoir répondre aux attentes des chercheurs désireux d'utiliser des matériaux iconographiques pour l'étude des représentations et des construits sociocognitifs relatifs à l'espace et aux territoires, dès lors qu'ils s'attachent à analyser les modèles graphiques, ou chorèmes (Brunet, 1980) plutôt que les caractéristiques graphiques des formes produites, auprès d'enquêtés dont le capital culturel est quantitativement (et pas nécessairement qualitativement) comparable.

Analyser ou pas les logiques sociales : vers des oppositions disciplinaires ?

Les trois recherches proposées précédemment permettent donc d'interroger comment le social est appréhendé dans l'analyse des représentations de l'espace géographique, et comment sont analysées ou pas les logiques sociales dans le protocole méthodologique. Les trois propositions prises dans l'ordre de présentation montrent trois logiques différentes dans les recherches. La première vise à agréger des représentations individuelles pour aboutir à une représentation à partir d'un consensus statistique. Le social n'est pas abordé en tant que tel dans cette recherche en géographie. La variabilité interindividuelle ne fait pas l'objet de regroupement spécifique pour comprendre une logique sociale. Il y a plus une logique de restitution vers les commanditaires. Il semble nécessaire d'y adjoindre une approche plus qualitative pour accéder à la logique sociale de construction du risque nucléaire par les individus. Dans la seconde communication, on est dans une posture intermédiaire. La volonté est bien d'aller dans une logique sociale mais la méthodologie reste dans une approche interprétative subjective des représentations de chaque individu. C'est le sens donné par chacun des interviewés aux formes exprimées ainsi que les lieux sélectionnés qui font office de symboles spatiaux. On reste dans une approche plus cognitive malgré un souhait de logique sociale. La discipline des chercheurs, l'architecture, semble être à l'origine de ce constat. Enfin, la troisième proposition intègre théoriquement et

méthodologiquement une approche sociale des représentations. On cherche une signification de l'espace via des méthodes issues de la psychologie sociale (associations de termes, recueil de motifs, symboliques d'objets géographiques) dans une optique affirmée de mettre en avant des représentations socialement construites.

Ces trois approches mettent en évidence l'opposition traditionnelle et disciplinaire que l'on retrouve dans la littérature scientifique entre la pensée sociale et la cognition sociale. Certains (géographes, architectes...) partent de représentations individuelles, cognitives, des individus puis visent à les agréger pour aboutir à une co-construction sociale. D'autres (psychologues sociaux, sociologues...) partent de l'individu comme individu social et intègrent directement le social dans chacune des représentations. Toute expression de l'individu relève du social. On se heurte ici également à des conceptions différentes entre l'idée même de représentations (interne et externe) et dans la manière d'objectiver théoriquement des données. La représentation relève d'acceptions différentes qui ne font pas consensus. Doit-on rechercher le social par une agrégation de cas approchés individuellement ou prend-on en compte qu'il se situe dans chaque dessin et qu'il doit être appréhendé comme tel ? La question reste difficile à surmonter. Les auteurs soulignent notamment la difficulté qu'il peut y avoir de prendre appui sur la littérature en fonction de leurs disciplines de base mais également de publier avec des approches différentes. L'ouverture inter, multi ou méta disciplinaire reste laborieuse et rarement reconnue. Des débats internes remettent ainsi en cause des éléments qui sont parfois des axiomes de base d'autres disciplines. Il semble donc qu'approcher le social ne va pas de soi et que la représentation sociale de l'espace possède de multiples acceptions.

Conclusion : approche par l'objet et la triangulation, une base de réponse ?

Face à cet écueil disciplinaire, il semble que l'objectif même de la recherche, à la base, soit un indicateur de la posture des chercheurs. En effet, la formulation de la problématique conditionne en elle-même l'intégration du social et son appréhension méthodologique. Elle peut dépasser en cela les cadres disciplinaires par une volonté clairement affichée de se focaliser sur une épistémè de l'objet plus que de la discipline. En effet, il semble possible d'intégrer des méthodologies qui permettent de rendre compte du social quel que soit le questionnement, mais surtout quelle que soit la discipline, en intégrant de fait le social dans la problématique. L'une des pistes pour cela semble reposer dans la notion de triangulation telle qu'elle a pu être abordée par Flick (1992) sur la notion de représentations. L'origine du concept de triangulation provient des travaux réalisés par Denzin (1978) pour tester une même hypothèse au travers de différentes opérations méthodologiques permettant de vérifier l'émergence de résultats communs non-contradictaires. Par la suite, le concept s'est généralisé en dépassant largement le cadre de vérifications multi-entrées et en allant vers une démarche plus globale d'approches de phénomènes complexes et contextualisés. Denzin (1978) avait mis en évidence quatre catégories de triangulation possibles en fonction des stratégies ou des plans conceptuels et méthodologiques utilisés : i) la triangulation des données qui consiste à utiliser plusieurs sources de données dans une étude. ii) la triangulation des acteurs de la recherche qui consiste à identifier plusieurs chercheurs qui collecteront et/ou analyseront les données. iii) la triangulation théorique qui consiste à utiliser plusieurs approches théoriques pour interpréter les données. Janesick (1998, cité par Apostolidis, 2006) propose d'aller plus loin avec également une triangulation disciplinaire des données produites en sciences sociales. Un multiple éclairage par des disciplines différentes pourrait ainsi permettre de mieux comprendre un fait social. iv) la triangulation méthodologique qui consiste à utiliser plusieurs techniques méthodologiques différentes pour analyser un même objet de recherche. Cette triangulation peut être renforcée par l'utilisation de plusieurs méthodes d'analyse des données produites par une seule méthode de recueil. La validité de données qualitatives peut ainsi être renforcée par une analyse quantitative de celles-ci. Ces différentes formes de triangulation peuvent être mises en place de manière concomitante, soit en les faisant fonctionner indépendamment, soit en les liant entre elles (Flick, Garms-Homolová, Herrmann, Kuck, et Röhnsch, 2012). Elles permettent alors d'obtenir un maximum d'informations sur des objets sociaux qui, par leur nature complexe, rendent impossible un accès aisé à la totalité de celles-ci. Il n'est cependant pas possible de dresser une méthodologie type. Il s'agit même ici d'un caractère

revendiqué de la triangulation selon Denzin et Lincoln (1998, cité par Apostolidis, 2006), où c'est au chercheur de faire preuve de pertinence quant à la mise en place des outils d'analyse permettant de prendre en compte la complexité d'un contexte d'étude spécifique.

La démarche de triangulation propose donc de dépasser le problème du référentiel objectif du chercheur. En effet, lorsque l'on étudie un fait social au travers du vécu des sujets étudiés, on ne recueille pas des données complètement vérifiables, mais des données prêtant à interprétation. Les résultats ne peuvent alors prétendre à une vérité générale mais à une vérité relative et marginale (Graue et Walsh, 1998). C'est donc la solidité d'un cadre d'analyse pluriel qui permet de dépasser le problème de subjectivité, même si celle-ci ne peut être jamais complètement évacuée en sciences sociales. Il semble que cette orientation peut être utile pour dépasser les clivages disciplinaires qui enferment parfois les analyses des représentations socio-cognitives de l'espace géographique. Ouvrir les analyses des représentations de l'espace géographique à la triangulation pourrait permettre de concilier les différents points de vue disciplinaires et offrir un champ d'investigation fort pour comprendre le lien entre représentations individuelles et sociales.

Références.

- Apostolidis, T. (2006). Représentations sociales et triangulation: une application en psychologie sociale de la santé. *Psicologia: Teoria e pesquisa*, 22(2), 211-226.
- Brunet, R. (1980). La composition des modèles dans l'analyse spatiale. *L'Espace géographique*, 253-265.
- De Rosa, A. S., & Farr, R. (2001). Icon and symbol: Two sides of the coin in the investigation of social representations. *Penser la vie, le social, la nature. Mélanges en hommage à Serge Moscovici*, 237-256.
- Denzin, N.K. (1978). *The research act: A theoretical orientation to sociological methods* (2nd ed.). New York: McGraw-Hill.
- Flick, U. (1992). Triangulation revisited: strategy of validation or alternative?. *Journal for the theory of social behaviour*, 22(2), 175-197.
- Flick, U., Garms-Homolova, V., Herrmann, W. J., Kuck, J., & Röhsch, G. (2012). "I Can't Prescribe Something Just Because Someone Asks for It..." Using Mixed Methods in the Framework of Triangulation. *Journal of Mixed Methods Research*, 6(2), 97-110.
- Graue, M.E., & Walsh, D.J. (1998). *Studying children in context: Theories, methods & ethics*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Moliner, P. (1996). *Images et représentations sociales: De la théorie des représentations à l'étude des images sociales* (Vol. 12). Presses Universitaires de Grenoble : Grenoble (France).
- Panofsky, E. (1967). *Essais d'iconologie: thèmes humanistes dans l'art de la Renaissance*. Gallimard.

Marie Augendre, Camille Bijon, Claire Cunty, H el ene Mathian. Le C esium dans la t ete: des repr esentations cartographiques individuelles des sinistrées aux interpr etations d'une repr esentation collective.

Marie Augendre et Claire Cunty sont maîtres de conf erences en g eographie à l'Université Lumiere Lyon 2, Camille Bijon est assistante de recherche à l'Université Lumiere Lyon 2, H el ene Mathian est ingénieure de recherche en g eographie au CNRS à l'UMR EVS, France. marie.augendre@univ-lyon2.fr

Le poster proposé s'inscrit dans un projet de recherche-action⁴ DILEM⁵, dédié aux sinistrées de l'accident nucléaire au Japon, et focalisé sur la « zone grise » de l'accident de la centrale Fukushima Dai-ichi, c'est-à-dire les territoires contaminés ou suspectés de l'être mais non reconnus officiellement, ignorés des zonages d'évacuation définis par le gouvernement. Plus de cinq ans après l'accident, ces territoires sont toujours dans un entre-deux : ni totalement abandonnés et confinés, ni revitalisés et réintégrés. Une partie de la population de ces territoires doute, bien que l'état la considère comme hors de danger. Confrontée aux effets controversés de la radioactivité, elle doit prendre seule la décision vis-à-vis de son exposition et de son sort : partir, rester, ou revenir après une période d'éloignement.

DILEM a permis d'aller à la rencontre de ces personnes, pour qu'elles témoignent de leur parcours et de leurs dilemmes au cours d'entretiens longitudinaux répétés chaque année depuis 2013. Ce choix avait pour objectif d'évaluer une vulnérabilité mouvante et de cerner des trajectoires non linéaires, qui posent des questions fondamentales sur la construction du risque et sur la signification d'être « sinistré nucléaire », au croisement entre les contextes institutionnels et l'expérience subjective.

Un suivi longitudinal annuel a donc été mis en place entre 2013 et 2017 par entretiens et questionnaires socio-démographiques. Le suivi a concerné 64 personnes, constituant une population « invisible » dans une société très socialement contrainte : les personnes étaient toutes sensibilisées au risque allant jusqu'à l'auto-évacuation », et ont été sélectionnées en réseau à partir d'associations d'entraide.

Une année sur deux ce suivi comprend des repr esentations cartographiques du risque faites par les auto-évacués, retournés ou résidents. Le poster propose de revenir sur l'analyse de ces cartes, et de leurs évolutions entre les deux dates.

Une question de repr esentation à deux couleurs, deux échelles et deux dates.

En 2013 et en 2015, en plus des récits de vie, il a été demandé à la soixantaine de personnes qui composent le panel, de dessiner sur deux fonds de cartes, du Japon et du département de Fukushima, les zones qu'ils considéraient comme sûres ou au contraire dangereuses, du point de vue de la résidence (contamination de l'air) et des denrées alimentaires produites (contamination des sols).

La consigne était « Dessinez ce qui correspond pour vous aux zones sûres (en vert) ou aux zones dangereuses (en rouge) du point de vue de la contamination ambiante (quotidien) ou des sols (denrées alimentaires) ». La consigne devait être effectuée aux deux échelles, Japon et département de Fukushima. Elle a été répétée en 2013 et en 2015.

L'ensemble de ces tracés constitue une collection de « cartes mentales interprétatives ». Ce type de carte mentale se distingue par « le fait que la consigne porte non seulement sur un espace mais aussi sur l'appréciation d'un phénomène dans cet espace ». Leur particularité est donc de ne pas seulement s'intéresser à la connaissance d'un espace, mais aussi à la connaissance d'un phénomène et de voir

⁴ La distance qui nous sépare du terrain rend délicats le suivi de l'évolution rapide sur place et le choix d'outils de recherche adéquats pour saisir une réalité mouvante. Nous avons donc décidé de recourir à la recherche-action, c'est-à-dire en coopération étroite avec les groupes de citoyens pour partager leurs connaissances fines et suivies du terrain. La recherche-action implique également la co-construction des grilles d'entretiens, la concertation pour la diffusion des résultats, et notre implication active pour changer la situation des partenaires et enquêtés.

⁵« Déplacés et Indécis Livrés   Eux-Mêmes après l'accident nucléaire au Japon » (2012-2017). Projet financé par le CNRS, dans le cadre du programme NEEDS – SHS.

comment un individu circonscrit un phénomène connu dans un espace donné dont le fond de carte lui est fourni. Ces cartes permettent de comparer l'espace « interprété » avec l'espace « réel » (Didelon, 2011).

Méthode.

La méthodologie qui a permis de passer de cartes individuelles (figure 1) à une synthèse de l'ensemble et à une évaluation de l'évolution de ces représentations dans le temps a consisté :

- à définir un protocole d'interprétation des représentations pour la numérisation de l'information, (figure 2)
- à développer une méthode quantitative pour l'agrégation de représentations qualitatives (zones de danger/ zone de sûreté) et la production d'une carte de synthèse (figure 3).

Figure 1 : Collecte des représentations par le biais de cartes interprétatives

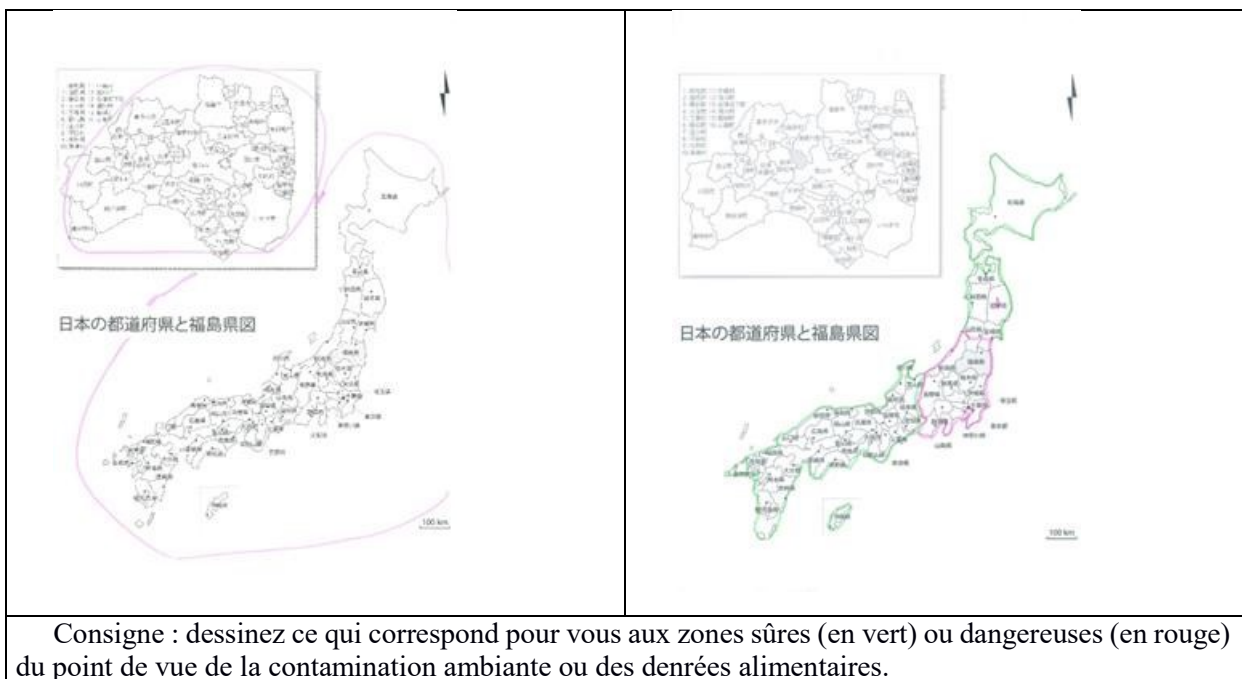


Figure 2 : Modèle d'interprétation des tracés

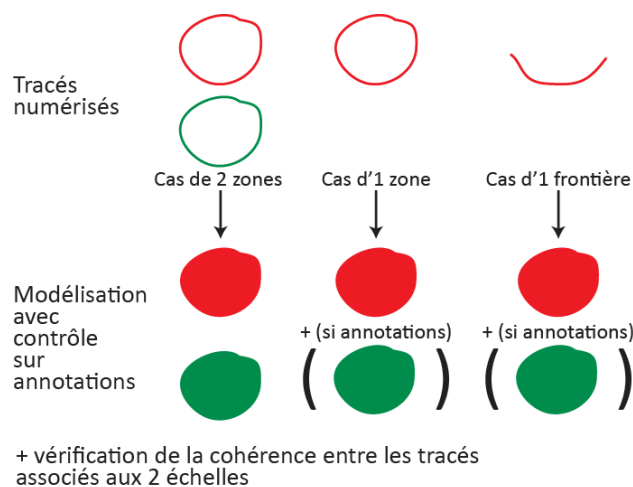
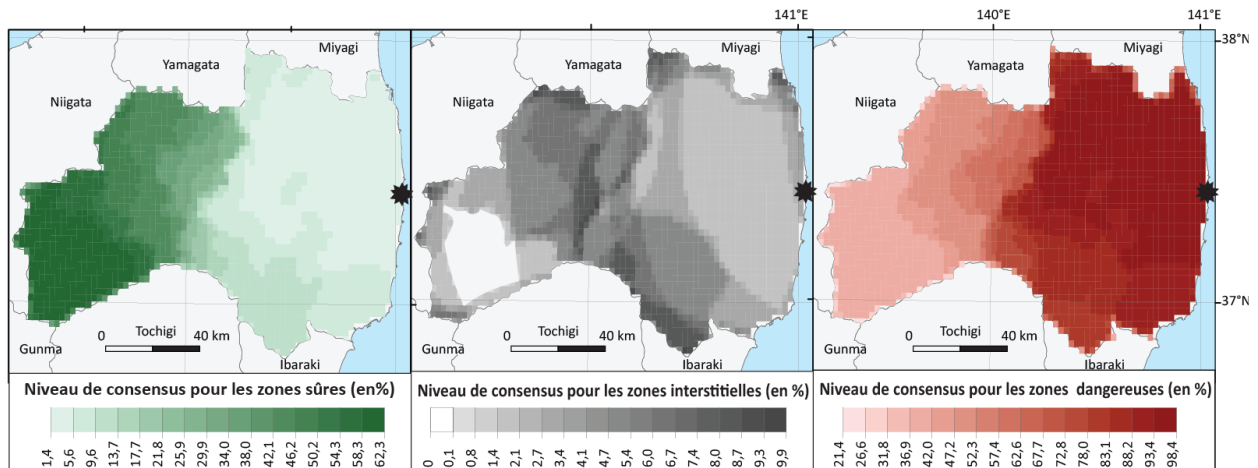


Figure 3 : Cartes de synthèse des représentations individuelles : l'exemple du département de Fukushima.



Résultats.

Ces différentes étapes ont bien évidemment introduit des biais liés à chacune de ces étapes. Nous réinterrogeons ces biais au regard des synthèses statistiques qui ont permis de produire des cartes d'intensité de « consensus » du danger ou de la sureté, ayant du sens à 2 niveaux :

- celui d'une connaissance liée soit à des informations institutionnelles, soit provenant de captations citoyennes

- et celui de l'évolution dans le temps de cette synthèse, qui fait apparaître globalement une connaissance plus fine du phénomène et une insécurité plus grande.

Ainsi les cartes de consensus montrent une parenté avec les cartes expertes (mesure) et administratives (décontamination, évacuation). Les interstices provenant des tracés des limites et l'hétérogénéité des limites peuvent être interprétés comme le reflet de la variabilité spatiale et temporelle de la radioactivité.

Par ailleurs, l'évolution des cartes de synthèse entre 2013 et 2015 permet d'observer :

- la contraction de la zone de danger - qui pourrait signifier la prise en compte voire l'acceptation des zonages officiels, et/ou la mise à distance du danger.

- l'extension corrélative des zones indéterminées, considérées comme ni sûres ni dangereuses à l'échelle de l'archipel.

- le maintien de la coupure est/ouest à l'échelle du département.

L'analyse des évolutions individuelles questionnent le protocole : les variabilités observées dans l'évolution des perceptions entre les deux dates doivent s'interpréter en intégrant les différents facteurs qui composent l'incertitude de l'information, liée à la consigne, au dessin, et aux représentations des personnes enquêtées. Elle permet cependant de mettre en évidence des types de comportement, qu'il s'agira de confronter aux caractéristiques socio-démographiques et à la parole recueillie, ainsi qu'au statut vis-à-vis de l'évacuation (auto-évacué, retourné, résident).

Perspectives.

Si l'étude propose une synthèse de tracés individuels au niveau du territoire, les perspectives sont de revenir aux individus, et de travailler à ces deux niveaux, individuel et collectif, pour :

- 1- tester si certaines des caractéristiques individuelles peuvent rendre compte des représentations spatiales des enquêtés au fil du temps, comme l'effacement de la catastrophe des mémoires, ou au contraire une connaissance plus fine des facteurs de danger.

- 2- Travailler sur le sens à donner aux cartes de consensus produites à partir des tracés individuels: donne-t-on à voir des représentations collectives, empreintes de pratiques sociales ? Ou seulement d'une carte de synthèse résultant d'une mécanique statistique.

Références.

Bonnet, E. (2004). L'estuaire de la Seine: un territoire vulnérable face aux risques industriels. *Mappemonde*, 4(76), 1-6.

Didelon, C., Ruffray, S. D., Boquet, M., & Lambert, N. (2011). A world of interstices: A fuzzy logic approach to the analysis of interpretative maps. *The Cartographic Journal*, 48(2), 100-107.

Glatron, S., & Beck, E. (2010). Information préventive et représentations des risques industriels par le Mulhousien. *Mappemonde*, (97), 17.

Gueben-Venière, S. (2011). En quoi les cartes mentales, appliquées à l'environnement littoral, aident-elles au recueil et à l'analyse des représentations spatiales? *EchoGéo*, (17).

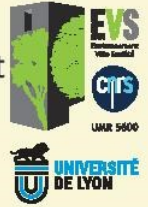
Gumuchian, H. (1991). *Représentations et aménagement du territoire*. Anthropos : Diffusion, Economica. Collection Géographie. 143 p.

Lynch, K. (1998). *L'image de la cité*, Paris, Dunod, coll. « Aspects de l'Urbanisme », 221 p.



Le Césium dans la tête

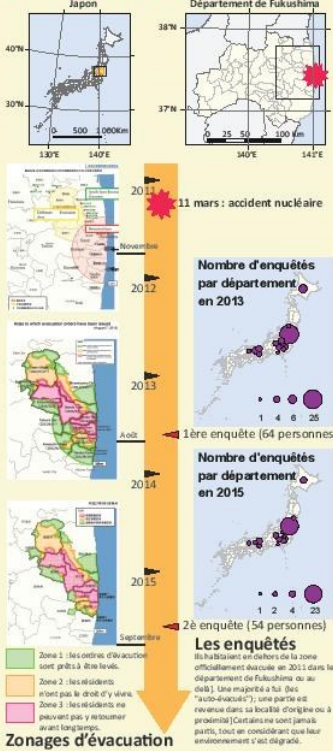
des représentations cartographiques individuelles des sinistrés de l'accident nucléaire au Japon aux interprétations d'une représentation collective ?



Marie Augendre¹, Camille Bijon¹, Claire Cunty¹, Hélène Mathian²
UMR 5600 Environnement, Ville et Société, ¹ Université Lyon2, ²CNRS

Financement PF NEEDS, CNRS, 2013-2017.

Le contexte: la catastrophe et les zones d'évacuation



le projet DILEM

- 1) Suivi longitudinal des parcours de vie de personnes sinistrées de l'accident nucléaire entre 2013 et 2017, de leur décision de partir, retourner ou rester dans la zone grise (entretiens et questionnaires socio-démographiques)
 - 2) Analyse des représentations de ces auto-évacués, retournés ou résidents par des cartes interprétatives réalisées au cours des enquêtes
 - 3) Confrontation de ces données à la mesure (citoyenne, voire experte) en tant que contributions à la « construction du risque »
- => enquêtes annuelles et cartes interprétatives une année sur deux (2013, 2015, et 2017 à venir)

Une enquête à 2 couleurs, 2 échelles et 2 dates

Consigne: dessinez ce qui correspond pour vous aux **zones sûres** (en vert) ou aux **zones dangereuses** (en rouge) du point de vue de la contamination ambiante (quotidien) ou des sols (denrées alimentaires). A l'échelle du Japon et à l'échelle du département de Fukushima, en 2013 et en 2015.

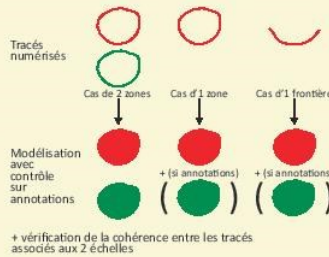


Trois exemples de carte recueillies en 2013 : des formes de tracés très variables...

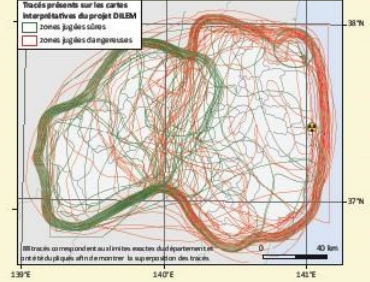
Intégrer et re-entrer une diversité d'interprétations

L'objectif des traitements est de **quantifier** une approche **qualitative**, d'abord les représentations d'un territoire par l'analyse visuelle et (carto-)graphique. La première phase, la **numérisation des cartes**, impose d'interpréter selon un protocole cohérent la diversité des tracés. Elle aboutit à un **modèle commun d'appréciation de l'espace** en « zones »: une zone perçue comme dangereuse et parfois une zone perçue comme sûre. Cette première étape permet la superposition de l'ensemble des tracés, donnant à voir cet enchevêtrement des zonages associés aux différentes perceptions.

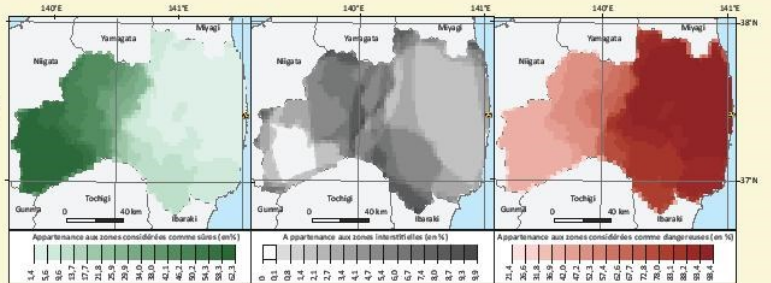
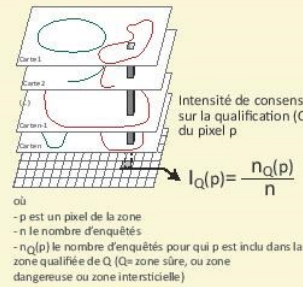
Modèle d'interprétation des tracés



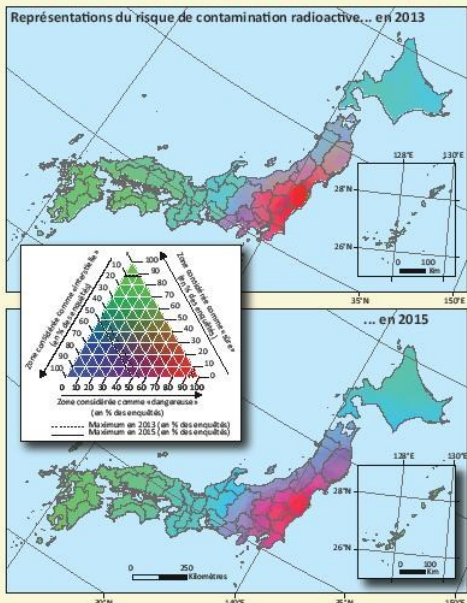
Les cartes interprétatives des enquêtes à l'échelle du département de Fukushima en 2013



La deuxième étape consiste à **agrèger** les représentations individuelles. A partir d'une information discontinue issue de la consigne, on crée une **information continue** qui, en chaque point représente l'**intensité de consensus** du groupe sur le caractère dangereux ou sûr de la portion d'espace considérée. Le passage à l'interprétation continue de l'espace fait apparaître la notion de **zone interstitielle**: c'est l'agrégation des zones « hors » des limites tracées au niveau individuel. Les cartes ainsi construites peuvent être confrontées aux représentations objectivantes du danger.



Evolution des cartes de consensus ...



... et interprétations des dynamiques individuelles ?

L'évolution du consensus conforte la démarche. Les cartes de consensus montrent bien :
- un **parenté avec les cartes expertes** (mesure) et administratives (décontamination, évacuation)
- l'**incertitude intrinsèque** à la cartographie de la radioactivité (interstices, hétérogénéité des limites)

Entre 2013 et 2015 on observe :
- le **maintien de la coupure est/ouest** à l'échelle du département et de vastes zones indéterminées (à l'échelle de l'archipel).
- la **contraction de la zone de danger** - qui pourrait signifier la prise en compte voire l'acceptation des zonages officiels, et/ou la mise à distance du danger.

Les variations individuelles questionnent le protocole. Les variabilités observées dans l'évolution des perceptions entre les 2 enquêtes doit se lire à l'aune d'une grille intégrant les différents facteurs qui composent l'**incertitude de l'information**, liée à la consigne, au dessin, et aux représentations des personnes enquêtées.

Perspectives
Comment interpréter les types qui semblent se dégager de l'évolution des surfaces dessinées ? Il reste à confronter ces résultats aux caractéristiques socio-démographiques et à la parole recueillie, ainsi qu'au statut vis à vis de l'évacuation.



Typologies d'évolution des superficies des zones dangereuses et sûres tracées par les enquêtes du projet DILEM à l'échelle du Japon entre 2013 et 2015



Monia Bousnina. La représentation socio-cognitive de l'espace urbain pour extérioriser une mémoire douloureuse. Cas de Sétif.

Monia Bousnina est doctorante au laboratoire LAM de l'Université Farhat Abbés Sétif 1, Algérie.
monia.bousnina@gmail.com

Notre contribution vise la lecture et la compréhension de la perception et de la représentation de l'espace urbain dans les villes du Maghreb qui ne se résument pas à travers les actions et les acteurs qui l'ont engendré mais aussi à travers les dimensions historiques, sociologiques, sociocognitives et culturelles que lui confèrent ses utilisateurs. En réalité, la ville est histoire, au double sens du terme (Haas, 2004). La superposition de son développement temporel offre l'image d'un espace où les divers éléments de l'urbain se sont superposés au cours du temps. À l'image d'un palimpseste urbain : stratification à la fois temporelle et spatiale, mais aussi sociale (Mongin, 2005) ; la ville oscille entre permanence et substitution (Devillers, 1998), permanence qui dans le cas de la ville de Sétif se matérialise par la substitution de la représentation de l'ensemble de la ville au centre historique datant de l'époque coloniale. Objet d'une mémoire douloureuse, les habitants de ces villes ayant subi la domination érigent inconsciemment, dans leurs représentations spatiales, la ville coloniale comme lieu de résistance à la mutation. Par conséquent, l'apport de ce travail est de mettre à jour les idéologies cachées sur lesquelles se construisent les identités urbaines. Ces mêmes identités urbaines qui renvoient à des systèmes de représentations constitutives d'un système culturel exogène. Cette étude s'est faite dans le cadre d'une thèse doctorale en architecture. Son intérêt est de montrer comment sont appréhendés le concept de « représentation » et la dialectique existante entre l'utilisateur, l'espace et la représentation en elle-même. En se situant dans une approche cognitive de la ville de Sétif comme cas d'étude, nous avons démontré que le mode de représentation cognitive de la ville est potentiellement mesurable et compréhensible, chez l'utilisateur. L'intérêt pour ce type d'études urbaines est d'amorcer une réflexion sur l'image de la ville sous un nouvel angle cognitif. Ceci permet de dépasser l'approche de la ville par les simples lectures morphologique, fonctionnaliste, paysagère, anthropo-spatiale, historique... que nous utilisons communément et de poser les bases théoriques d'une approche cognitive encore méconnue et peu exploitée en Algérie.

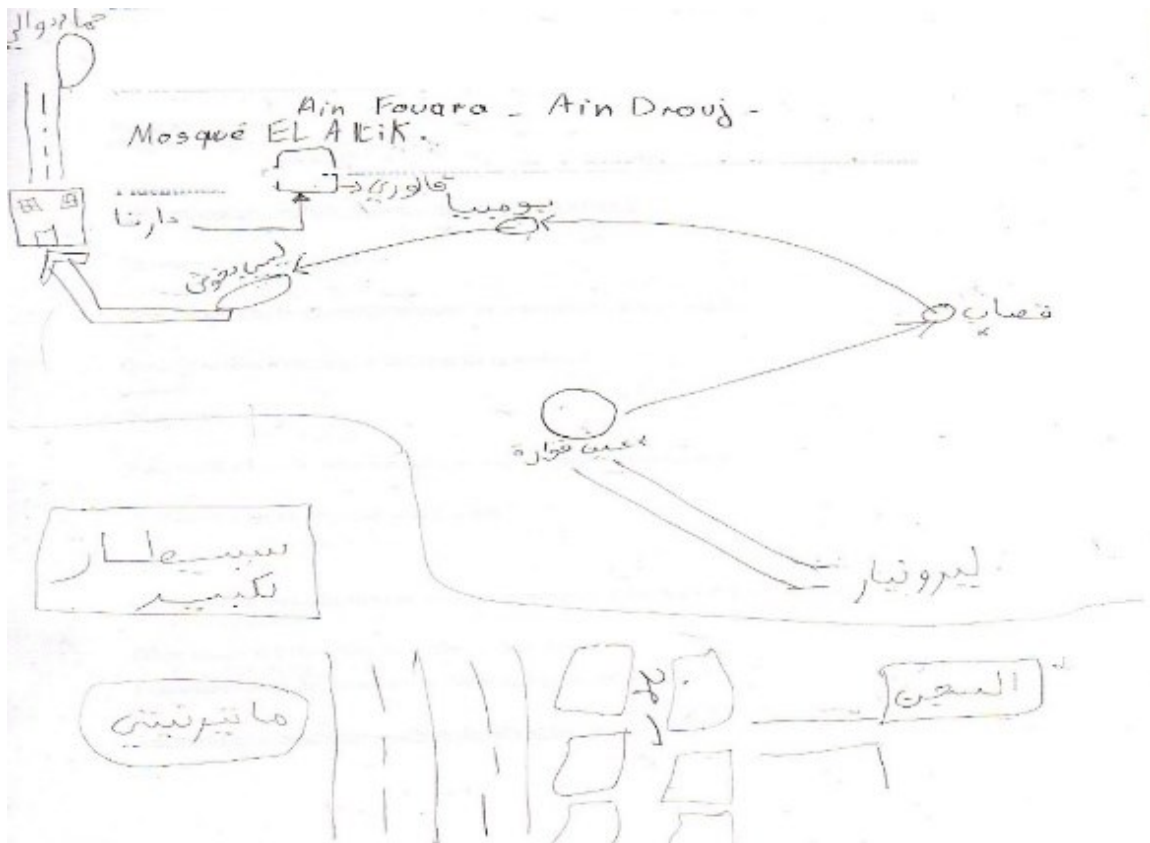
Les entretiens ont été réalisés à Sétif dans le courant de l'année 2009. La ville de Sétif a été quadrillée d'après un découpage administratif en dix-neuf (19) quartiers.

103 personnes dont l'âge se situe entre 18 et 91 ans ont été interviewées. Les participants sont constitués de 48 % d'hommes et 52 % de femmes des trois catégories d'âge représentatives : adolescents, adultes et personnes âgées. Le protocole d'entretien se déroule en deux temps dont le premier composé d'une question ouverte et d'une carte cognitive sert à vérifier l'hypothèse générale du projet de recherche selon laquelle il existe, chez les usagers de la ville, des modes de représentation qui sont potentiellement connaissables, mesurables et compréhensibles. Par ailleurs, dans le but d'évaluer l'image mentale de la ville de l'interviewé nous avons opté pour l'application de la question ouverte : qu'est-ce que la ville de Sétif pour vous ? Le deuxième temps du protocole concerne l'enquête *in situ* qui repose sur le dessin. Le but de cette esquisse est de définir les grandes lignes d'une image globale de la ville de Sétif. Il s'agit de demander aux interviewés de faire intuitivement une carte de la ville et de mentionner ce qui, selon leur propre perception, représente le plus distinctement la ville. La méthode consiste à demander à une personne de dessiner la ville de Sétif sur une feuille blanche, sans autres documentations ou indications avec pour seule instruction par le chercheur à l'enquête : « Pourriez-vous me dessiner la ville ? ». La description de contenu des cartes cognitives a révélé que parmi les éléments de la représentation recueillis, le centre-ville historique datant de l'époque coloniale joue un rôle central dans l'organisation et la signification des représentations. Selon la théorie du noyau central développée par Abric (1994, 2003), le noyau central est « l'élément fondamental de la représentation, car c'est lui qui détermine à la fois la signification et l'organisation de la représentation » (Abric, 1994, p.21). Nous constatons par ailleurs que la majorité des dessins sont la schématisation de l'espace vécu et pratiqué quotidiennement, où l'utilisateur fait intervenir ses préoccupations d'ordre professionnel ou d'ordre affectif. L'individu a tendance à grouper les éléments et à les organiser pour former ce que nous avons appelé « des structures d'associations morphiques ». À ce propos, la recherche a montré l'émergence de 09 «

structures morphiques » classées en deux grands types de structures spatiales remarquables : les cartes séquentielles et les cartes spatiales.

Le questionnement, dans un premier temps est de savoir comment s'élaborent ces représentations cognitives de la ville ? En d'autres termes, quels sont les processus mentaux mis en œuvre pour penser les représentations de la ville ? Dans un second temps, notre préoccupation est de savoir si cette représentation de la ville est de type individuel ou groupé. Ceci afin de vérifier l'existence d'une « image collective » (Kevin Lynch, 1960). De notre contribution émerge l'importance de la dimension temporelle dans les représentations socio-cognitives de l'espace géographique. Il s'agit notamment des lieux douloureux de mémoire. Nous nous sommes référés aux travaux de Valérie Haas sur la mémoire sociale des lieux pour l'expression de cette temporalité. C'est pourquoi nous tentons de déterminer quelles sont les modalités de perception mises en œuvre dans l'élaboration de la représentation spatiale. Tout en sachant que la représentation cognitive est constituée d'informations spatiales et d'informations propres aux caractéristiques individuelles et sociales, qu'elle englobe les processus de perception, de cognitions et de croyances rattachées à leur milieu de vie.

Figure 1 : Carte cognitive n° 48 - structure figurant un parcours.

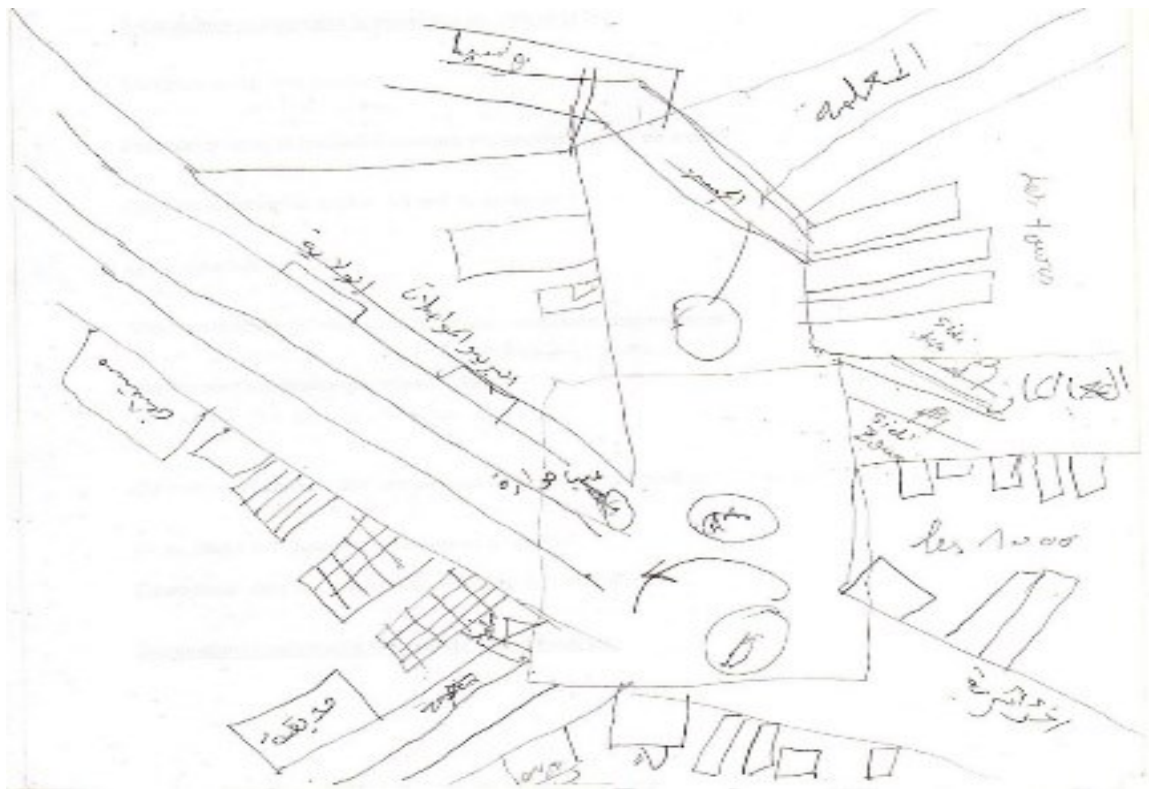


Nous avons conclu que la dimension temporelle constituait un facteur essentiel à soulever comme un axe de compréhension des cartes. Les individus représentent aussi bien des éléments géographiques du passé, du présent et du futur pour élaborer leur carte mentale. Cela relève apparemment du sensible puisqu'il s'agit dans la plupart des cas d'éléments liés à l'affect. Dans le cas de la ville de Sétif, le centre-ville datant de l'époque coloniale est le support spatial d'une mémoire collective enfouie et douloureuse. Or, ces travaux ont permis de mettre à jour la mémoire du groupe en extériorisant les éléments de permanence de la ville (le centre-ville colonial et ses places, monuments, fontaines, jardins, etc.), cette permanence étant celle de la mémoire et de la sédimentation ancienne de la ville. Son passé survit dans ce que les groupes ont cherché ou non, à conserver, à utiliser ou réutiliser, à mettre en valeur, à oublier ou à commémorer (Haas, 2004). Cette approche a aidé à comprendre comment, en contexte colonial, le visible et l'invisible se côtoient dans les représentations, dans l'imaginaire, dans la mémoire et dans l'espace. Ces considérations nous amènent à penser que le sensible est indissociable des cartes

mentales. En ce qui concerne la nature des éléments qui composent les représentations spatiales, les cartes expriment une hiérarchisation spatiale des éléments où certains sont plus importants que d'autres. Dans notre cas, nous avons qualifié ces éléments faisant l'objet d'une « valorisation préférentielle » chez les individus de « référents spatiaux perceptifs mnémoniques ».

Pour répondre aux deux questionnements de l'atelier, à savoir : comment, à partir d'une représentation recueillie individuellement, va-t-on vers une analyse des logiques sociales ? Dans la continuité, la seconde question se proposait d'investiguer finalement ce qu'est une représentation sociale de l'espace ? En tant qu'architecte, notre volonté est bien d'aller dans une logique sociale mais la méthodologie reste dans une approche interprétative subjective des représentations de chaque individu. C'est le sens donné par chacun des interviewés aux formes exprimées ainsi que les lieux sélectionnés qui font office de symboles spatiaux. On reste dans une approche plus cognitiviste malgré un souhait de logique sociale. Nous sommes partis de représentations individuelles, pour ensuite les agréger, de sorte à aboutir à une co-construction sociale. Or, nous avons communément conclu que toute expression de l'individu relève du social.

Figure 2 : Carte cognitive n°17 - structure sous forme de plan.



Références.

Abric, J.-C. (1994). Les représentations sociales : aspects théoriques. In J.-C. Abric (Dir.), *Pratiques sociales et représentations*. Paris, Presses Universitaires de France.

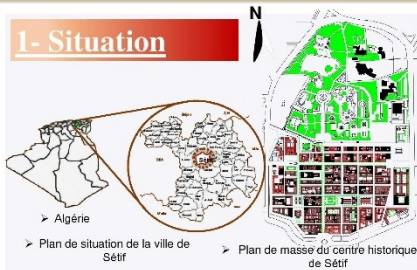
Abric, J.-C. (2003). La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales. In J.-C. Abric (Dir.), *Méthode d'étude des représentations sociales* (pp59-80). Ramonville Sainte-Agne, Éditions Érès.

Haas, V. (2004). Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives, *Bulletin de psychologie*, Tome 57 (6)/474.

Mongin, Olivier. *La condition urbaine : la ville à l'heure de la mondialisation*. Paris : Éd. Seuil, 2005, 325 p.

Devillers, Christian. Temps et nature du projet urbain. *Urbanisme*, 1998, n° 303, 55-56.

1- Situation



EXTÉRIORISATION DE LA REPRÉSENTATION COGNITIVE DE L'ESPACE URBAIN. Cas d'étude : la ville de Sétif

Journées d'étude sur les représentations socio-cognitives de l'espace géographique.

Constitution du réseau cartotète. Strasbourg, 10 et 11 avril 2017.

2-Introduction:

La lecture et la compréhension de la perception et de la représentation de l'espace urbain dans les villes du Maghreb ne se résument pas à travers les actions et les acteurs qui l'ont engendré mais aussi à travers les dimensions sociologiques, sociocognitives et culturelles que lui confèrent ses utilisateurs. En se situant dans une approche sensible de la ville de Sétif nous amorçons une réflexion sur l'image de la ville sous un nouvel angle cognitif. Ceci permet de dépasser l'approche de la ville par les simples lectures morphologique, fonctionnaliste, paysagère, anthropo-spatiale, historique... Que nous utilisons communément et de poser les bases théoriques d'une approche cognitiviste encore méconnue et peu exploitée en Algérie.

3-Le cadre conceptuel de l'étude :

Cette étude s'est faite dans le cadre d'une thèse doctorale en architecture. Son intérêt est de montrer comment sont appréhendés le concept de « représentation » et la dialectique existante entre l'utilisateur, l'espace et la représentation en elle-même.

Quelles sont les modalités de perception mises en œuvre dans l'élaboration de la représentation spatiale ?

Soulignons la différence entre la perception qui renvoie à une réalité présente dans l'action tandis que la représentation renvoie à une réalité absente et reconstruite à partir des caractéristiques à la fois individuelles, sociales et du milieu.



Fig. 1 SM1 :carte cognitive d'une structure figurant un parcours .



Fig.2 SM2 :carte cognitive d'une structure figurant une axialité

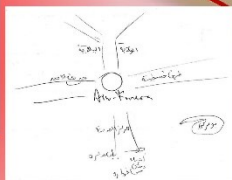


Fig.3 SM3: carte cognitive d'un croisement + une centralité

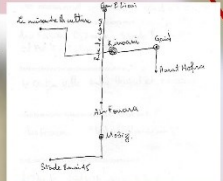


Fig 5 SM5:carte cognitive d'une structure figurant centralité + axialité

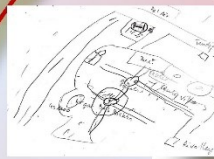


Fig 4 SM4 :carte cognitive d'un croisement double

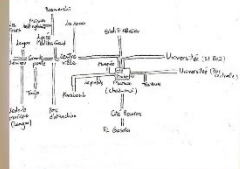


Fig 6 SM 06 :carte cognitive d'une structure sous forme de plan



Fig 8 SM08 :carte cognitive d'une structure sous forme de tâche (la ville est limitée)

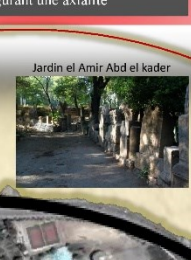


Fig 7 Structure morphique 07 :carte cognitive d'une structure figurant une centralité topologique



Fig 9 Structure morphique 09 :carte cognitive d'une structure sous forme de fragments



« Qu'est-ce que la ville de Sétif pour vous ? »



Le théâtre



Mausolée Sidi el Khier



La place Ain fouara



La place nationale (actuelle place de la fontaine ain el fouara)



Ruelle du centre ville



Collège colonial Albertini (actuel lycée Kérouani)

«Pourriez-vous me dessiner la ville?».

4-La méthodologie utilisée:

5-Concepts résultants de l'étude

5.1. La notion de mémoire : « référent spatial perceptif mnémonique » :

Lors de son expérience (perception) et représentation (expression) de la ville, l'individu se réfère à des lieux, en particulier, qui font office de symboles spatiaux investis d'un héritage culturel commun. Lieux de mémoire (Nora,2002) à forte connotation symbolique et fonctionnelle, associés à un passé connu de tous ; nous les avons définis comme étant des « référents spatiaux perceptifs mnémoniques ».

5.2. Emergence d'une typologie de structures morphiques :

La catégorisation spatiale :

La comparaison des différents dessins a révélé que l'individu a tendance à grouper les éléments et à les organiser pour former ce que nous avons appelé « des structures d'associations morphiques » catégorisées comme suit :

Typologie des structures morphiques

LES CARTES SÉQUENTIELLES :

1. Structure sous forme d'itinéraires (S1)
2. Structure sous forme d'axialité (S2)
3. Structure sous forme de croisement (S3)
4. Structure sous forme de croisement double (S4)
5. Structure sous forme de centralité + axialité (S5)
6. Structure sous forme de plan (S6)

ILLES CARTES SPATIALES :

7. Structure sous forme de centralité topologique (S7)
8. Structure sous forme de tâche (la ville est limitée) (S8)
9. Structure sous forme de fragments (S9)



Béatrice Le Moël. L'iconographie, un révélateur de lien entre représentation sociale et représentation spatiale ?

Béatrice Le Moël est docteure en psychologie sociale de l'environnement, chercheuse associée au laboratoire CHROME de l'Université de Nîmes, France. contact@pieds-nus.fr

Dans la présentation communication, on s'est donc attaché à explorer les arguments théoriques et méthodologiques qui permettent d'établir des correspondances entre représentations sociales, représentations spatiales et représentations iconographiques du territoire.

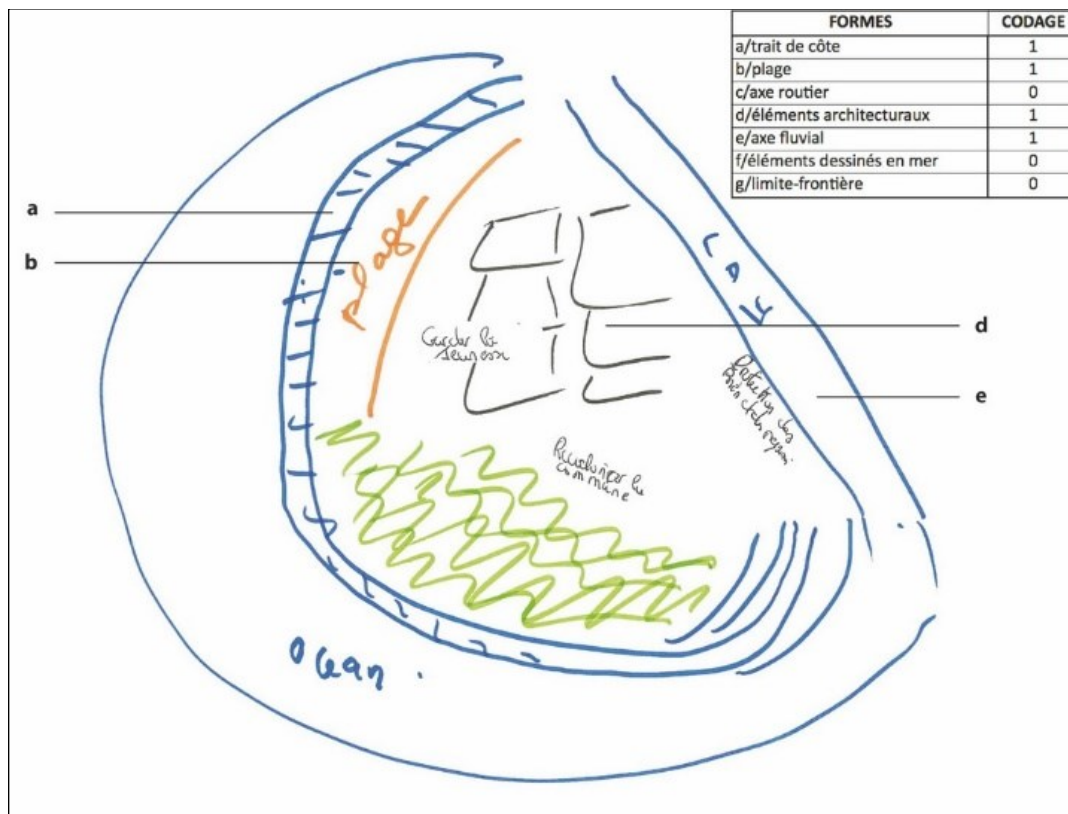
Comme le présente Moscovici (1961), le processus d'objectivation a pour fonction d'associer une image concrète à une signification abstraite, tandis que le processus d'ancrage a pour fonction d'injecter du sens dans une figure non familière. L'action simultanée des processus d'objectivation et d'ancrage aboutit à une forme de pensée naïve où s'associent des images et des significations. Ce qui conduit Moscovici à écrire que la « Représentation = figure/signification », faisant correspondre à toute figure un sens et à tous sens une figure.

Ainsi si les représentations sociales différencient les représentations figuratives de l'environnement, alors des groupes ayant des représentations différentes d'un même objet devraient produire des représentations figuratives différentes de cet objet ?

Pour mettre à l'épreuve cette nouvelle hypothèse, l'étude s'est déroulée auprès de 141 participants désignés comme élus de la commune, Maire ou adjoint-e au Maire. L'étude a été conduite dans les communes littorales de France métropolitaine (façades Atlantique, Manche-Mer du Nord et Méditerranée). Les passations individuelles, d'une durée d'une heure s'articulaient en 2 phases. La première portait sur la représentation spatiale du territoire communal : la tâche consistait à réaliser sur une feuille A3 blanche, un « dessin » de la commune vue du dessus, par des iconographies (formes, symboles) avec l'aide de feutres de couleurs, mais sans mots. La seconde portait sur la représentation sociale de l'objet « milieu marin » où il s'agissait de prioriser et caractériser des enjeux.

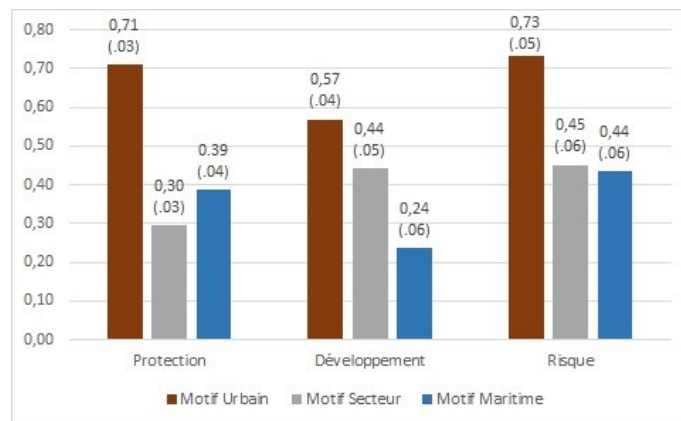
Pourquoi le choix de la carte graphique à main levée ?

Figure 1 : Identification des formes.



D'abord pour déjouer la maîtrise verbale des élus et ensuite pour tenter d'élaborer une grille d'analyse de la représentation spatiale en partant des productions graphiques des individus. Pour ce faire, 3 catégories de critères graphiques ont été répertoriées : les surfaces occupées par la terre et par la mer, les formes et symboles, et la spatialisation générale des dessins (orientation). Ensuite, avec l'inspiration et l'appui d'une technique d'analyse « pré-icônographique » proposée par Panofsky (1967), une méthode d'analyse a pu voir le jour. Une forme dans un dessin correspond à la représentation analogique d'un objet : une digue, un immeuble, une route, etc. Partant, chaque dessin a pu être caractérisé à partir du type de catégories de formes qu'il contenait (présence ou absence).

Figure 2 : Répartition des motifs répartis.



Ensuite, la Classification Ascendante Hiérarchique (CAH) a permis de faire apparaître des regroupements/combinaisons de formes pour révéler l'existence de motifs, au nombre de 3 dans cette étude : le 1er référant à des formes présentes à « l'intérieur » du territoire nommé motif « urbain » ; le 2nd regroupant des formes explicitement référées à la mer (plage, éléments dessinés en mer) nommé motif « maritime » ; le dernier regroupant des formes linéaires qui découpent l'espace (lignes de force), nommé motif sectorisé.

Figure 3 : Motif maritime.



Figure 4 : motif sectorisé.

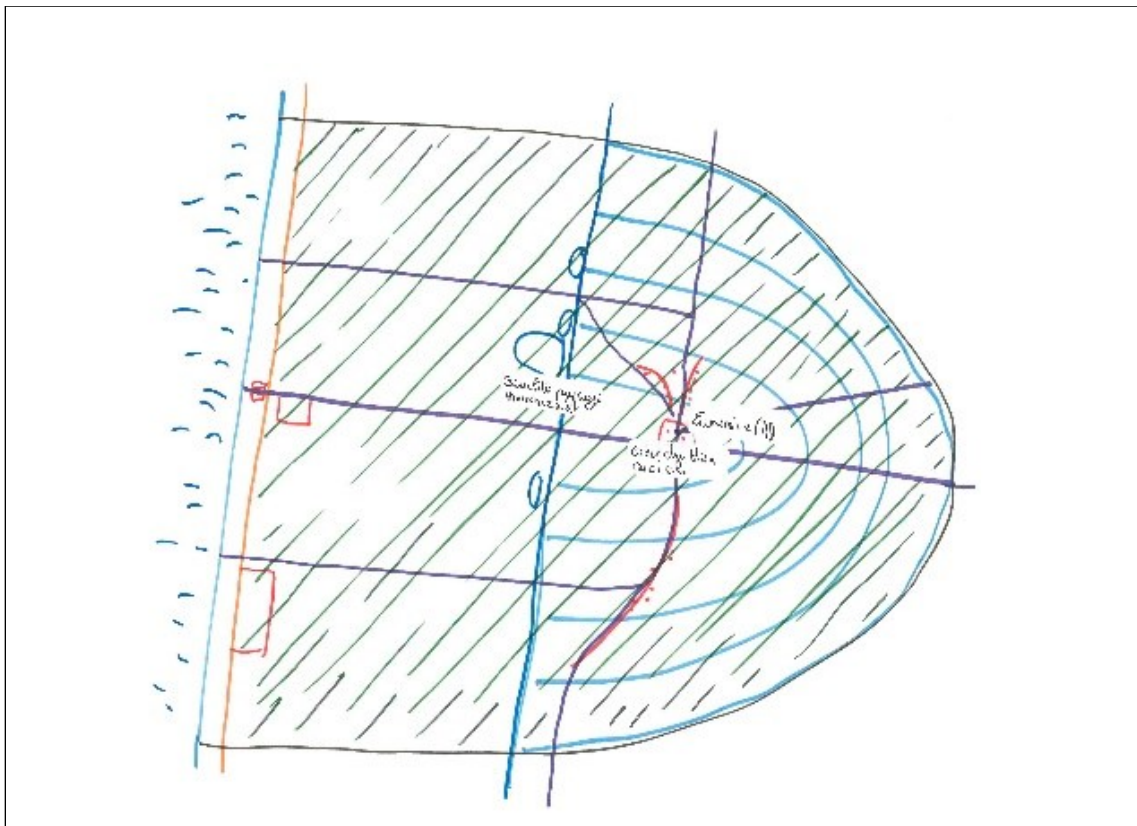
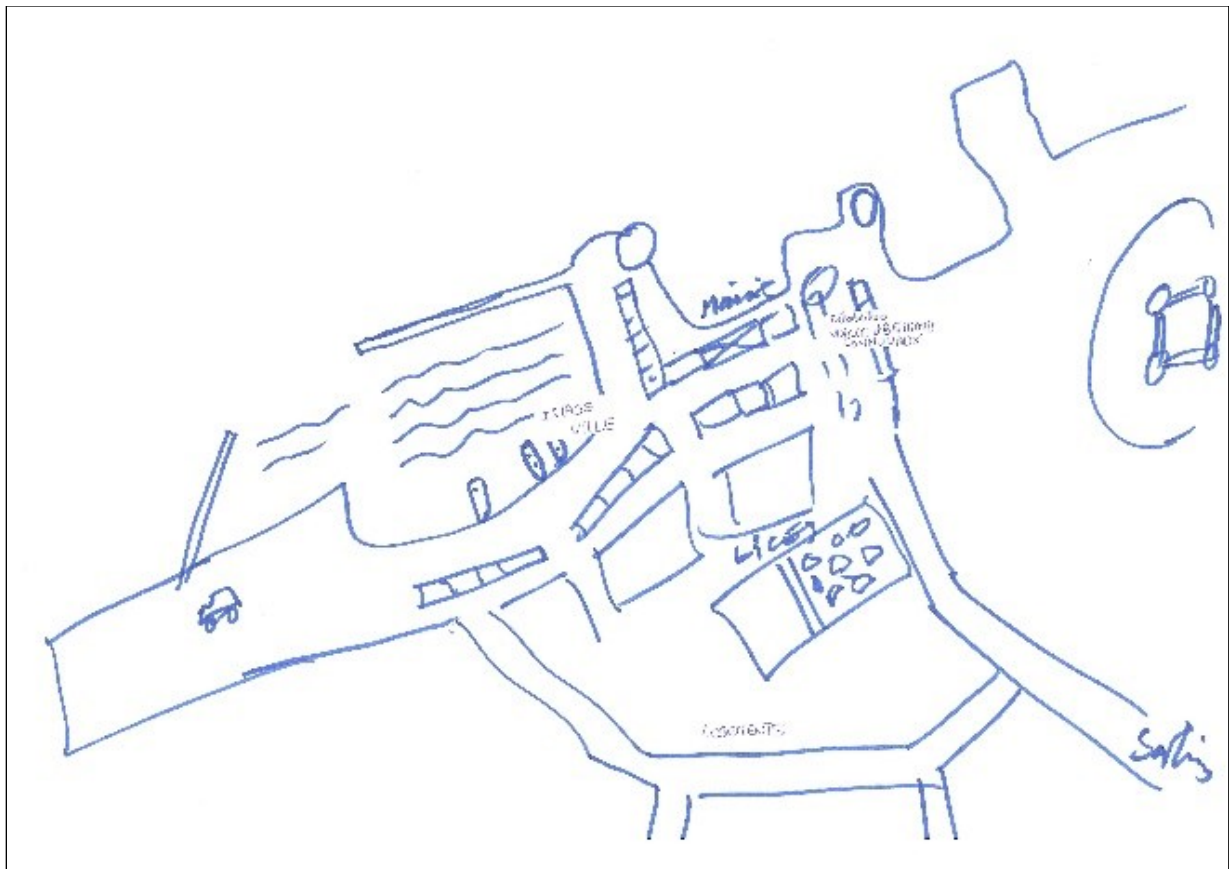


Figure 4 : motif urbain.



Conclusions et perspectives.

Sur la base de cette analyse iconographique, chaque dessin d'élus a été caractérisé par trois scores, correspondant à chacun des motifs identifiés. Une analyse de variance (groupe d'élus x motifs) met en évidence l'effet simple du facteur « motif ». Parallèlement, l'analyse des ancrages des élus au sujet du milieu marin a révélé trois postures représentationnelles : la protection / le développement / le risque.

En conclusion, ces résultats suggèrent bien que des individus qui ont des représentations différentes d'un territoire ne produisent pas la même iconographie de ce territoire. Ainsi, les distorsions observées entre représentations iconographiques de l'espace et la réalité physique de cet espace ne sont pas simplement imputables à des particularités de perception ou d'expérience. Elles sont probablement le fait de construits sociocognitifs largement partagés...

Au plan méthodologique, les phénomènes mis en évidence semblent suffisamment nets pour que l'on puisse les discerner malgré la diversité des habiletés des participants. Qu'une forme ou un motif soit « bien » ou « mal » dessiné, il reste en effet une forme ou un motif.

La méthode suggérée par les travaux de Panofsky (1967), systématisée ici, semble pouvoir répondre aux attentes des chercheurs désireux d'utiliser des matériaux iconographiques pour l'étude des représentations et des construits sociocognitifs relatifs à l'espace et aux territoires, dès lors qu'ils s'attachent à analyser les modèles graphiques, ou chorèmes (Brunet, 1980) plutôt que les caractéristiques graphiques des formes produites, et ce auprès d'enquêtés dont le capital culturel est comparable.

Dans une moindre mesure, la carte graphique a également servi de support de spatialisation d'enjeux communaux. Enfin, cette carte graphique a permis de « cristalliser » une montée des eaux (scénario prospectif) en redessinant le trait de côte plus haut, afin de conscientiser l'évènement submersion et ainsi ouvrir le dialogue sur les impacts et les mesures à prendre.

Références.

Brunet, R. (1980). La composition des modèles dans l'analyse spatiale. *L'Espace géographique*, 253-265.

Panofsky, E. (1967). *Essais d'iconologie: thèmes humanistes dans l'art de la Renaissance*. Gallimard.

Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public: étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Presses universitaires de France.

ANALYSER L'ICONOGRAPHIE, POUR RÉVÉLER LE LIEN ENTRE REPRÉSENTATION SOCIALE ET REPRÉSENTATION SPATIALE

Béatrice Le Moél
Docteure et Chercheuse en psychologie sociale de l'environnement,
Facilitatrice de la transition territoriale
Membre du réseau Cartotête
contact@pieds-nus.fr - Pieds-nus.fr

CADRE CONCEPTUEL

L'émergence des RS* repose sur le processus d'objectivation, qui a pour fonction d'associer une image concrète à une signification abstraite, et sur celui de l'ancrage qui injecte du sens dans une figure non familière. L'action simultanée des deux processus aboutit à une forme de pensée naïve où s'associent des images et des significations.

Cette représentation « iconographiée », fait ainsi correspondre à toute figure un sens et à tous sens une figure. L'expression d'un RS s'accompagne donc d'un processus d'imagerie mentale (Moliner, 2008, 2010) ou d'images concrètes (De Rosa & Farr, 2001), et ce lors de rapports sociaux spécifiques ou le symbolisme de l'image se cristallise avec les significations de la RS.

Le présent travail s'attache à explorer les arguments théoriques qui permettent d'établir des correspondances entre représentations sociales, représentations spatiales et représentations iconographiques du territoire, au regard de l'absence de ce jour de démonstration convaincante à ce sujet.

Dans ce contexte, la nouvelle hypothèse mise à l'épreuve est que si les RS diffèrent les représentations figuratives de l'environnement, alors des groupes ayant des représentations différentes d'un même objet devraient produire des représentations figuratives différentes de cet objet.

MÉTHODOLOGIE

Face aux menaces de submersion marine, les pouvoirs publics et les élus locaux tentent de définir le territoire de la nouvelle collectivité littorale, et ce à partir des zones qui seront progressivement submergées.

L'étude s'est déroulée auprès de 141 élus (Maire, ou adjoint(e) au Maire) au sein de communes littorales de France métropolitaine (façades Atlantique, Manche-Mer du Nord et Méditerranée). Les passations étaient individuelles d'environ une heure. Le recueil de données s'est opéré en deux phases articulées.

La première portait sur la RSPA** du territoire communal : la tâche consistait à réaliser sur une feuille A3 blanche, un « dessin » de la commune vue du dessus, par le biais d'iconographies (formes, symboles) avec l'aide de feutres de couleurs, mais sans mots.

La seconde portait sur la RS de l'objet « milieu marin ». Il s'agissait de prioriser et caractériser des enjeux.

Pour saisir la représentation spatiale, une grille de lecture a été mise au point à partir des productions graphiques à main levée des participants.

Pour ce faire, trois catégories de critères graphiques ont été répertoriées : les surfaces occupées par la terre et par la mer, les formes et symboles, et la spatialisation générale des dessins (orientation).

Ensuite avec l'inspiration et l'appui d'une technique d'analyse « pré-iconographique » proposée par Panofsky (1967) historien de l'Art, une méthode d'analyse a pu voir le jour.

Une forme dans un dessin correspond à la représentation analytique d'un objet : une digue, un immeuble, une route, etc. Partant, chaque dessin a pu être caractérisé à partir du type de catégories de formes qu'il contenait (présence ou absence).

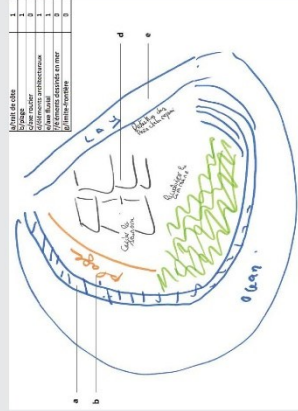


Fig 1. Identification des formes

Ensuite la Classification Ascendante Hiérarchique (CAH) a permis de faire apparaître des regroupements/combinaisons de formes pour révéler l'existence de motifs.

Le 1er référant à des formes présentes à « l'intérieur » du territoire nommé motif « urbain ».

Le 2nd regroupant des formes explicitement référées à la mer (plage, éléments dessinés en mer) nommé motif « maritime ».

Le dernier regroupant des formes linéaires qui découpent l'espace (lignes de force), nommé motif sectorisé.



Fig 2. Motif maritime

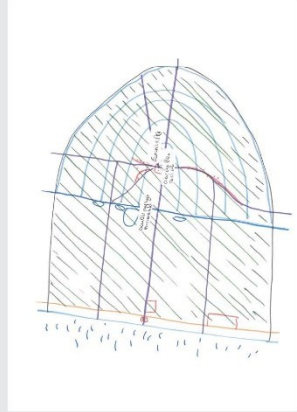


Fig 3. Motif sectorisé

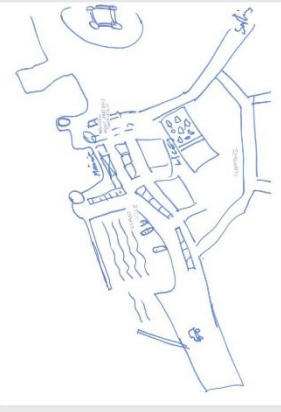


Fig 4. Motif urbain

CONNAISSANCES PRODUITES

Sur la base de cette analyse iconographique, chaque dessin d'élus a été caractérisé par trois scores, correspondant à chacun des motifs identifiés. Une analyse de variance (groupe d'élus x motifs) met en évidence l'effet simple du facteur « motif ». Parallèlement, l'analyse des ancrages des élus au sujet du milieu marin a révélé trois postures représentationnelles : la protection/le développement/le risque ; une interaction significative apparaît entre les facteurs groupes d'élus et motifs ($F(4,266)=3,54, p<0,01$).

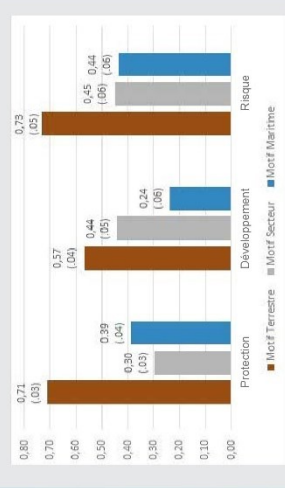


Figure 5. Scores moyens des motifs Urbain, Sectorisé et Maritime pour les sous-groupes d'élus (protection/développement/risque)

La RSPA du sous-groupe « Développement » se distingue de celle du sous-groupe « Protection » par rapport au motif « urbain » ($F(1,133) = 5,54, p<0,05$), au motif « sectorisé » ($F(1,133) = 4,35, p<0,05$) et au motif « maritime » ($F(1,133) = 4,26, p<0,05$). Elle se distingue également des dessins du sous-groupe « risques » par rapport au motif « urbain » ($F(1,133) = 5,24, p<0,05$) et au motif « maritime » ($F(1,133) = 5,21, p<0,05$). Par ailleurs, on observe que le sous-groupe « risques » présente la RSPA la plus fournie quantitativement pour les 3 motifs.

EN CONCLUSION

Ces résultats suggèrent bien que des individus qui ont des représentations différentes d'un territoire ne produisent pas la même iconographie de ce territoire.

Ainsi les distorsions observées entre représentations iconographiques de l'espace et la réalité physique de cet espace ne sont pas simplement imputables à des particularités de perception ou d'expérience. Elles sont probablement le fait de construits sociocognitifs largement partagés.

Au plan méthodologique, les phénomènes mis en évidence semblent suffisamment nets pour que l'on puisse les discerner malgré la diversité des habiletés des participants. Or une forme ou un motif soit « bien » ou « mal » dessiné, il s'agit d'une forme ou d'un motif.

La méthode suggérée par les travaux de Panofsky (1967), systématisée ici, semble pouvoir répondre aux attentes des chercheurs désireux d'utiliser des matériaux iconographiques pour l'étude des représentations et des construits sociocognitifs relatifs à l'espace aux territoires, dès lors qu'ils s'attachent à analyser les modèles graphiques ou chorèmes (Brunet, 1980) plutôt que les caractéristiques graphiques des formes produites, et ce auprès d'enquêtés dont le capital culturel est comparable.

La carte graphique a également servi de support de spatialisation d'enjeux communaux par le collage d'étiquettes sur la carte, et a permis la visualisation in situ d'une montée des eaux afin de conscientiser l'événement submersion pour ouvrir le dialogue sur les impacts et les mesures à prendre.

**RSPA : représentation spatiale - RS : représentation sociale

ATELIER 2 - Anne-Christine Bronner. Représentations et pratiques : des liens à questionner, des dimensions individuelles et collectives à articuler.

Anne-Christine Bronner est ingénieure de recherche au laboratoire SAGE, CNRS-université de Strasbourg (France). anne-christine.bronner@misha.fr

L'atelier intitulé « Espace des pratiques » initiait deux questions : « Comment représenter l'espace des pratiques ? Quelles sont les difficultés rencontrées : conceptuelles, recueil, analyse, présentation des résultats ? ». Les exposés n'étaient pas ciblés sur les pratiques spatiales individuelles ou collectives : ils ont conduit les échanges notamment sur la question des liens entre représentations et pratiques et sur l'articulation possible entre dimensions individuelles et collectives. La synthèse des exposés, questionnements et réflexions est structurée en quatre parties. Après une reconstitution sommaire des trois démarches, variées tant du point de vue du contexte et des objectifs, des méthodes mobilisées et des représentations recueillies et produites, sont successivement abordées l'articulation espace représenté/espace des pratiques d'une part, et l'articulation représentation individuelle/collective d'autre part. La dernière partie rend compte des regards croisés des participants sur les démarches, les dispositifs et analyses.

Les représentations socio-cognitives spatiales : une richesse des contextes, démarches, méthodes et productions.

La difficulté de se réunir autour d'une question très ciblée est liée à la diversité des démarches. Pour attester ce fait, nous avons tenté de résumer les trois présentations de l'atelier sous la forme d'un tableau (figure 1) nécessairement réducteur où les propos sont éclatés dans quelques rubriques et limités à ce qui avait trait plus particulièrement aux représentations et à leur analyse.

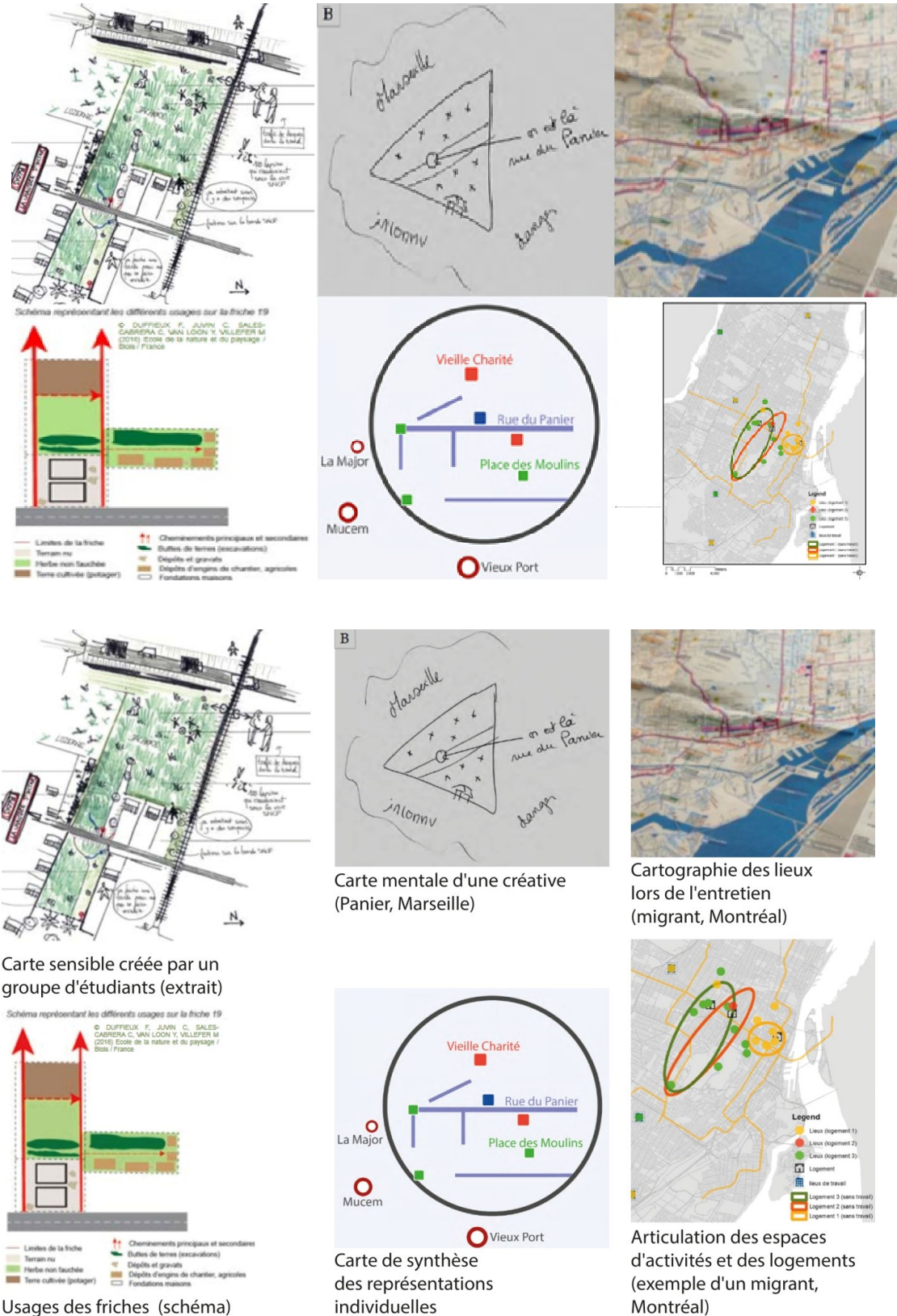
Figure 1. Résumé sommaire des présentations de l'atelier 2 Espace des pratiques.

Titres	Présenté par	Éléments de contexte (les plus aspects socio-spatiaux)	Lieux	Méthodes (recueil)	Représentations (production)	Éléments d'analyse
Le quartier dans les représentations spatiales des travailleurs créatifs : vers une construction collective	Basile Michel, doctorant, Espaces et Sociétés, UMR ESO, Angers	Recherche (doctoral) Contexte des mobilités et échanges numériques à distance, rapport à l'espace du quartier, articulation des échelles (quartier, ville, région, pays...)	Deux quartiers dits créatifs, des Olivettes à Nantes et du Panier à Marseille, faubourg industriel, ex-quartiers populaires ; taille des quartiers : 0,2/0,3km ² , 5000 hb ; dates d'arrivée des acteurs depuis 1980 ou récemment ; part des créatifs qui habitent dans le quartier : 50 % à Marseille, 10 % aux Olivettes ; statuts : en majorité micro-entreprises, recherche de réseaux informels et formels.	Entretiens semi-directifs auprès de travailleurs des secteurs culturels et créatifs. Consigne : dessinez votre quartier d'implantation professionnelle en y mettant les éléments importants à vos yeux. Recueil d'une 100aine de cartes.	L'ensemble des éléments représentés sur les cartes est listé. Carte synthétique de type croquis qui se fonde sur la base des éléments présents sur minimum 30 % des représentations individuelles.	Points communs. Deux éléments qui attestent de la dimension culturelle/créative des quartiers : > le nombre d'activités représentées et l'importance des axes principaux qui concentrent ces activités ; > la valorisation des relations de travail et de l'image créative/culturelle. Les limites nettes montrent les quartiers comme des entités particulières de la ville, des îles. Spécificités. Quartier des Olivettes : une vision restreinte versus élargie du quartier avec comme facteurs explicatifs possibles : l'ancienneté d'implantation dans le quartier ; la différence entre designers/architectes qui sont centrés sur leurs bureaux et les artistes plus en lien avec le quartier.
Friches urbaines, usages informels et cartes mentales : éléments de contenu et de structure	Sabine Bouché-Pillon, maître de conférences, INSA Centre Val de Loire, Blois	Atelier-recherche avec des étudiants en formation de paysagistes-concepteurs de l'École de la Nature et du Paysage. Une des dimensions de la recherche menée s'attachait aux représentations/perceptions des riverains aux friches (dimension sociale) et aux usages temporaires des friches.		Travail sur les friches urbaines végétalisées, les « délaissés », Espaces interdits (si activités, sont illicites et se font à l'insu des propriétaires).	Recueil terrain de traces, éléments persistants et entretiens avec les habitants (rayon de 200 m.). Consigne : analyse spatiale et paysagère de la parcelle et des usages avec une dimension de cartographie mentale/sensible. Nécessité de collecter et traiter un jeu de données important pour chaque friche (documents d'urbanisme, trame verte/bleue, foncier, parcellaire, habitants, évolution dans le temps, données biodiversité végétale, accès, visibilité, etc.) pour accompagner la question des usages formels et informels. Analyses multivariées sur les différentes données.	Rechercher le lien entre les potentialités des friches, les caractéristiques et des usages (compostage, etc.) ou projets (friche près d'une école = possibilité pédagogique). Ces représentations désignent des usages qui relèvent de pratiques socio-spatiales.
La ville de l'étranger vue par les petits et les grands pas de l'intégration territoriale. Installation résidentielle et reconstruction du chez-soi pour des immigrants internationaux à Montréal, Québec, Canada	Sébastien Lord, professeur, École d'urbanisme et d'architecture de paysage, Université de Montréal, Canada	Recherche sur la question des migrations, la représentation que se font les gens de leur quartier, quartier qui se transforme, se construit et se reconstruit. On connaît les premières vagues d'immigration, moins la diversification des processus actuels. Peu de ségrégation résidentielle comparativement aux États-Unis, plus de multiculturalisme, rapports interethniques. Processus progressif de remplacement : exemple, Italiens remplacés par des Portugais, puis des Maghrébins. Position critique vis-à-vis des indices ségrégation qui limitent la réalité de l'intégration des immigrants en se tenant au seul lieu de résidence, ne prennent pas en compte la dynamique des quartiers et le fait que les populations peuvent habiter dans un quartier ségrégué et travailler dans un espace multiculturel. Les personnes ont des compétences pour rechercher des ressources, les déplacements sont facilités, d'où la possibilité de construire un rapport à la ville.		Interrogation de différents profils d'immigrants : Français (concentrés avec de bonnes ressources), Haïtiens (concentrés avec inégalités de ressources), Latinos/Sud-Américains (éparpillés avec de bonnes ressources), Maghrébins ; environ 10 individus par profil ; arrivée il y a 5 ans ou plus, familles ou personnes seules, profil d'intégration réussie (recherche sur les processus d'immigration qui marchent plutôt bien). Entretien ciblé sur 3 moments : arrivée à Montréal, premier logement (premier bail signé), lieu de vie actuel (rétrospectif) ; entretien ouvert avec une carte de Montréal.	Traitements : espaces d'action individuels (ellipse pondérée avec le poids des usages de chaque lieu) à caractériser/analyser.	Différentes figures (pattern) d'installation sont détectées : > reproduction du mode de vie (parisien qui s'installent près du métro, boulangerie). Les Européens transposent beaucoup car ils possèdent les ressources pour transposer (payer les loyers, par exemple) ; > intégration et vie à la nord américaine, installation en banlieue, achat d'une voiture, rupture avec le mode de vie initial ; > mixte, entre ancien et une évolution possible (situation transitoire ?) ; > figure du repli (situation transitoire ?), profils très différents et signification différents ; Haïtiens souvent, mais aussi exemple d'une femme maghrébine qui se retrouve en banlieue pour les bonnes écoles, mais n'a plus de mobilité. Les dimensions physico-spatiales sont déterminantes. Par les lieux clés, les migrants vont reconstruire leurs habitudes ou chercher à conserver leurs habitudes. Le processus d'installation nécessite de mobiliser des ressources et de se baser sur ses représentations de la ville, aspirations. Evolution des modes de vie au fil de l'intégration (interaction mobilité résidentielle-quotidienne). Processus de reconstruction du chez soi.

Des représentations extraites des trois posters (figure 2) permettent également de constater l'hétérogénéité des productions, qu'elles soient individuelles ou collectives rassemblées sous le terme,

que l'on peut qualifier de polysémique, de « carte mentale » ; qu'elles procèdent d'une méthode de recueil ou qu'elles correspondent au résultat d'une synthèse graphique ou d'une analyse statistique.

Figure 2. Exemple de « cartes mentales » extraites des posters présentés dans l'atelier 2 : Espace des pratiques.



Espace représenté/Espace des pratiques.

Le lien entre pratiques et représentation est mis en question et permet d'aboutir à deux points de consensus :

- i) La représentation socio-cognitive de l'espace (la « carte mentale »), qu'elle soit une production individuelle ou collective, n'est pas une représentation de l'espace des pratiques ;
- ii) Il existe un lien entre représentation et pratiques que l'on peut chercher à caractériser, mais il est difficile d'isoler ce qui relève des pratiques spatiales de l'ensemble des constituants qui construisent les représentations individuelles/collectives.

Les représentations socio-cognitives spatiales, individuelles ou collectives, que l'on produit, recueille et analyse, sont liées aux pratiques spatiales. Elles sont liées aux trajectoires résidentielles et quotidiennes, aux lieux d'activités. Elles sont liées aux dimensions perceptives, sensibles et sensibles associées aux lieux fréquentés et aux parcours. Mais en aucun cas, une représentation ne se résume à ces pratiques et il est difficile « d'extraire » ce qui relève des pratiques des autres dimensions de la représentation — les dimensions symboliques, mémorielles... —, et, de surcroît, de tenir compte du fait que les significations associées aux éléments représentés varient d'un individu à l'autre et dans le temps pour un même individu. Ces remarques s'insèrent plus largement dans la problématique de l'identification, de la caractérisation et de l'interprétation des éléments constitutifs des cartes mentales.

Ainsi, on peut chercher à mettre en regard des éléments symboliques, inscrits dans la mémoire collective, et les lieux régulièrement ou ponctuellement fréquentés. Cela repose sur la compréhension de la signification de ce qui est représenté, qui devient cruciale : un même élément peut avoir différentes significations, il peut relever de la pratique, du symbolique, des deux à la fois... À titre d'exemple, deux questions pour différencier représentation/pratique posées dans les enquêtes à Montréal pour chercher à dissocier les lieux plus symboliques des lieux pratiqués :

- « Si vous voulez faire visiter Montréal à des invités ?
- Si vous voulez faire visiter *votre* Montréal à des invités ? »

La « carte mentale » ici au sens *sketch map*⁶ n'est pas une méthode privilégiée pour recueillir les pratiques spatiales. D'autres dispositifs devraient être mis en œuvre : entretien, questionnaire, liste, carnet de bord, etc. Les pratiques spatiales peuvent cependant être abordées par la production d'une carte mentale, à condition de l'énoncer clairement comme objectif, et d'introduire lors du recueil, des éléments considérés comme caractéristiques de ces pratiques comme, par exemple, le tracé de parcours effectués, l'identification des lieux fréquentés.

Le lien pratiques et représentations est également abordé dans une discussion sur la notion de cadre de référence. Pour interpréter, analyser la représentation, il faut comprendre qui produit la représentation. Dans le travail sur les immigrants, on observe qu'à l'arrivée, ils n'ont pas de représentation de la ville, ils ne comprennent rien à la ville et ne possèdent qu'une représentation sociale de la ville avant d'y être. Puis celle-ci s'affine, voire s'oppose à la représentation de départ. De plus, les pratiques sont, ou ne sont pas, cohérentes avec les représentations collectives (par exemple : on ne fait pas de barbecue en famille dans un parc à Montréal). Les traces mémorielles dans les représentations que l'on retrouve dans les cartes ont été notamment discutées à propos des quartiers créatifs qui ont une histoire, un passé. Basile Michel constate que la mémoire est bien présente dans sa zone d'étude marseillaise, le quartier du Panier, plus particulièrement à travers la communauté corse et le bâtiment de la vieille charité.

La comparaison entre espace des pratiques et espace représenté, entre espace d'action et espace symbolique, entre ce qui est représenté et ce qui ne l'est pas, etc. est en soit un enjeu de recherche pour la compréhension des représentations. Cet enjeu s'inscrit plus largement dans les problématiques qui tournent autour de l'analyse, de l'interprétation des éléments des cartes mentales.

Espace des pratiques : la question du temps.

⁶ Le terme de sketch map est difficile à traduire mot à mot. Il renvoie dans le champ de la cognition spatiale à la procédure de recueil, à la collecte des connaissances spatiales d'un espace donné sous la forme de croquis libre, généralement à main levée.

Les échanges sur les pratiques spatiales ont permis de pointer le temps. Les pratiques spatiales sont soumises à des temporalités (rythme circadien, saison, etc.). Sébastien Lord met en lumière l'impact des festivals sur les pratiques spatiales et la modification des représentations.

La dimension temporelle est présente dans toute représentation socio-cognitive spatiale. A la base espace et temps sont intrinsèquement liés. Nous partageons également l'idée que les événements individuels ou collectifs ont un impact sur la construction des représentations : ils peuvent suivre une chronologie, un rythme. Différents exemples cités se réfèrent à des recherches menées au Canada (l'espace des pratiques se rétrécit en hiver, les festivals dans la ville) ou pour la communauté du Maghreb (l'espace qui se modifie au moment du ramadan), etc. La *sketch map* ne permet pas d'aborder directement les temporalités, à moins que les personnes ne précisent spontanément ou à la demande une chronologie ou datent des éléments de leur représentation.

Les espaces d'activités et les mobilités permettent de rendre compte des pratiques spatiales des individus. Comment pratiquer la ville automobile lorsque l'on n'a pas ou jamais eu de voiture ? Quelle est l'importance des activités éphémères dans la construction de la représentation de ville : la présence des festivals à Montréal est importante (avec plusieurs moments gratuits proposés), autant de sollicitations pour découvrir la ville, seul ou en se donnant rendez-vous ; cela autorise à vivre la ville de façon inhabituelle, libre (la nuit, par exemple). L'ensemble de ces propos est sous-tendu par la dimension collective des représentations.

Représentations individuelles / représentation collective.

Fil conducteur en filigrane de la journée d'étude, la question de la représentation collective revêtait des portées multiples. La « représentation collective » apparaissait différemment dans les trois exposés.

- Une représentation des éléments collectivement partagés, présents dans les représentations individuelles des personnes interrogées, synthétisés et figurés par le chercheur pour la recherche sur les quartiers créatifs nantais et marseillais.
- Une construction collective par un groupe d'étudiants, qui restituent une information recueillie sur le territoire représenté, issue de leur vécu et d'échanges avec les habitants riverains. Une typologie des espaces en lien avec leurs usages, pour le travail sur les friches.
- La dimension collective apparaît dans la signification, le discours, l'interprétation donnée aux représentations créées dans les travaux sur les immigrants enquêtés à Montréal.

Le sujet de la représentation collective a été pris au sens « production collective des connaissances spatiales », une carte mentale construite par un groupe. Au final, une vision volontairement formulée de façon binaire est proposée pour être discutée plus collectivement au sein du réseau Cartotête :

- Les protocoles qui engagent des productions collectives de connaissances : pour agir, partager des connaissances sur le territoire et se projeter collectivement autour de différents enjeux.
- Les protocoles qui se fondent sur des collectes de représentations individuelles : pour comprendre, analyser les connaissances individuelles d'un espace.

Pour décrire, comprendre, on solliciterait des représentations individuelles, et dans un mode « projet » (recherche-action), des productions collectives ? Cette conception différencie ainsi les contextes de recherche et de recherche-action. Cette vision réductrice ne représente pas des démarches, qui, au contraire, associent et articulent représentations individuelles et collectives. Sur ce thème, plusieurs pistes de recherche sur des questions ciblées sont évoquées :

- La compréhension des « process », de ce qui est mis en jeu à chaque étape, lorsque l'on recueille des représentations individuelles ou des représentations collectives,
- La comparaison de productions individuelles et collectives sur de mêmes enjeux,
- La vérification de l'idée que les cartes mentales collectives améliorent significativement la possibilité d'un consensus autour d'un projet territorial ;
- La compréhension de l'apport des représentations collectives qui permettent de travailler sur les rapports de force, les arbitrages, des controverses.

Ces idées multiples qui s'énoncent montrent que chaque chercheur va identifier des questionnements, énoncer des propositions en lien avec ses domaines de recherche.

Croiser les expériences, questionner les démarches.

La pluridisciplinarité des participants-chercheurs à la journée a enrichi les discussions et questions autour des projets : le partage des expériences autour des difficultés rencontrées, le changement de perspectives lorsque l'on aborde une problématique territoriale sous l'angle du projet, de l'aménagement de l'espace ou sur l'analyse de son fonctionnement.

La carte mentale : difficultés dans les procédures de recueil.

Éprouvée par plusieurs personnes, la personne qui refuse de dessiner est une difficulté récurrente dans la procédure de recueil par carte mentale. Cela a été le cas chez des « créatifs » : refus catégorique, car la tâche nécessite trop d'investissements et qu'ils ne veulent pas « bâcler ». Cette fin de non-recevoir chez certains interlocuteurs conduit soit à renoncer, soit à reformuler (par exemple, en utilisant le verbe décrire plutôt que dessiner). Ce refus souligne la difficulté que le chercheur a à faire passer qu'il est dans le non-jugement de la qualité de la production. La seconde difficulté pointée est celle du « recrutement » de personnes, d'enquêtés, de répondants, d'habitants... Le problème est détaillé pour l'enquête sur les immigrants à Montréal, et la difficulté de trouver les groupes de personnes avec les caractéristiques permettant de mener le travail d'analyse des représentations du territoire et de son évolution (avec une perspective d'intégration réussie, disponibles et arrivées il y a environ 5 ans, avec des parcours différenciés...).

Enrichir et croiser les dispositifs.

L'articulation des méthodes et des dispositifs apparaît nécessaire, pour le recueil des représentations ainsi qu'au niveau des traitements : *sketch map* et/ou entretien et/ou questionnaire et/ou parcours commenté avec l'enquêté et/ou partir de la représentation produite pour questionner. La nécessité de passer des entretiens en lien avec le recueil via une *sketch map*, des questionnaires pour comprendre les représentations, en faire une bonne interprétation est impérative.

Parallèlement, dans les différents projets, on observe la nécessité d'acquérir des sources d'informations, des jeux de données extérieurs (données « géographiques », sociales...). Le travail sur les friches a articulé un grand nombre de bases d'information (occupation du sol, bâtiments, voirie, trame verte et bleue, végétation, etc.) pour travailler finement sur l'analyse de ces espaces.

Perçus comme nécessaires, ces dispositifs enrichis peuvent être étudiés de plus près : En quoi le fait d'enrichir les dispositifs, le processus méthodologique permet-il de pallier les difficultés ou les incertitudes perçues dans le recueil ? Permettent-ils de renforcer les données et les analyses ?

Un réseau pluridisciplinaire : la pluralité des points de vue.

Les prises de parole révèlent les ancrages, disciplinaires notamment, des participants, dans les regards particuliers qu'ils portent sur les démarches exposées, les termes et concepts mobilisés et les méthodes. Deux exemples : (i) les urbanistes-architectes requièrent l'existence d'un *diagnostic territorial*, alors qu'en sciences sociales, les chercheurs vont rassembler des *données de cadrage* pour toute étude à réaliser. Ces deux constructions ne sont pas identiques, même si elles constituent une base pour analyser les représentations (ii)

Autour de la définition de carte mentale et carte sensible : chez les architectes et paysagistes, mais aussi chez les artistes ou designers, c'est le terme « carte sensible » qui est régulièrement mobilisé, cf. les représentations réalisées par des étudiants paysagistes-concepteurs sur les friches. La carte sensible est caractérisée comme suit : c'est une retranscription par les étudiants sur la base de leurs parcours sur le terrain et de leurs discussions avec les riverains, la restitution d'une analyse d'un site en prenant le point de vue des habitants et pas seulement le point de vue des étudiants. Ce type de démarche a pour objectif de faire prendre conscience des émotions liées aux usages et aux temporalités et est sous-tendu par l'intérêt pédagogique de ce type de mise en situation.

Regards croisés sur une démarche : l'exemple des quartiers créatifs.

Pour continuer à illustrer ces regards croisés, on peut rassembler différents échanges sur l'étude des quartiers créatifs, où chaque chercheur focalise sur le point qui lui apparaît primordial : des questions sur l'histoire des quartiers, la mise en place d'un diagnostic préalable, la validité de la méthode pour construire la carte de synthèse.

Le fonctionnement des quartiers créatifs

Roberta Prampolini raconte une tentative de création d'un quartier créatif à Gênes et pose la question des processus en jeu dans ce type d'espace. Sur Nantes et Marseille, le développement se réalise par la rencontre de logiques spontanées et de volonté planificatrice de municipalités. Au départ, des quartiers en dépeuplement : immobilier peu cher, position centrale. Les espaces sont investis spontanément par des artistes, puis les mairies interviennent pour faciliter l'installation d'artistes (aide, soutien, transformation de l'image du quartier). À Nantes, la rénovation des Olivettes démarre dans les années 90, un second « quartier de la création » sur l'Île est en cours de développement depuis 2010.

Ces quartiers, en tant qu'objets d'étude, suscitent beaucoup de perspectives de recherche, notamment celle d'aller au-delà des représentations, de les confronter aux aires d'activités des créatifs (les travailleurs qui font tout dans les transports collectifs, ceux qui travaillent dans leur bureau, les personnes « dé-spatialisées » (qui possèdent un ou plusieurs pied-à-terre)). L'attachement au lieu disparaît au profit d'un simple ancrage pour des ressources ; on ne trouve pas de vie locale. Pour autant, l'espace ne disparaît jamais complètement, s'articulant à différentes échelles : des designers parisiens se sont installés dans le quartier nantais, mais continuent à travailler à Paris. La figure du village où les personnes habitent et travaillent au même endroit n'est pas réelle, sauf pour quelques exceptions.

La nécessité du diagnostic territorial/de données de cadrage

Les urbanistes-aménageurs posent l'existence d'un diagnostic territorial préalable à l'entretien, pour servir de base à une comparaison avec les représentations socio-cognitives individuelles. Dans cette recherche, ce sont des données de cadrage, notamment sur les structures socio-spatiales du quartier qui ont permis de souligner que, dans les Olivettes (Nantes), une partie du quartier et de ses habitants est exclue dans les représentations (partie où se trouvent les banques, nouveaux immeubles). Ou que le lieu unique LU, lieu culturel qui peut être perçu comme partie prenante du quartier des Olivettes, est présenté par les enquêtés dans les entretiens comme un lieu repère, extérieur au quartier. Pour expliquer cette représentation dominante, les explications possibles se trouvent dans le travail de terrain et une analyse de l'articulation des espaces sur le plan de l'urbanisme, l'organisation spatiale des lieux. Dans ce cas précis, l'entrée du LU ne se situe pas du côté du quartier et le bâtiment est séparé par un boulevard passant. À ces éléments « physiques », on peut ajouter la dimension fonctionnelle en pointant la vocation nationale du lieu.

La synthèse des représentations individuelles

Le traitement des éléments présents sur les représentations individuelles pour aboutir à une synthèse, production réalisée par le chercheur, constitue d'autres sources d'interrogations, notamment celle de sa validité. Si l'on base cette synthèse sur des fréquences, comment valider le seuil pris en compte (je ne retiens que les éléments présents sur au moins 10, 20, 30, 40, 50 % des cartes individuelles) ? Quid de ce qui est représenté et non pris en compte ? Quid de l'analyse de ce qui n'est pas présent dans les représentations ? Comment prendre en compte la variation des significations des objets représentés ? Quid de la perte de la signification lorsque l'on relocalise des éléments sur une carte schématique ou sur un fond existant, lorsque l'on fait une synthèse (notamment la perte des distances cognitives entre les éléments positionnés sur la *sketch map*) ?

Conclusion.

Les regards croisés des participants qui se sont exprimés au sein de l'atelier et plus globalement au cours des journées du 10-11 avril, qui a pour objectif de construire un réseau autour des représentations socio-cognitives spatiales, ont permis de développer plusieurs pistes de réflexion. La diversité des

démarches a conduit à questionner le lien entre pratiques et représentation et s'est élargi aux autres dimensions (espace symbolique, vécu...), et s'inscrit dans la problématique de l'interprétation des éléments présents sur les cartes mentales, implicitement liée aux objectifs de la recherche. Certaines questions soulevées peuvent devenir des pistes de recherche ciblées, comme, par exemple, l'identification et la caractérisation des différentes dimensions présentes dans les représentations (pratiques spatiales (lieux et parcours), expériences sensibles et sensibiles, mémoires individuelles et collectives) ou sur la place et la signification des représentations individuelles et collectives dans les processus mis en œuvre dans nos travaux.

Dépassant les réflexions et enjeux particuliers discutés à propos des différentes démarches exposées, nous retiendrons l'idée de l'articulation, qui peut se décliner au niveau des dispositifs, des méthodes et devenir en tant que tels des objets de recherche :

- L'articulation des méthodes de recueil
- L'articulation entre représentations individuelles et collectives (l'articulation entre recherche et recherche-action)
- L'articulation entre les différentes dimensions présentes dans les représentations (symbolique, affective, vécue...)

Sébastien Lord. La ville de l'étranger vue par les petits et les grands pas de l'intégration territoriale. Installation résidentielle et reconstruction du chez-soi pour des immigrants internationaux à Montréal.

Sébastien Lord est professeur agrégé à la faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, Canada. sebastien.lord@umontreal.ca

Introduction.

L'immigration internationale au Canada est un phénomène métropolitain. Avec plus de 50 000 arrivants par année à Montréal, l'immigration confirme le caractère cosmopolite de la métropole, de manière marquée au centre, mais aussi en banlieue (périurbain) rapprochée. La diversité culturelle, ethnique et religieuse y est relativement marquée, alors que les concentrations résidentielles sont relativement faibles, avec des quartiers ethniques marqués par le *multi* et l'*inter* culturalisme.

Si l'immigration change la société d'accueil, elle modifie également la ville, et les quartiers montréalais sont des exemples patents. Depuis ses origines, Montréal se construit au rythme des vagues migratoires française, britannique et irlandaise, au début, l'immigration portugaise, grecque et italienne au début 20^e siècle et aujourd'hui d'origines toujours plus diversifiées.

L'intégration des immigrants en matière de langue, d'emploi ou d'éducation peut sembler acquise, malgré des inégalités, mais la question du logement demeure cruciale. Les territoires de l'immigration ainsi que les profils et les projets résidentiels des immigrants sont des thématiques qui ont été bien documentées. Ainsi, pendant que l'on connaît relativement bien les géographies de l'immigration, des savoirs sur l'expérience de la ville et sur les significations que les immigrants associent à leur chez-soi dans leur milieu d'accueil restent à construire.

Cadre conceptuel et objet de recherche.

De manière fondamentale, les mobilités spatiales confèrent de nouvelles échelles aux espaces résidentiels ainsi qu'à la notion du chez-soi. La mondialisation propulse les mobilités au-delà des frontières, conduisant les migrants à reconstruire un chez-soi dans un environnement à la fois inconnu et étranger et, de surcroît, pour des périodes plus ou moins longues. Cette situation conduit à s'interroger sur les traits associés au sentiment d'être chez soi, soit, entre autres, la familiarité, l'attachement ou l'identité aux lieux. Ces expériences résidentielles sont associées à des espaces et réfèrent à plusieurs significations affectives en lien étroit avec les identités sociales et individuelles. Dans ce contexte, comment le chez-soi évolue-t-il en matière de significations et quels sont les types d'espaces et les rapports à la ville qui sont mobilisés pour le reconstruire ?

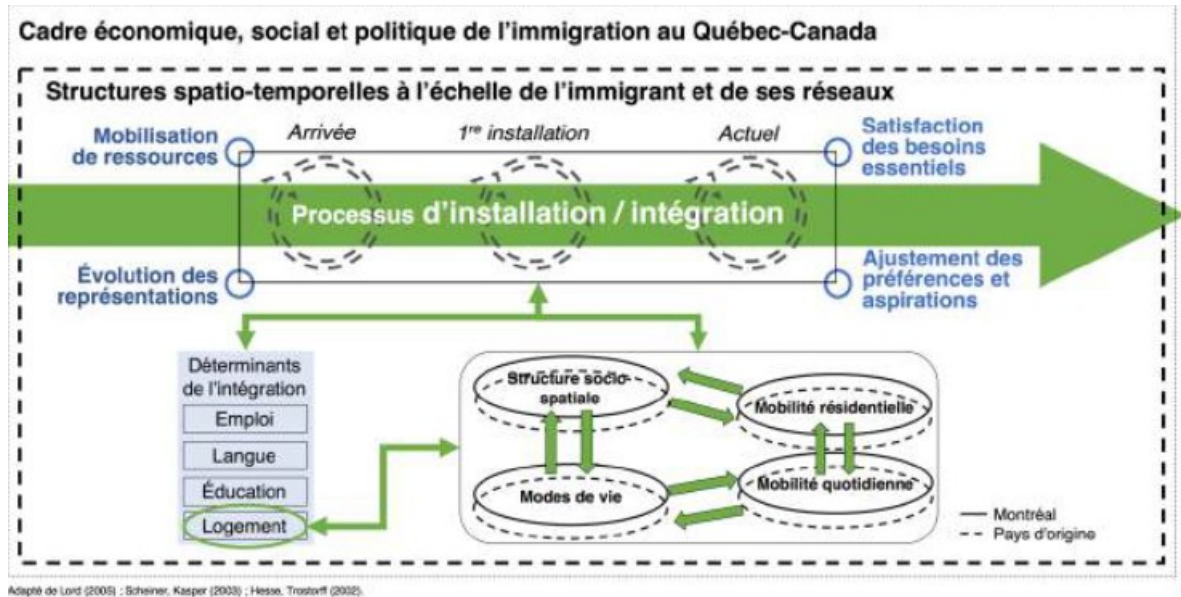
Longtemps abordée avec le concept de ségrégation résidentielle, l'intégration des immigrants aux territoires de la ville oblige toutefois une lecture plus complexe que la simple localisation résidentielle. Le lieu de résidence représente un espace fondamental dans le parcours d'installation et d'établissement des immigrants à leur pays d'accueil, comme l'a montré la recherche depuis plusieurs décennies. Les mobilités donnent toutefois une nouvelle perspective à cet objet de recherche, comme clé de lecture théorique et outil de conceptualisation. En effet, les mobilités ont transformé les villes avec davantage de fluidité et d'accessibilité aux ressources urbaines, aux infrastructures de transport et aux lieux de travail, d'éducation et socialisation. Si les ségrégations résidentielles peuvent rester visibles, elles prennent de nouvelles significations dont les immigrants, plus ou moins mobiles dans l'espace urbain, s'identifient et s'approprient pour leur intégration. À ce titre, l'analyse des modes de vie s'avère être davantage fructueuse que le simple et unique lieu de résidence. C'est bien à l'espace d'action de l'immigration qu'il apparaît pertinent de s'intéresser, un espace formé par les pratiques individuelles et sociales et contribuant à l'évolution des représentations socio-spatiales.

Descriptif de la méthodologie.

La recherche peut compter sur 38 entretiens menés avec des immigrants (11 français, 10 haïtiens, 9 maghrébins, 8 sud-américains) plus et moins qualifiés, âgés de 24 à 45 ans, interrogés sur leurs pratiques et leurs représentations de la ville et de leur intégration. Un questionnaire semi-directif de 51 questions

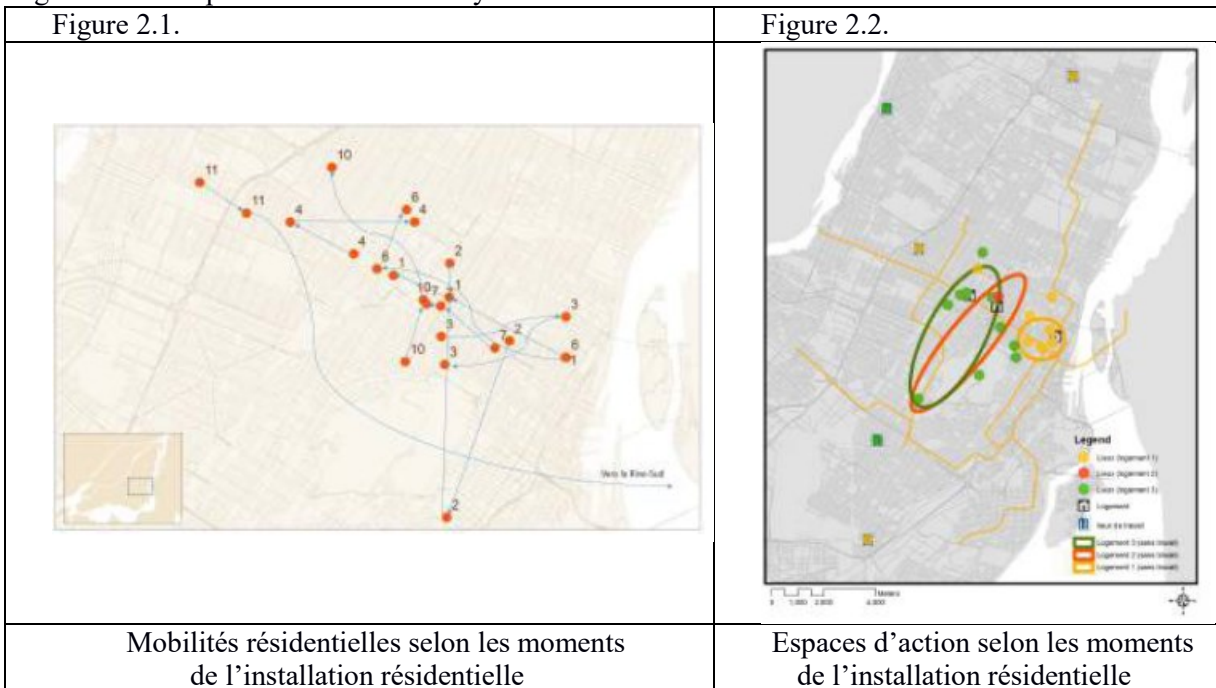
a été conduit avec un support cartographique papier en quatre temps, de manière à reconstruire les espaces de vie perçus / déclarés des enquêtés selon le : i) lieu d'origine ; ii) hébergement à l'arrivée à Montréal, iii) premier logement choisi et iv) logement au moment de l'entretien. Le « quartier » du migrant figure à deux niveaux dans la stratégie méthodologique : i) comme objet pragmatique de localisation et d'identification et ii) comme espace central dans la construction des identités dans un contexte de fragmentation des espaces de vie et de l'accroissement des mobilités.

Figure 1. Cadre de la recherche.



Les trajectoires résidentielles (ex. figure 1) et les espaces d'action (ex. figure 2) ont été étudiés selon les différents profils de répondants à différents moments de leur intégration territoriale. Trois sphères d'activité ont été ciblées pour la collecte d'information : (i) famille / travail / éducation, (ii) consommation et services, (iii) activités sociales et culturelles.

Figure 2 – Exemples des mobilités analysées.








La représentation spatiale du quartier du migrant a été recueillie à l'aide d'une carte où le répondant et l'enquêteur y ont tracé directement les lieux discutés selon les trois logements successifs. Ces représentations ont été intégrées dans un SIG. Une analyse des mobilités dans la ville selon les lieux et les personnes régulièrement visités (physiquement ou virtuellement) a permis la construction d'indicateurs géographiques et de micro-géographies de sens, de manière à révéler les significations des représentations sociales et spatiales.

Discussion des représentations spatiales et sociales.

Deux types de projets migratoires ont été explorés, l'un choisi et réussi, l'autre forcé, complexe, mais néanmoins globalement réussi. Dans un premier temps, les résultats, de nature méthodologique et empirique, s'intéressent à l'évolution des pratiques socio-spatiales entre le pays d'origine et Montréal.

Six figures d'intégration ont pu être relevées avec l'étude des parcours d'installation résidentielle selon 3 logements, où les immigrants transposent, hybrident ou recomposent leurs modes selon leurs projets migratoires, les besoins et aspirations et leurs ressources disponibles (figure 3) : 1) la transposition, 2) l'entrepreneuriat, 3) l'exploration, 4) le repli choisi, 5) le repli subi et 6) le communautaire. Ces figures nous permettent de reconsidérer certains quartiers comme territoire tremplin, certains comme territoire d'appropriation et d'autres comme territoire d'investissement, mais tous permettent aux immigrants de se projeter dans la ville et leur chez-soi.

Figure 3. Figures d'intégration d'immigrants à Montréal

<p>3.1. Transposition</p> 	<p>Transposition du mode de vie du pays d'origine (souvent urbain) à Montréal avec un espace d'action comparable.</p>
<p>3.2. Entrepreneuriat</p> 	<p>Élaboration d'un projet d'immigration qui passe par l'adoption du mode de vie de Montréal et d'un espace d'action conséquent.</p>
<p>3.3. Exploration</p> 	<p>Exploration et hybridation des modes de vie du pays d'origine et de Montréal, passant par des mobilités résidentielles consécutives.</p>
<p>3.4. Repli</p> 	<p>Repli choisi et hybridation du mode de vie du pays d'origine avec celui de Montréal dans un espace d'action limité. Repli subi et hybridation du mode de vie du pays d'origine avec celui de Montréal dans un espace d'action limité.</p>
<p>3.5. Communautaire</p> 	<p>Conservation du mode de vie du pays d'origine et déploiement de celui-ci dans espace d'action de Montréal (souvent la banlieue).</p>

Dans un deuxième temps, de nature théorique et prospective, les figures d'intégration sont discutées selon l'évolution et la recomposition des représentations spatiales et sociales de Montréal. Des différentes significations que les immigrants rencontrés associent à leur chez-soi, 6 ont fait l'objet d'une analyse détaillée de manière à rendre compte des représentations sociales et spatiales de la ville, soit Montréal comme 1) territoire d'identité, 2) lieu d'attachement, 3) espace familial, 4) lieu de relations sociales, 5) un territoire de mobilité et 6) un lieu d'ancrage.

Pour les dimensions physico-spatiales des représentations, on observe que plusieurs des lieux-clés dans l'installation résidentielle sont des espaces publics ou d'usage public. Les représentations des immigrants y prennent ainsi appui (parcs, ruelles, commerces d'alimentation) selon leurs contacts avec la ville avant / après leur arrivée. L'accès à des logements aux caractéristiques différenciées, selon les ressources disponibles, contribue à des représentations contrastées. Le quartier, notamment le différentiel ville-périurbain, entraîne l'ajustement des représentations et des projets résidentiels avec parfois des conflits d'échelle au niveau des modes de vie et des déplacements dans la ville (figures de l'entrepreneuriat et du communautaire). Pour les dimensions sociales et sociétales des représentations,

les animations urbaines dans la ville, planifiées ou spontanées, viennent servir d'espace de médiation des représentations (Sud-américains, Français et Haïtiens) et d'émancipation (Haïtiens, Maghrébins). La représentation de Montréal, comme un espace de multi-ethnicité, laisse globalement place à des représentations contrastées associées à l'inter-ethnicité. Les espaces de voisinage font également office de lieux d'apaisement. Pour les dimensions biographiques des représentations, la recherche de rapports à l'espace connus et maîtrisés est quasi-unanime, le passé conduisant parfois à des représentations d'origines décalées dans l'environnement montréalais. La redécouverte d'expériences de la ville perdues ou impossibles dans le pays d'origine contribue aussi à des représentations positives de Montréal.

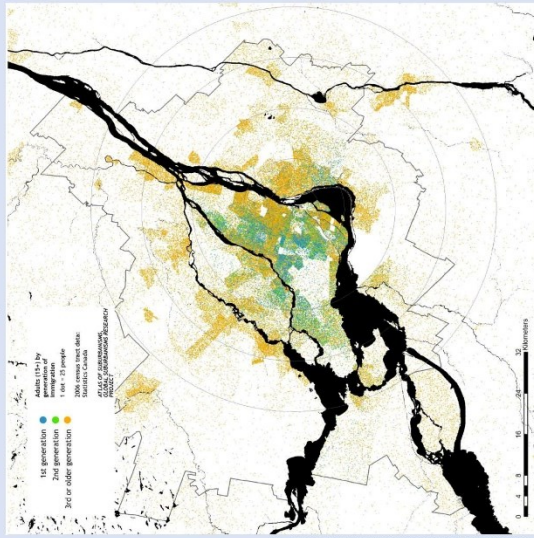
La ville de l'étranger vue par les petits et les grands pas de l'intégration territoriale

Installation résidentielle et reconstruction du chez-soi pour des immigrants internationaux à Montréal, Québec, Canada

Reconstruire un chez-soi à Montréal

L'immigration confirme le caractère cosmopolite de Montréal, marqué au centre, mais aussi dans le périurbain. La diversité est importante et la ségrégation résidentielle faible. Les territoires de l'immigration ainsi que les profils et les projets résidentiels des migrants sont des thématiques qui ont été bien documentées pour les vagues migratoires d'il y a quelques décennies, moins par contre pour les arrivants plus récents. Qui plus est, alors que l'on connaît les géographies des migrations, des savoirs sur l'expérience de la ville et sur les significations que les immigrants associent à leur chez-soi dans leur milieu d'accueil restent à construire.

Localisation des immigrants à Montréal



Dimensions d'un chez-soi à Montréal

Les mobilités spatiales donnent de nouvelles échelles aux espaces résidentiels ainsi qu'à la notion du chez-soi. Ces mobilités vont au-delà des frontières, menant les migrants à reconstruire un chez-soi dans un environnement à la fois inconnu et étranger. Cela nous conduit à nous interroger sur les traits associés au sentiment d'être chez soi, soit, entre autres, la familiarité, l'attachement ou l'identité aux lieux. Les expériences du chez-soi sont associées à des espaces et relèvent à plusieurs significations affectives en lien étroit avec les identités sociales et individuelles. Ainsi, nous explorons comment le chez-soi de migrants internationaux (France, Maghreb, Amérique latine, Haïti) évolue en matière de significations ainsi que les potentiels de leurs projets résidentiels pour l'intervention urbaine.

Auteurs / Collaborateurs-trices

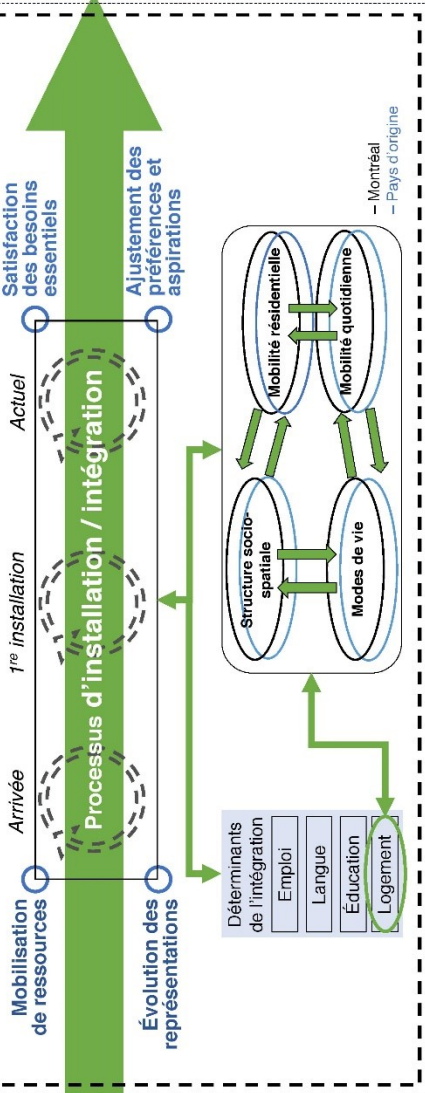
- Sébastien Lord, Professeur
- Athanasios Boutas, Ilhame Dathan, Agathe Gentili, Souad Larbi-Messaoud, *Candidat-e* M.Sc. Et Ph.D URB/AME

École d'urbanisme et d'architecture de paysage
Université de Montréal



Cadre économique, social et politique de l'immigration au Québec-Canada

Structures spatio-temporelles à l'échelle de l'immigrant et de ses réseaux



Adapté de Lord (2005) ; Scheiner, Kaspar (2003) ; Hesse, Troschelt (2002).

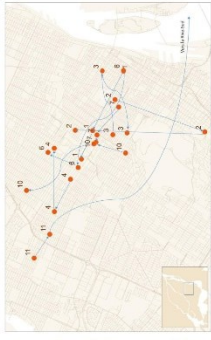
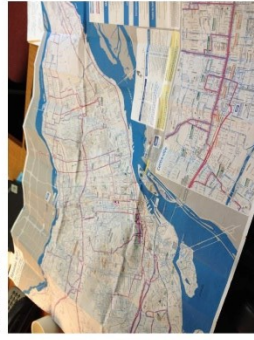
Exploration des espaces d'action des migrants, selon les pratiques et représentations socio-spatiales

Le « quartier » de l'immigrant figure à deux niveaux dans la stratégie méthodologique comme : (i) objet pragmatique de localisation et d'identification et (ii) espace symbolique dans la construction des identités et des représentations. Les espaces d'action de 36 immigrants français, haïtiens, maghrébins et sud-américains âgés de 24 à 45 ans ont été reconstruits selon : (i) lieu d'origine ; (ii) hébergement à l'arrivée à Montréal, (iii) premier logement choisi et (iv) logement actuel.

1. Recueil des pratiques spatiales à trois moments de l'installation

- (i) Famille / travail / formation
- (ii) Consommation et services
- (iii) Activités sociales et culturelles

Entretiens et cartographies des lieux ordinaires



Journée d'études Cartotète Strasbourg, 10-11 avril 2017

4. Exploration des représentations sociales et spatiales de Montréal

4.1. Dimensions physico-spatiales des représentations de la ville et du quartier

Plusieurs des lieux-clés du quartier dans l'installation résidentielle sont des espaces publics ou d'usage public, sur lesquels les représentations des immigrants prennent appui (parcs, ruelles, commerces d'alimentation) selon leurs contacts avec la ville avant / après leur arrivée.



L'accès à des logements aux caractéristiques différenciées, selon les ressources disponibles, contribue à des représentations contrastées. Le quartier, notamment le différentiel ville-périurbain, entraîne l'ajustement des représentations et des projets résidentiels selon l'usage des modes de déplacements dans la ville.

4.2. Dimensions sociales et sociétales des représentations de l'espace de Montréal

Les animations urbaines, planifiées ou spontanées dans la ville viennent servir d'espace de médiation des représentations (Sud-américains, Français et Haïtiens) et d'émancipation (Haïtiens, Maghrébins).



La représentation de Montréal comme un espace de multi-ethnicité, laisse, globalement, place à des représentations contrastées associées à l'inter-ethnicité. Les espaces de voisinage font également office de lieux d'apaisement.

4.3. Dimensions biographiques des représentations de l'espace de Montréal

La recherche de rapports à l'espace connu et maîtrisés est quasi-unanime, le passé conduisant parfois à des représentations d'origines décalées dans l'environnement montréalais.



La redécouverte d'expériences de la ville perdues ou impossibles dans le pays d'origine contribuent des représentations positives de Montréal.

Basile Michel. Le quartier dans les représentations spatiales des travailleurs créatifs : vers une construction collective ?

Basile Michel est doctorant en géographie au laboratoire ESO d'Angers, France.
basile.michel@univ-angers.fr.

Cadre conceptuel de la représentation spatiale.

Les représentations sont une reconstruction intellectuelle des réalités perçues ou imaginées à travers les filtres cognitifs et sociaux (Depeau, 2006). L'espace engendre et fait l'objet de représentations individuelles et collectives (Lynch, 1971). Il est une source d'informations pour l'individu dont la signification et l'influence seront différentes selon des critères cognitifs et sociaux, individuels et collectifs. Il est l'objet principal des représentations spatiales. L'analyse de ces représentations spatiales passe par l'utilisation d'outils (tels que la carte mentale) qui permettent aux individus d'exprimer leurs rapports pratiques et symboliques à l'espace (Giesecking, 2013 ; Ramadier, 2014).

Objectif et questionnements.

L'objectif de ce travail de recherche est d'interroger les représentations spatiales de travailleurs des secteurs culturels et créatifs concentrés dans des quartiers urbains centraux anciennement industriels et populaires. Ces quartiers agglomérant aujourd'hui de nombreuses activités culturelles et créatives sont qualifiés dans la littérature de quartiers artistiques (Ambrosino, 2013), culturels (Mommaas, 2004) ou créatifs (Liefvooghe, 2015). Dans le contexte de montée en puissance des mobilités et des échanges numériques à distance, ces concentrations spatiales incitent à interroger les liens entretenus par les travailleurs créatifs avec leur quartier d'implantation professionnelle. Cet espace existe-t-il dans les représentations de ces travailleurs ? Et si oui, à quelle échelle spatiale ? Comment le quartier s'articule-t-il avec le reste de la ville dans leurs représentations ? Existe-t-il une représentation du quartier collectivement construite et partagée par l'ensemble de ces travailleurs ?

Méthodologie.

Pour répondre à ces questions, deux quartiers créatifs des villes de Nantes et Marseille ont été analysés suivant une méthodologie composée d'entretiens semi-directifs et de cartes mentales. La passation des entretiens et des cartes mentales s'est faite principalement auprès des travailleurs créatifs de ces quartiers, mais aussi avec d'autres acteurs de ces territoires (habitants, élus...). Au total, un corpus de 168 entretiens et de 100 cartes mentales a été constitué entre 2013 et 2016.

Les cartes mentales ont été demandées à la fin de l'entretien sur une feuille A4 blanche suivant la consigne « Dessinez votre quartier d'implantation professionnelle en y mettant les éléments importants à vos yeux ». L'analyse des cartes se porte sur l'organisation des dessins selon deux dimensions : la disposition spatiale générale et les éléments représentés. C'est l'aspect spatial de la symbolique que nous cherchons à décrypter plutôt que la symbolique du dessin.

Une matrice d'interprétation est mise en place afin de réaliser une carte synthétique pour chaque quartier. L'objectif est de rendre compte des représentations collectivement partagées par les personnes interrogées. Pour cela, tous les éléments représentés (plus de 130 par quartier) sur les cartes mentales sont listés : rues, commerces, bâtiments, entreprises... Chaque carte est analysée suivant cette liste afin de noter la présence ou l'absence de chacun des objets. La façon dont ils sont dessinés (surdimensionnement...) et disposés (au centre...) est également prise en compte. Le nombre d'occurrence(s) par élément est ensuite calculé. Si celui-ci est présent dans au moins 30 % des cartes mentales, il est alors intégré dans la carte synthétique. La taille des éléments ponctuels (entreprise, lieu, bâtiment...) et l'épaisseur des objets linéaires sont définies suivant le nombre d'occurrences. Enfin, la représentation graphique, le positionnement spatial et la toponymie sont déterminés par le mode de représentation dominant dans le corpus.

Résultats principaux.

Les cartes synthétiques ont permis de faire émerger les éléments collectivement partagés dans les représentations individuelles des travailleurs créatifs. Ces cartes (en bas à gauche sur le poster) ne sont pas des constructions collectives mais le reflet des représentations communes aux travailleurs interrogés. Deux éléments collectivement partagés apparaissent sur les cartes : les frontières des quartiers et leur dimension créative.

Premièrement, les limites des quartiers des Olivettes et du Panier sont les éléments les plus dessinés après les rues des Olivettes et du Panier. Le quartier constitue pour les travailleurs une enclave dans la ville. Il est représenté comme un village protégé du reste de la ville par des barrières physiques et symboliques. Les barrières réelles qui délimitent les quartiers (voie ferrée, pente, cours d'eau...) sont appropriées par les travailleurs créatifs qui les revendiquent comme des éléments différenciateurs.

Deuxièmement, la présence d'autres activités culturelles et créatives au sein du quartier fait partie des éléments mis en avant dans les dessins des travailleurs. L'importance dans les cartes synthétiques des rues des Olivettes et du Panier, dans lesquelles se concentre la majorité des travailleurs créatifs, est un autre indicateur de la mise en avant de la dimension créative des quartiers dans les représentations des travailleurs. Cette valorisation tient aux opportunités de collaborations et de discussions informelles permises par la proximité spatiale d'activités appartenant aux mêmes secteurs.

Malgré ces éléments collectivement partagés par les travailleurs créatifs, une différenciation des représentations spatiales est constatée quant à l'échelle à laquelle est dessiné le quartier. Les travailleurs récemment arrivés ont une représentation spatialement réduite de leur quartier d'implantation professionnelle. Leur quartier se limite à une rue et ses alentours. Ainsi, plus l'implantation des travailleurs est ancienne, plus ils en ont une représentation approfondie et élargie spatialement. Cette restriction spatiale des représentations dépend également du secteur d'activité. Par la nature de leur activité, les artistes sont incités à dialoguer avec les acteurs du quartier et à se saisir des différents lieux qui le composent leur permettant d'en avoir une représentation plus complète que des designers davantage centrés sur leur bureau.

Références.

Ambrosino C. (2013). « Portrait de l'artiste en créateur de ville. L'exemple du quartier artistique de South Shoreditch à Londres ». *Territoire en mouvement*, n°17-18, pp. 20-37.

Depeau S. (2006). « De la représentation sociale à la cognition spatiale et environnementale : La notion de « représentation » en psychologie sociale et environnementale ». *Eso Travaux et documents*, n°25, pp. 7-17.

Gieseeking J. J. (2013). « Where We Go from Here: the Spatial Mental Mapping Method and Its Analytic Components for Social Science Data Gathering ». *Qualitative Inquiry*, vol. 19, n°9, pp. 712-724.

Liefoghe C. (2015). « Des quartiers dédiés à l'économie créative : concepts et enjeux pour les métropoles régionales françaises », pp. 193-227. Dans Campagnac-Ascher E. (dir.). *Économie de la connaissance. Une dynamique métropolitaine ?* Paris : Le Moniteur, 298 p.

Lynch K. (1971). *L'image de la cité*. Paris : Dunod, 222 p. (éd. originale : 1960).

Mommaas H. (2004). « Cultural clusters and the post-industrial city: towards the remapping of urban cultural policy ». *Urban Studies*, vol. 41, n°3, pp. 507-532.

Ramadier T. (2014). « Pourquoi utiliser les cartes mentales ? ». *Journée d'étude francophone sur les cartes mentales*, Clermont-Ferrand, 8 décembre.

Objectif :

Interroger les représentations spatiales des travailleurs des secteurs culturels et créatifs concentrés dans des quartiers urbains centraux anciennement industriels et populaires.

Questionnements :

A l'heure du numérique et des mobilités, quels liens symboliques les travailleurs créatifs entretiennent avec leur quartier d'implantation professionnelle ? Comment le quartier s'articule avec le reste de la ville dans leurs représentations ? **Y-a-t-il une représentation du quartier collectivement construite et partagée par l'ensemble de ces travailleurs ?**

Éléments de définition :

- Secteurs culturels et créatifs : arts (du spectacle, musique...), patrimoine, audiovisuel, jeu vidéo, édition, design, architecture, publicité.
- Quartiers créatifs : quartiers urbains au sein desquels sont agglomérées des activités culturelles et créatives.

Méthodologie :

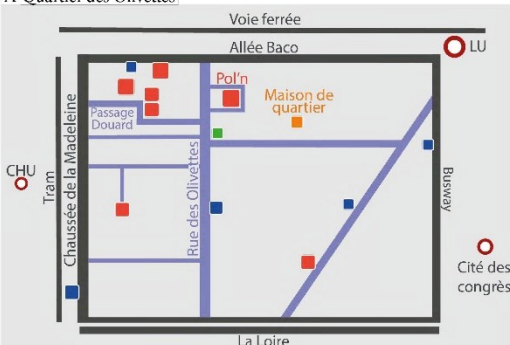
- Entretiens semi-directifs et cartes mentales entre 2013 et 2016.
- Principalement auprès des travailleurs créatifs des quartiers des Olivettes et du Panier mais aussi des habitants, des élus... (corpus de 168 entretiens et de 100 cartes mentales).
- Les cartes mentales ont été demandées à la fin de l'entretien sur une feuille A4 blanche suivant la consigne « Dessinez votre quartier d'implantation professionnelle en y mettant les éléments importants à vos yeux ».
- L'analyse des cartes porte sur l'organisation des dessins selon trois dimensions : la disposition spatiale générale, l'échelle du dessin (immeubles, rue, quartier...) et les éléments représentés.

Construction d'une carte mentale synthétique :

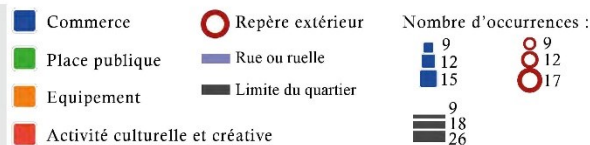
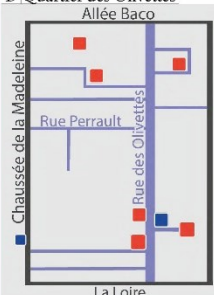
- Réalisation d'une **carte mentale synthétique** pour chaque quartier.
- Objectif : rendre compte des **représentations collectivement partagées** par les travailleurs créatifs des quartiers.
- Listage des éléments représentés sur les cartes mentales et analyse de chaque carte suivant cette liste afin de noter la présence ou l'absence de chacun des objets.
- Calcul du nombre d'occurrence(s) par élément. Si celui-ci est présent dans au moins 30% des cartes mentales, il est alors intégré dans la carte synthétique.
- La taille des éléments ponctuels (entreprise, lieu, bâtiment...) et l'épaisseur des objets linéaires sont définies suivant le nombre d'occurrences.
- La représentation graphique, le positionnement spatial et la toponymie sont déterminés par le mode de représentation dominant dans le corpus.

Cartes mentales synthétiques des travailleurs créatifs des Olivettes et du Panier :

A Quartier des Olivettes



B Quartier des Olivettes

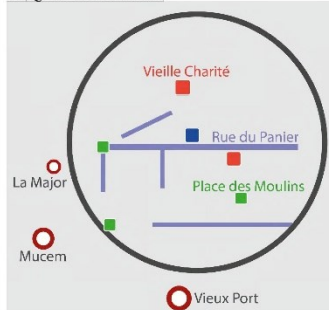


A : Carte synthétique des dessins des travailleurs créatifs des Olivettes ayant représenté le quartier à l'échelle identifiée sur la carte de localisation (55% des personnes interrogées).

B : Carte synthétique des dessins des travailleurs créatifs des Olivettes ayant représenté le quartier à l'échelle de la rue des Olivettes (45%).

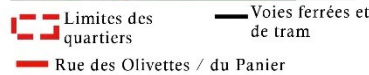
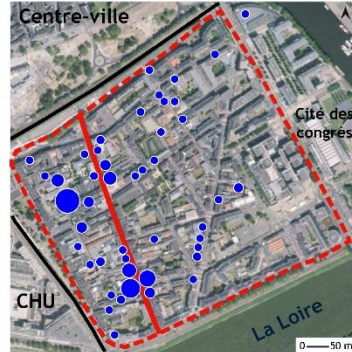
C : Carte synthétique des dessins des travailleurs créatifs du Panier (100%).

C Quartier du Panier

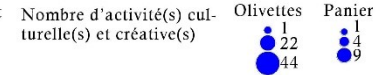
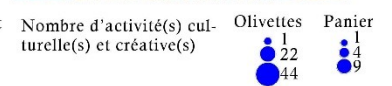
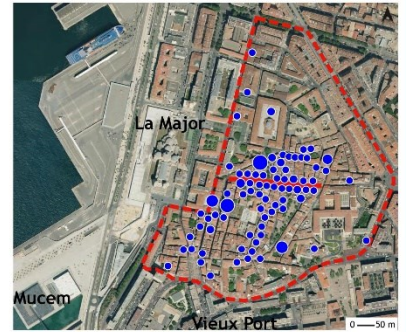


Terrains d'étude : Deux quartiers créatifs

Quartier des Olivettes à Nantes
(250 activités culturelles et créatives)

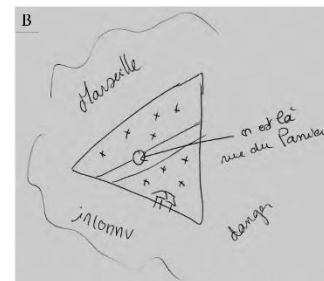
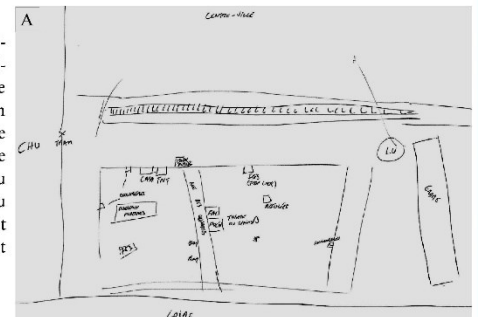


Quartier du Panier à Marseille
(130 activités culturelles et créatives)



Recueil de cartes mentales :

A : Carte mentale d'un directeur de théâtre des Olivettes (entretien, 2016). Le quartier est délimité par un rectangle séparé du reste de la ville de Nantes par le tram à l'Ouest, la Loire au Sud et la voie ferrée au Nord. Le centre-ville est mis à distance tout en haut du dessin.



B : Carte mentale d'une créatrice installée au Panier qui commente ainsi son dessin : « C'est le village du Panier, paumé au milieu de la ville » (entretien, 2015). Le triangle représente le quartier composé de la rue du Panier, de son atelier et de ses nombreux amis présents dans le quartier (représentés par les croix). La ville de Marseille constitue un environnement urbain flou qualifié d'« inconnu » et de « danger ».

Constructions collectives et différenciations des représentations spatiales :

- **La dimension créative du quartier** : la présence d'autres activités culturelles et créatives au sein du quartier fait partie des éléments mis en avant dans les dessins des travailleurs. L'importance dans les cartes synthétiques des rues des Olivettes et du Panier, lieux de forte concentration de travailleurs créatifs, est un autre témoin de la mise en avant de la dimension créative des quartiers dans les représentations des travailleurs. La présence d'autres activités culturelles et créatives représente pour eux des opportunités de **partenariats** et d'**échanges informels** (entraide...). La proximité géographique de travailleurs appartenant aux mêmes secteurs d'activité est valorisée comme un **atout pour le développement de leur projet professionnel**.

- **Les frontières du quartier** : les limites des quartiers des Olivettes et du Panier sont les éléments les plus représentés après les rues des Olivettes et du Panier. Le quartier constitue pour les travailleurs une **enclave dans la ville**, sorte de village protégé du centre-ville par des barrières physiques et symboliques. Cette **figure du village** est collectivement partagée et représentée sous la forme d'un rectangle aux Olivettes et d'une bulle au Panier.

- **La différenciation des représentations spatiales** : certains travailleurs créatifs des Olivettes ont une **représentation de leur quartier professionnel réduite spatialement**. Leur quartier se limite à la rue des Olivettes et ses alentours. **L'ancienneté dans le quartier et le secteur d'activité** sont les deux facteurs explicatifs : (1) Plus l'implantation des travailleurs est ancienne, plus ils en ont une représentation approfondie et élargie spatialement ; (2) Les artistes sont par la nature de leur activité encouragés à interagir avec les acteurs du quartier et à se saisir des différents lieux qui le composent leur permettant d'en avoir une représentation plus complète que des designers davantage centrés sur leur bureau.

Sabine Bouche-Pillon et Marion Brun. Friches urbaines, usages informels et cartes mentales : éléments de contenu et de structure.

Sabine Bouche-Pillon et Marion Brun sont maîtresses de conférences à l'École de la Nature et du Paysage de l'INSA Centre Val de Loire à Blois, France. sabine.bouche-pillon@insa-cvl.fr

Introduction.

Dans le cadre d'une étude sur les friches en ville, l'identification et la typologie des usages informels pratiqués dans ces espaces temporaires urbains ont fait appel à des représentations cartographiques : quels apports des cartes mentales dans l'étude des pratiques spatialisées ? Quelles formes et quels contenus ? La présente contribution propose de relater un exercice pédagogique mené avec des étudiants en formation de paysagistes concepteurs en mettant l'accent sur le traitement des données à partir de cartes mentales qui ont été construites collectivement.

La transformation continue des villes produit des espaces temporairement vacants : friches et délaissés urbains. Les formes de l'entre-deux diffèrent selon les fonctions initiales et le contexte urbain (Ambrosino et Andres, 2008 ; Németh et Langhorst, 2014 ; Rupprecht et Byrne, 2014 ; Unt, Travlou et Bell, 2013). Il a été montré que ces espaces végétalisés abandonnés, à savoir ceux offrant une dynamique de recolonisation par des communautés végétales, représentent une diversité d'habitats avec un réel potentiel pour le maintien de la biodiversité en ville en dépit de leur fragmentation dans la matrice urbaine (Bonthoux et al., 2014 ; Brun et al., 2017). Ces espaces vacants peuvent être le foyer de processus socio-écologiques, alternatifs à ceux des espaces verts urbains formels (Bouché-Pillon, 2015).

Quels usages temporaires ? Quelles formes transitoires pour contribuer à l'infrastructure verte des villes ? Quels seraient les bénéfices potentiels pour les citoyens ?

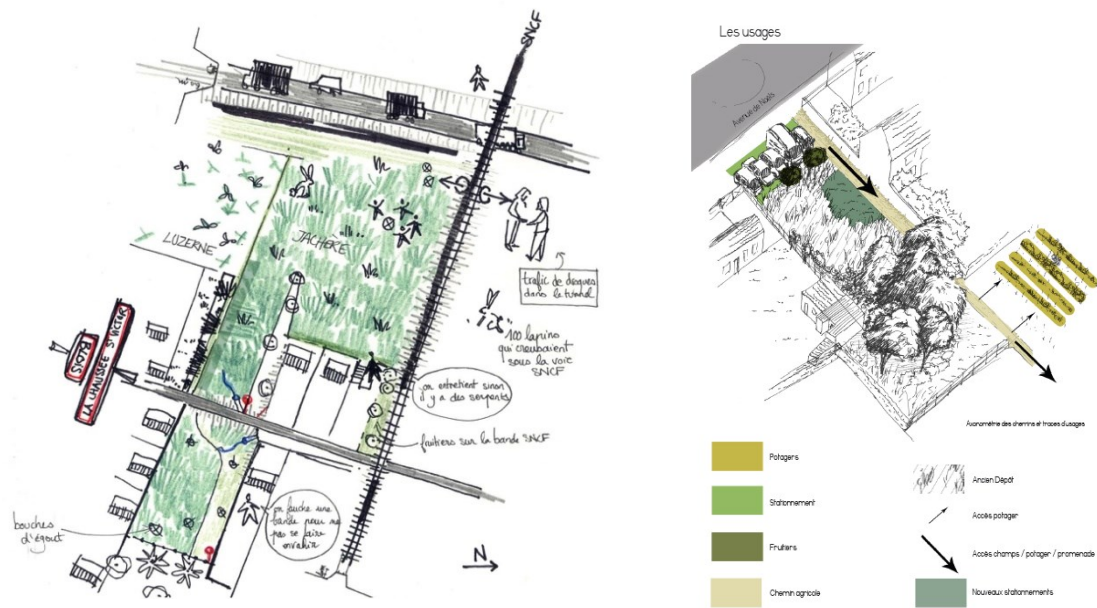
Éléments méthodologiques.

L'étude a porté sur 18 friches urbaines végétalisées situées dans les agglomérations de Tours et de Blois et s'est déroulée sur plusieurs étapes. Les étudiants par groupe de 5 ont exploré chacun une friche avec pour objectif :

- l'observation individuelle, sur le terrain, de traces et d'indices d'usages informels dans les friches ;
- la description spatiale et paysagère des friches et de leur quartier ; comme l'analyse des accès et limites (visuelles et physiques) ;
- la réalisation des cartes mentales collectivement et *a posteriori* par chaque groupe de 5 étudiants en formation de paysagistes concepteurs et suite à la collecte de données sur le terrain (Fig 1) ;
- en complément des entretiens ont été réalisés sur les représentations sociales de ces friches par les riverains (Brun et al, 2017).

Les cartes mentales ont été produites collectivement, *a posteriori* par des groupes de 5 étudiants en formation de paysagistes concepteurs et suite à la collecte de données sur le terrain : relevé de traces *in situ* / rencontre avec les riverains / observations des accès et limites (visuelles et physiques). Les cartes mentales sont ici prises au sens de cartes de synthèse, réalisées à main levée, et permettant d'organiser les connaissances collectées sur le terrain. Elles ont été utilisées pour identifier, inventorier et spatialiser les usages informels pratiqués dans ce type d'espace urbain temporaire.

Figure 1. Exemples de cartes mentales réalisées par les groupes d'étudiants.



Traitement des données.

Analyse qualitative des usages.

L'inventaire du contenu des cartes a ainsi conduit à proposer une typologie des usages temporaires et informels des friches urbaines végétalisées dans les villes étudiées (Figure 2).

Figure 2. Catégorisation des usages dans les friches urbaines végétalisées réalisée à partir des cartes mentales.

USAGES / catégorie	sous-catégorie
Cheminement	circulation des piétons, des chiens et de leurs maîtres, des vélos, des véhicules
Dépôt	déchets de construction (gravats, déblais, pierre, etc.), déchets verts, détritux divers (bouteilles de verre, plastiques, etc.)
Plantation-potager	potager, plantation
Gestion-riverain	tonte, fauche, taille le long de la limite de parcelle, ou de certains secteurs, etc.
Loisirs	promenade, deux-roues, regroupement, cabanes, activités récréatives diverses
Stationnement	véhicules à quatre roues, à deux roues

Analyse spatiale et paysagère.

Outre cette catégorisation, des données spatiales complémentaires ont été également mobilisées ; en particulier, les informations suivantes ont été articulées avec les données des cartes :

- Superficie et contexte urbain : le cadastre et les photographies aériennes ont permis de déterminer la surface des friches ainsi que l'occupation du sol principale entourant ces espaces.
- Composition et organisation de l'espace : l'analyse paysagère a permis de définir des caractères de limite, d'accès, d'horizon et de visibilité.

Analyse statistique.

Une analyse qualitative des usages en fonction des caractéristiques des friches a été effectuée : à travers des tests d'indépendance (tests de Kruskal Wallis, χ^2), il est possible de déterminer les principales relations qui s'établissent entre les caractéristiques générales et environnementales des délaissés, leurs caractéristiques spatiales et paysagères, ainsi que les usages et fréquentations de ces espaces. Par ailleurs, une analyse factorielle des correspondances (AFC) a permis d'interpréter les données croisées entre elles.

Cette analyse a été complétée par une analyse des classifications hiérarchiques ascendantes afin de proposer une typologie des friches basée sur les usages et leurs caractéristiques.

Vers une catégorisation et une typologie des usages informels.

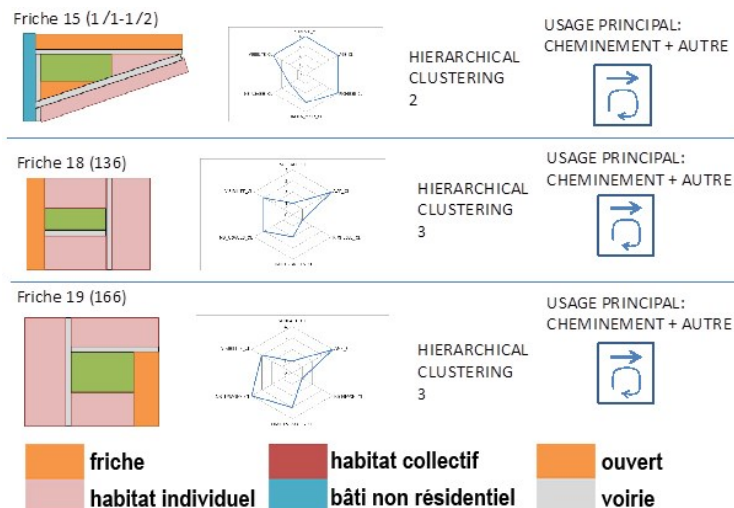
Cette analyse des usages a permis de mettre en évidence que la « gestion par les riverains » est principalement effectuée au sein de l'habitat individuel, quel que soit le gradient urbain. Qui plus est, cet usage a tendance à être plus important sur les friches de petite taille (χ^2 , $P < 0,1$). Les friches en question sont certainement utilisées et vues par les citoyens comme des extensions de jardins.

On remarque par ailleurs un effet du gradient urbain sur les types d'usages informels observés dans les friches. L'utilisation des friches pour le "stationnement" seul n'est relevée qu'en centre-ville. De la même façon, l'utilisation des friches pour le "Cheminement" seul se pratique en centre-ville ou en intermédiaire, mais jamais en périurbain.

En revanche, en zones périurbaines, les usages des friches ont tendance à être plus nombreux (χ^2 , $P < 0,1$) et principalement autour d'habitats de type individuel, révélant des potentialités multiples.

Les usages informels par les citoyens varient selon l'âge des friches. Les friches jeunes ont tendance à accueillir moins d'usages que celles présentes depuis plus de temps dans le quartier (χ^2 , $P < 0,1$) et ce, malgré une accessibilité plus forte (χ^2 , $P < 0,05$).

Figure 3. Diagrammes synthétiques des usages et autres caractéristiques des friches. Cas des friches 15, 18, 19 dont des éléments cartographiques ont été présentés dans le poster.



Conclusion.

L'intérêt des cartes mentales se situe tant sur l'apport d'une restitution collective de connaissances liées à un « vécu du terrain » que pour appréhender le rapport à l'espace de futurs professionnels, que sur les connaissances produites et analysées sur ces espaces.

Dans ce dispositif pédagogique, le choix de la carte de synthèse collective à main levée rend compte d'usages spatialisés.

Cette approche méthodologique a constitué une première phase exploratoire des bénéfices culturels liés aux friches urbaines. Ces représentations cartographiques collectives peuvent participer à l'émergence de projets urbains temporaires incluant des usages informels. Les cartes socio-cognitives seraient complémentaires d'autres modes de représentations spatiales de la ville (Haas, 2004), des services écosystémiques (Brunet, 2016) ou des cartes sensibles pour appréhender le ressenti des lieux (Bailly, 2016). Enfin, la structure des cartes mentales réalisées par de futurs paysagistes concepteurs peut être étudiée comme corpus de représentations de l'espace géographique et de ses usages.⁷

Références.

Ambrosino, C. et Andres, L. (2008). Friches en ville : du temps de veille aux politiques de l'espace. *Espaces et Sociétés*, 134, 37-51.

Bailly, E., (2016). Les paysages urbains en mal d'émotions, *Carnets de géographes* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 02 mars 2017.

Bonthoux, S., Brun, M., Francesca Di Pietro, F., Greulich, S. et Bouché-Pillon, S. (2014). How can wastelands promote biodiversity in cities? A review. *Landscape and Urban Planning*, 132, 79–88.

Bouché-Pillon S. (2015). Petits espaces urbains en transit, *Les Cahiers de l'École de Blois*, Ed. de la Villette, Le Paysage-mouvement, n°13, 58-63.

Brun M. (2015). Biodiversité végétale et délaissée dans l'aménagement urbain. Contribution potentielle des délaissés urbains aux continuités écologiques, thèse de l'Université de Tours, 479p.

Brun M., Di Pietro F., Bonthoux S. (2017). Residents' perceptions and valuations of urban wastelands are influenced by vegetation structure, *Urban Forestry & Urban Greening*, sous presse.

Brunet, L. (2016). Faire l'expérience des services écosystémiques : Émotions et transformations du rapport aux espaces naturels, *Carnets de géographes* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 26 janvier 2017. URL : <http://cdg.revues.org/608>.

Haas, V. (2004). Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives, *Bulletin de Psychologie*, 474, 621-633.

Németh, J. et Langhorst, J. (2014). Rethinking urban transformation: Temporary uses for vacant land. *Cities*, 40, 143–150.

Rupprecht, C. et Byrne, J. (2014). Informal urban greenspace: A typology and trilingual systematic review of its role for urban residents and trends in the literature. *Urban Forestry & Urban Greening*, 13 (4), 597–611.

Unt, A.L., Travlou, P. et Bell, S. (2013). Blank Space: Exploring the sublime qualities of urban wilderness at the former fishing harbour in Tallinn, Estonia. *Landscape Research*, 39 (3), 267–286.

⁷ Remerciements aux étudiants de l'École de la Nature et du Paysage (INSA Centre Val de Loire, France) qui ont réalisé les cartes des usages informels et les analyses paysagères lors des campagnes terrain de 2014, 2015 et 2016, ainsi qu'à S. Bonthoux et à F. Di Pietro, coordinatrice du Programme recherche DUE, Région Centre Val de Loire – France.

Friches urbaines, usages informels et cartes mentales / éléments de contenu et de structure

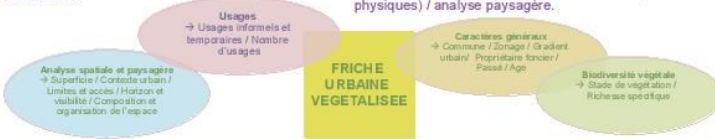
Sabine BOUCHE-PILLON & Marion BRUN

Ecole de la Nature et du Paysage / INSA Centre Val de Loire, Blois France / CNRS, UMR 7324, CITERES (Cités, Territoires-Environnement, Sociétés), Université de Tours
sabine.bouche-pillon@insa-cvl.fr

> contexte <

La transformation continue des villes produit des espaces temporairement vacants : friches et délaissés urbains. Les formes de l'entre-deux diffèrent selon les fonctions initiales et le contexte urbain (Ambrosino & Andres 2008 ; Németh & Langhorst 2014). Il a été montré que ces espaces végétalisés abandonnés, à savoir ceux offrant une dynamique de recolonisation par des communautés végétales, représentent une diversité d'habitats avec un réel potentiel pour le maintien de la biodiversité en ville en dépit de leur fragmentation dans la matrice urbaine (Bonthoux et al 2014; Brun et al 2016). Ces espaces vacants peuvent être le foyer de processus socio-écologiques, alternatifs à ceux des espaces verts urbains formels.

Quels usages temporaires ? Quelles formes transitoires pour contribuer à l'infrastructure verte des villes ? quels seraient les bénéfices potentiels pour les citadins ?



> éléments méthodologiques <

Des cartes mentales ont été réalisées afin d'identifier et représenter les usages informels pratiqués dans ce type d'espaces temporaires urbains. Notre étude a porté sur 18 friches urbaines végétalisées situées dans les agglomérations de Tours et de Blois.

Les étapes :
- la cartographie des usages informels dans ces friches par cartes mentales,
- la collecte d'éléments de description spatiale et paysagère des friches et de leur quartier,
- en parallèle, des entretiens ont été réalisés sur les représentations sociales de ces friches par les riverains (Brun M., Di Pietro F., Bonthoux S., 2017, Residents' perceptions and valuations of urban wastelands are influenced by vegetation structure, Urban Forestry & Urban Greening, in press).

Les cartes mentales ont été produites *a posteriori* par des étudiants en formation de paysage, collectivement (par groupe de 5), et suite à la collecte de données sur le terrain : relevé de traces *in situ* / rencontre avec les riverains / observations des accès et limites (visuelles et physiques) / analyse paysagère.

> traitement des données <

Usages

L'inventaire du contenu des cartes a ainsi conduit à proposer une typologie des usages temporaires et informels des friches urbaines végétalisées dans les villes étudiées (tab1). Les usages et la fréquentation des friches ont été étudiés à travers les traces visibles sur le terrain et en interrogeant les riverains. Une cartographie des usages informels des friches a été réalisée pour chaque friche.

Analyse spatiale et paysagère

Les caractères suivants sont étudiés : Superficie et contexte urbain : une analyse cartographique a permis de déterminer la surface des friches ainsi que l'occupation du sol principale entourant ces espaces. La composition et l'organisation de l'espace ont été analysées et ont permis de définir des caractères de limite, d'accès, d'horizon et de visibilité.

Analyse statistique

Une analyse qualitative des usages en fonction des caractéristiques des friches a été effectuée : à travers des tests d'indépendance (tests de Kruskal Wallis, Chi²), il est possible de déterminer les principales relations qui s'établissent entre les caractéristiques générales et environnementales des délaissés, leurs caractéristiques spatiales et paysagères, ainsi que les usages et fréquentation de ces espaces. Par ailleurs, une analyse factorielle des correspondances (AFC) a permis d'interpréter les données croisées entre elles. Cette analyse a été complétée par une analyse de clusters hiérarchiques afin de proposer une typologie des friches basée sur les usages et leur caractéristiques. Ceci constitue une première approche, exploratoire, des bénéfices culturels et écologiques des friches.

> lecture et analyse <

Quelques éléments

La cartographie des usages met en évidence que la « gestion par les riverains » est principalement effectuée au sein de l'habitat individuel, quelque soit le gradient urbain. Qui plus est, cet usage a tendance à être plus important sur les friches de petite taille (Chi², P<0,1). Les friches en question sont certainement perçues et utilisées par les citadins comme des extensions de jardins.

On remarque par ailleurs un effet du gradient urbain sur les types d'usages informels observés dans les friches. L'utilisation des friches pour le *stationnement* seul n'est relevée qu'en centre-ville. De la même façon, l'utilisation des friches pour le *cheminement* seul se pratique en centre-ville ou en intermédiaire, mais jamais en périurbain. En revanche, en zones périurbaines, les usages des friches ont tendance à être plus nombreux (Chi², P<0,1) et principalement autour d'habitat de type individuel, rêvant des potentialités multiples.

Les usages informels par les citadins varient selon l'âge des friches. Les friches jeunes ont tendance à accueillir moins d'usages que celles présentes depuis plus de temps dans le quartier (Chi², P<0,1) et ce, malgré une accessibilité plus forte (Chi², P<0,05).

Typologie des usages cartographiés

cheminement	dépôt	plantation	gestion	loisirs	stationnement
→ droulaison → des piétons → des chiens et de leurs maîtres → des vélos → des véhicules	→ déchets de construction (gravats, débris, pierre, etc.) → déchets verts, → détritus divers (métal, verre, plastique)	→ potager → plantation	par les riverains → fonte → fauche → taille le long de la limite de parcelle, de certains secteurs, etc	→ promenade à pied ou en deux-roues → regroupement, cabanes, → activités récréatives diverses	→ véhicules à quatre roues → véhicules à deux roues

Cartographie des usages

Fiche 19/17/172 Rue Villard, La Chaussée-Saint-Victor

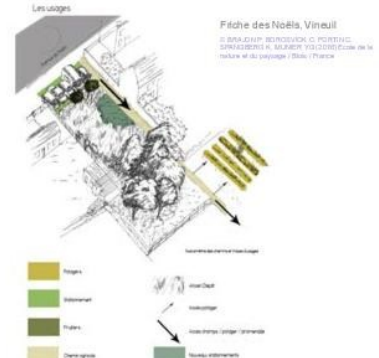
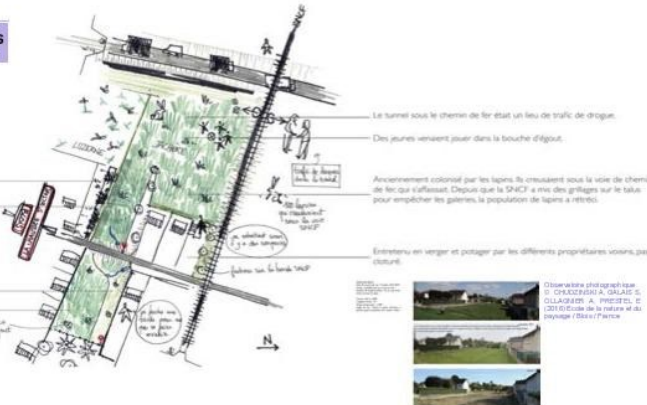
Friche 18, La Chaussée-Saint-Victor
AUGINET P., COFFIN H., MARLEAU L., NOUYEN S. (2015) Etude de la nature et du paysage / Blois / France

Chemin Saint-Louis utilisé par le voisinage pour la promenade du chien

Ancien espace maraîcher Cortège d'herbicides différent de celui de la parcelle adjacente

Banque bordée par le voisin

Terrain inutilisable à cause des nombreuses bouches d'égout



> perspectives <

Ces cartes peuvent intégrer des projets urbains temporaires incluant des usages informels (tab2). Les cartes socio-cognitives seraient complémentaires à d'autres modes de représentations spatiales de la ville (Haas, 2004) ou d'autres approches, comme celle des services écosystémiques (Brunet 2016).

Enfin, la structure des cartes mentales réalisées par de futurs paysagistes concepteurs peut être étudiée comme corpus de représentations de l'espace géographique et de ces usages, témoinnant de leurs pratiques.

Quels projets temporaires pour les friches urbaines végétalisées ?

gestion	loisirs	projet
Gérer extensivement → composer : stocker de l'eau pour les jardins → Prévoir la succession des cultures types et les modes d'entretien	Favoriser les activités de loisirs → Prévoir : courses à pied, vélo → fleur de la graminéenne	Initier une phase de conception participative → Prévoir en concertation des approches à long terme dans la conception d'usages futurs récurrents
mobilité	sensibilisation & art	jardinage
Favoriser les circulations → Prévoir les usages alternatifs de l'espace → Prévoir des aménagements urbains	Sensibiliser à l'environnement et au patrimoine → Prévoir la culture → Prévoir sur le thème « l'urbanisme et le territoire » → Prévoir une démarche pédagogique participative	Favoriser les potagers, les verges, les jardins pédagogiques → Prévoir des potagers et verges participatifs → Prévoir un jardin pédagogique

Schéma directeur du projet de paysage temporaire
Friche 9/91 / rue Colette / Tours

Remerciements aux étudiants de l'Ecole de la Nature et du Paysage (INSA Centre Val de Loire, France) qui ont réalisés les cartographies des usages informels et analyses paysagères lors des campagnes terrain de 2014, 2015 et 2016, et à S. Bonthoux et à F. Di Pietro, coordinatrice du Programme recherche DJE, Région Centre Val de Loire - France.

> bibliographie <

Ambrosino, C. and Andres, L., 2008. Friches en ville: du temps de veille aux politiques de l'espace. *Espaces et Sociétés*, 134, 37-51.
Bonthoux, S., Brun, M., Francesca Di Pietro, F., Grudicich, S., Bouché-Pillon, S., 2014. How can wastelands promote biodiversity in cities? A review. *Landscape and Urban Planning*, 132, 79-88.
Brun M., Di Pietro F., Bonthoux S., 2017. Residents' perceptions and valuations of urban wastelands are influenced by vegetation structure, *Urban Forestry & Urban Greening*, in press.
Brunet L., 2016. Faire l'expérience des services écosystémiques : Emotions et transformations du rapport aux espaces naturels, *Carnets de géographes* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 26 janvier 2017. URL : <http://cdg.revues.org/808>.
Haas V., 2004. Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives, *Bulletin de Psychologie*, 474, 621-633.
Németh, J. and Langhorst, J., 2014. Rethinking urban transformation: Temporary uses for vacant land. *Cities*, 40, 143-150.

ATELIER 3 - Pierre Dias. Représentations affectives : comment les analyser ?

Pierre Dias est actuellement post doctorant en psychologie de l'environnement à l'UMR ESPACE d'Aix-en-Provence, France. pierre.dias@univ-amu.fr

Introduction.

Le troisième atelier porte sur les représentations dites « affectives ». L'intérêt central est ici de questionner les dimensions sensibles de l'espace et plus particulièrement les manières dont il est possible de les appréhender. Interroger cet aspect théorique de la cartographie cognitive nous conduit également à soulever des questionnements d'ordre méthodologique. En effet, l'étude des cartes mentales entraîne le recueil d'une collection de données diverses, notamment sensibles, qui dépassent souvent les objectifs du chercheur. Dès lors, raisonner sur cette dimension particulière des représentations spatiales permet de (re)penser la nature des données recueillies, leur implication dans la structure des cartes mentales et les méthodes utilisées pour les analyser.

Articulé autour de cet axe principal et de ces questionnements généraux, l'atelier a fait l'objet de trois présentations orales. La première, réalisée par Christophe Blaison, met en évidence la manière dont les environs socio-spatiaux peuvent influencer le jugement porté à un endroit donné. La deuxième, réalisée par Sophie Mariani-Rousset et Anne-Sophie Calinon, montre les apports de l'utilisation du dessin réflexif. Par le biais de cette méthode, la notion de catégories est mise en avant afin de donner du sens à l'environnement de vie et aux actions des individus. Enfin, la troisième présentation réalisée par Anne Tricot expérimente les ressorts du sensible dans l'analyse de la perception des changements de l'environnement.

L'articulation de ces trois sujets aura permis de définir la notion de sensible, de soulever l'importance des trajectoires socio-spatiales et de la dimension temporelle dans l'analyse des cartes mentales. Une attention particulière aura également été portée sur les différentes natures des éléments recueillis, sur les différentes méthodes utilisées pour les recueillir ainsi que sur leur analyse et leur interprétation. Finalement, ces trois présentations ont mis en évidence plusieurs thématiques et réflexions qui leur sont transversales, permettant d'élaborer des réflexions autour de deux questions générales préalablement définies : Comment peut-on appréhender les dimensions sensibles de l'espace ? Comment analyse-t-on la collection des données recueillies ?

Le sensible et les représentations spatiales.

Une première réflexion s'est portée sur la définition d'une représentation « sensible ». Il s'agit d'une représentation qui mobilise les sens (la vue, l'ouïe, etc.) et les affects (émotions, attachement, évaluation des lieux, etc.). Ainsi, la notion de « sensible » a pu être rattachée aux cartes mentales et définie comme une de ces dimensions particulières. Cette dimension englobe les affects indissociables du sens que les individus imbriquent aux cognitions spatiales. Dans les échanges, un consensus apparaît également quant à l'importance de considérer le « sensible » dans un monde social constitué de rapports sociaux. Cette dimension semble effectivement dépendante des ancrages (géographiques et sociaux) vécus par les personnes tout au long de leur existence. De fait, puisque l'élaboration d'une carte mentale est aussi dépendante des ancrages (géographiques et sociaux) vécus, il devient impossible d'opposer les affects et les cognitions. En effet, nous savons que les représentations spatiales sont intrinsèquement liées aux positions sociales occupées par les individus et aux relations entre ces positions (Jodelet, 1982). Plus généralement, l'existence de différents rapports à l'espace géographique dépend de ressources différenciées selon la socialisation et le vécu des personnes (Ramadier, 2003). Par exemple, de nombreux travaux montrent que les classes favorisées ont un rapport à la ville centré sur sa dimension symbolique et affective alors que les classes défavorisées ont un rapport à la ville qui est fonctionnel (Ledrut, 1973). À partir de l'ensemble de ces considérations, il devient pertinent de chercher à comprendre comment se partagent et se traduisent les affects liés à l'espace urbain dans l'élaboration des représentations spatiales. En d'autres termes, considérer la dimension sensible des représentations permet d'aborder de manière plus globale le rapport à l'espace urbain.

De manière générale, il semble finalement que les représentations spatiales ne pourraient pas s'abroger d'une certaine sensibilité, même si les représentations sensibles, elles, ne sont pas forcément spatialisées.

Le sensible et la dimension socio-temporelle des représentations.

Une interrogation émerge alors dans la suite de la discussion : Comment appréhender la dimension sensible lorsqu'on aborde des représentations spatiales ?

Pour y répondre, le terme d'ancrage devient central. En effet, nous savons que la carte mentale renseigne sur les significations que les individus donnent au milieu physique qui les entoure (Down & Stea, 1977). De la même manière, cet exercice donne aussi de l'information sur la situation géographique et sociale des individus (Milgram & Jodelet, 1976). Ainsi, la carte mentale relève de positionnements particuliers vis-à-vis de l'espace géographique (cognitif, conatif, etc.), dépendants des ancrages vécus (spatiaux, sociaux, etc.). Tout comme pour l'ensemble de ses dimensions constitutives (symbolique, fonctionnelle, etc.), la dimension sensible de la carte mentale est également liée à ces différents ancrages. Nous savons que les affects sont l'émanation d'un milieu donné, d'un vécu encadré par des relations sociales, des normes, des valeurs et des idéologies (Mauss, 1968). Intimement lié aux circonstances, le rapport sensible à l'espace urbain ne peut alors se concevoir sans analyser la structure socio-spatiale dans laquelle il s'exprime. Dépendant des ancrages vécus, il est important de considérer que son objectivation participe finalement, de la même façon que les cognitions spatiales, aux relations avec les autres. Cette considération nous conduit à (re)penser le rapport entre l'enquêteur et l'enquêté, notamment en soulignant qu'il est possible que la dimension sensible soit projetée et/ou convoquée par l'expérimentateur lors du recueil et/ou de l'interprétation de la carte mentale.

Pour apporter d'autres éléments de réflexion autour de la manière d'appréhender cette dimension sensible, la discussion s'est orientée sur l'importance d'analyser la trajectoire des individus et la dimension temporelle des représentations. En effet, il s'avère que la dimension sensible des représentations spatiales, et plus généralement le rapport à l'espace géographique dans toutes ces dimensions, est lié aux positions sociales occupées. Or, la trajectoire socio-spatiale des personnes apparaît pertinente à considérer, puisque c'est elle qui permet d'aborder les différents ancrages (sociaux et spatiaux) qui déterminent la position sociale des personnes (Dubar, 1998). La dimension temporelle des représentations spatiales est alors en relation avec la dimension sensible imbriquée aux trajectoires de vie. Par exemple, les individus peuvent parfois utiliser des éléments géographiques du passé, du présent et du futur pour élaborer leur carte mentale. Cela relève apparemment du sensible puisqu'il s'agit dans la plupart des cas d'éléments liés à des affects positifs ou négatifs. Certains de ces éléments sont également parfois considérés comme des « obstacles » (frontières) ou des « facilitateurs » géographiques du fait de leur charge affective. De plus, lorsque la consigne de la carte mentale est de représenter l'espace géographique passé ou l'espace du risque, certains individus montrent des réticences virulentes et expriment leur volonté de « passer à autre chose » du fait de la dimension sensible prégnante. Ainsi, connaître la trajectoire de vie des personnes interrogées permet d'appréhender au mieux cette dimension sensible qui s'exprime dans la relation spatio-temporelle à la ville. En prenant appui sur des études qui interrogent le rapport à l'espace des immigrés, nous notons effectivement que la dimension temporelle est non seulement liée au sensible, mais aussi primordiale à considérer pour interpréter les rapports à l'espace géographique. En effet, il est souligné que ces individus adoptent un rapport présent à la ville selon leurs expériences passées afin de pouvoir se projeter dans une certaine configuration (plaisante) future. Il existerait donc une recherche de continuité temporelle et sensible dans le rapport à l'espace géographique qui est déterminée par la trajectoire socio-spatiale des individus.

Ces considérations nous amènent à penser que le sensible est certes indissociable des cartes mentales, mais surtout qu'il prend une place relativement centrale dans le rapport aux lieux et aux autres individus. Autrement dit, la dimension sensible liée à un parcours de vie semble participer de manière active à l'élaboration des structures sociocognitives et des significations portées à l'espace urbain.

Le sensible et les éléments des représentations.

Une autre réflexion vient dès lors s'articuler autour de la nature des éléments qui composent une représentation spatiale. Il s'avère qu'il existe dans tous les cas plusieurs éléments et que ceux-ci peuvent être de nature différente (Garling *et al.*, 1984). On retrouve de manière générale des éléments spatiaux, mais parfois aussi des éléments qui ne sont pas spatiaux. Or, les travaux présentés montrent que la dimension sensible de la représentation spatiale semble pouvoir se traduire par ces deux types d'éléments. Il s'avère également que toutes les cartes mentales ont une organisation hiérarchisée de leurs éléments où certains sont plus importants que d'autres (Hirtle & Jonides, 1985). Communément appelés « points de référence » dans la littérature, ces lieux semblent entretenir une relation particulière avec la dimension sensible de la représentation spatiale (Sadalla *et al.*, 1980). Au fil de la discussion, nous notons que plusieurs noms leur sont accordés selon leur(s) fonction(s) étudiée(s) par le chercheur : « points sensibles », « points chauds », « lieux porteurs de sens », « points de référence spatiale », etc. Ainsi, ces éléments ont de multiples fonctions, dont celle d'organiser les significations accordées à l'espace en portant les caractéristiques socio-physiques et affectives les plus importantes pour l'individu.

Au-delà de leur caractère saillant et de leur rôle structurant dans la formation des cartes cognitives, nous savons que ces éléments influencent également le découpage de l'espace en catégories spatiales (Holding, 1994). Dans ce sens, nos échanges permettent de souligner que la simple présence de ces éléments organisateurs entraîne une polarisation affective de l'espace environnant (assimilation et contraste affectif). Les processus cognitifs liés à l'espace urbain, comme la catégorisation spatiale, semblent dès lors imbriqués et dépendants de la dimension sensible du rapport à l'espace. En effet, partant du postulat que l'affect donne de l'importance aux choses, la dimension sensible permet d'expliquer l'importance et l'agencement des éléments représentationnels. Pour le dire autrement, certains éléments des représentations spatiales sont hiérarchiquement plus importants et organisateurs des structures cognitives car ils sont entre autres particulièrement chargés d'affects. Il existerait donc des catégories spatio-affectives qui ordonnent cognitivement l'espace urbain. Comme dans tout phénomène de catégorisation, les objets se trouvant dans la même catégorie spatio-affective se ressemblent davantage alors que les objets se trouvant dans deux catégories spatio-affectives se différencient de manière excessive. Il a été souligné que considérer cette nouvelle perspective et observer ce phénomène de catégorisation spatio-affective entre différents groupes sociaux pourraient notamment contribuer à l'étude du processus de ségrégation sociale dans l'espace urbain. Effectivement, considérer qu'il existe des lieux affectivement saillants qui structurent des catégories conduit à penser qu'ils peuvent aussi produire un effet d'assimilation lié au quartier de résidence et un effet de contraste avec les autres quartiers plus éloignés.

La présence d'éléments non-spatiaux dans les cartes mentales amène néanmoins plusieurs interrogations et doutes qui ont été soulevés lors de la conversation :

- Si les éléments sont non spatiaux, existe-t-il toujours une réelle catégorisation de l'espace dans ces représentations ?
- Est-ce toujours des éléments affectivement saillants qui participent à dessiner les frontières de l'espace ?
- Finalement, la dimension sensible des représentations spatiales est-elle systématiquement imbriquée aux catégorisations spatiales ?

Il est convenu que l'affect donne de l'importance aux choses en permettant de guider les choix et en orientant les objectifs des individus. Partant de ce postulat, la hiérarchie d'importance entre les éléments spatiaux devrait être dépendante du sensible. Cependant, quelle place peuvent dès lors prendre les éléments qui ne sont pas représentés ? Sont-ils liés à des affects particulièrement négatifs ? Pourquoi les individus ont aussi tendance à citer des bruits, des odeurs, des sensations lors de la réalisation d'une carte mentale ? S'agit-il d'une dimension sensible indissociable des éléments spatiaux ? Ce dernier constat conduit à s'interroger sur la fonction des éléments présents dans les représentations et sur ceux qui en sont exclus, sur leur relation avec la dimension sensible et sur ce que les cartes mentales permettent de recueillir. Il ressort que les cartes mentales en général apportent bien d'autres informations qu'une combinaison d'éléments spatiaux : elles permettent de parler de soi, par l'expression de frontières géographiques et cognitives intemporelles. Le sujet se (re)présente à travers sa représentation de la ville, comme un individu inséré dans un cadre socio-spatial. Ce ne sont donc pas tant les lieux en eux-mêmes qui constituent le facteur déterminant des représentations, mais la relation entretenue avec

ces lieux. En d'autres termes, étudier une carte mentale renvoie à étudier des points d'ancrage spatiaux qui donnent sens au parcours et à la position socio-spatiale de l'individu.

Conclusion : le sensible comme approche plus fine des cognitions spatiales ?

Pour résumer, appréhender la dimension sensible des représentations permet d'explorer de manière plus fine les structures des cognitions spatiales, comme la catégorisation, tout en considérant une dimension sociale et temporelle importante dans le rapport à la ville.

En parallèle, appréhender la dimension sensible des représentations nécessite une réflexion tournée vers la méthodologie de recueil des représentations de l'espace. Il semble en effet que la carte mentale recueillie peut être plus ou moins subjective selon la population, les consignes et la méthode utilisée. Par exemple, lorsqu'on interroge des artistes pour réaliser des cartes mentales, plusieurs d'entre eux refusent de faire l'exercice de dessiner la ville. En effet, cela les renvoie directement à leur position sociale et à l'évaluation de leurs capacités professionnelles. Sachant cela, il devient nécessaire de prendre en compte le rapport enquêteur-enquêté et le rapport à la méthode de recueil (i.e. la méthode papier-crayon ici). De la même façon, la démarche d'une construction de carte mentale individuelle ou collective induit un recueil inégal des processus généraux de représentations qui relèvent d'intériorisations au cours de l'expérience des individus. La consigne d'une carte mentale individuelle permettrait de mettre en avant la dimension sociale et sensible des individus. Ainsi, par l'agrégation des cartes mentales individuelles, il est possible d'observer une représentation sociale qui montre les éléments partagés par des groupes et ceux qui différencient les groupes. Alors que la démarche collective semble plutôt permettre d'observer les influences sociales entre individus. Par exemple, lorsque le recueil de la carte mentale est collectif, l'expérimentateur cherche souvent à observer la possibilité d'une projection commune d'un « projet de territoire » dans le futur. Cette technique de recueil entraîne ainsi une confrontation entre différents acteurs, du fait de leur positionnement socio-spatial différent, qu'il reste important de considérer et d'analyser pour traiter la carte mentale produite.

Une question se pose alors : quelle est la part du sensible dans la relation enquêteur-enquêté qui peut se traduire dans la relation enquêté-outils ? Cette simple situation n'impliquerait-elle déjà pas une présentation socio-spatiale de soi à l'autre dépendante de la dimension sensible ? La méthodologie choisie par l'enquêteur induirait la présence plus ou moins forte d'une dimension particulière dans les représentations de l'espace géographique. Par exemple, si la consigne retenue est celle d'imaginer l'aménagement futur de la ville, la dimension sensible risque d'être moins présente dans le rendu final et surtout très peu considérée par le chercheur. Parmi les questions que pose la dimension sensible des représentations de l'espace, le positionnement méthodologique est central. Effectivement, l'approche des cartes cognitives peut encore se heurter à une forme d'imaginaire lié à la « cartographie » orthodoxe et positive. Pourtant, il existe aujourd'hui pléthore de travaux s'interrogeant sur la place du sensible dans la représentation cartographique. D'ailleurs, on parle aussi de cartographie du sensible dans plusieurs disciplines pour parler de manière générale de travaux qui cherchent à révéler les relations entre les individus et l'espace. Finalement, cet atelier met en avant l'importance d'une réflexion à l'articulation de plusieurs disciplines où les aspects méthodologiques sont questionnés. Plusieurs pistes d'ouvertures sont ainsi proposées : Comment faire pour analyser la dimension temporelle (ce qui est présent ou pas) dans une représentation spatiale ? Comment aborder des éléments qui ne sont pas spatiaux, mais totalement sensibles ? Est-ce que la méthode choisie par l'enquêteur induit la présence plus ou moins forte d'une dimension sensible ? La carte mentale collective permet-elle de mettre en avant la dimension sensible liée aux influences sociales entre individus comme la carte mentale individuelle permet d'observer la dimension sensible liée à la dimension sociale des individus ? Autant de questions à continuer d'aborder pour enrichir les connaissances sur les cartes mentales et leur dimension sensible.

Références.

Down, R.M. & Stea, D. (1977). *Maps in mind: Reflections on cognitive mapping*, New York: Harper and Row.

Dubar, C. (1998). Trajectoires sociales et formes identitaires: classifications conceptuelles et méthodologiques, *Sociétés Contemporaines*, 29, 73-85.

- Gärling, T., Book, A. & Linderg, E. (1984). Cognitive mapping of large-scale environments: the interrelationships of action plans, acquisition, and orientation, *Environment and behavior*, 16, 3-34.
- Hirtle, S.C. & Jonides, J. (1985). Evidence of hierarchies in cognitive maps, *Memory and Cognition*, 13/3, 208-217.
- Holding, C.S. (1994). *Further evidence for hierarchical representation of spatial information*, *Journal of Environmental Psychology*, 14, 137-147.
- Holding, C.S. (1994). Further evidence for hierarchical representation of spatial information, *Journal of Environmental Psychology*, 14, 137-147.
- Jodelet, D. (1982). Les représentations socio-spatiales de la ville. In P.H. Derycke (Ed.), *Conception de l'espace*, Paris: Université de Paris X, 145-177.
- Ledrut, R. (1973). *Les images de la ville*, Paris: Anthropos.
- Mauss, M. (1968). L'expression obligatoire des sentiments. *Essais de sociologie*, Paris : Minuit.
- Milgram, S. & Jodelet, D. (1976). Psychological maps of Paris, In H.M. Proshansky, W.H. Ittelson & L.G. Rivlin (Eds.), *Environmental psychology: people and their physical setting*, New York: Holt Rinehart and Winston, 104-124.
- Ramadier, T. (2003). Les représentations cognitives de l'espace: modèles, méthodes et utilité. In G. Moser & K. Weiss (Eds.), *Espace de vie: aspect de la relation homme-environnement*, Paris: A. Collin, 177-200.
- Sadalla, E.K., Burroughs, W.J. & Staplin, L.J. (1980). Reference points in spatial cognition, *Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory*, 6 (5), 516-528.

Christophe Blaison. Représentation Affective de l'Environnement et Contexte Spatial.

Christophe Blaison est chercheur associé en psychologie sociale à l'Humboldt-Universität zu Berlin, Allemagne. christophe.blaison@hu-berlin.de

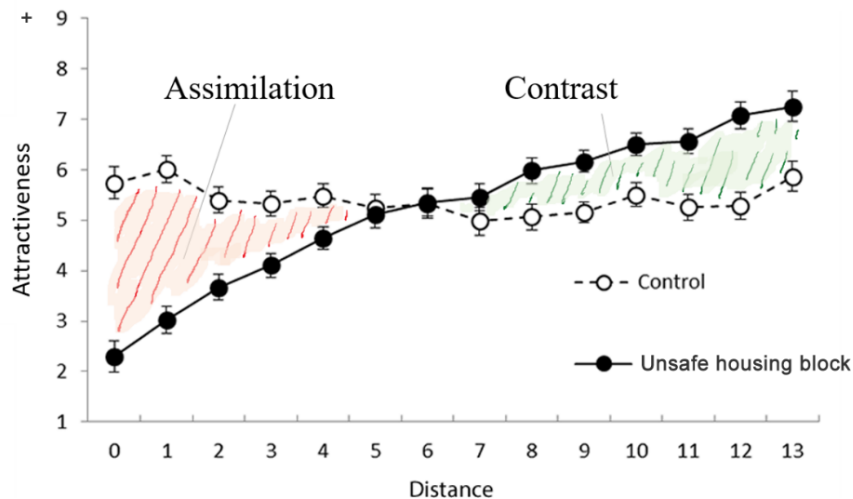
Introduction.

Les affects jouent un rôle fonctionnel majeur dans tous processus de prise de décision (Damasio & Carvahlo, 2013; Loewenstein & Lerner, 2003; Miloyan & Suddenörf, 2015; Slovic, Finucane, Peters, MacGregor, 2007). Prendre des décisions concernant des lieux ou des endroits est un défi quotidien. Comme tout autre objet, les lieux qui facilitent l'accomplissement de buts personnels sont évalués positivement alors que les lieux qui freinent leur accomplissement sont évalués négativement (Anderson, 2008). Les affects sont une « mesure interne d'utilité » (Baumeister, 2005) : ils nous informent à propos des objets à éviter ou à approcher. Ainsi, nous sommes attirés par les lieux jugés positivement alors que ceux jugés négativement nous répulsent (Mehrabian & Russel, 1974). Se passer de cette information affective serait comme tenter de s'orienter sans boussole. Une manière de faire qui entraîne des comportements inadaptés, en témoigne les décisions désastreuses prises par les individus privés d'affect (Damasio, 1994). Il est donc fortement probable, puisque les affects sont éminemment fonctionnels, qu'ils soient associés à des lieux ou à des endroits en mémoire à long terme.

Éléments théoriques.

Mais pourquoi préférons-nous certains endroits plutôt que d'autres ? Les précédents travaux en psychologie environnementale (ex : Appleton, 1975 ; Hull & Harvey, 1989 ; Kaplan, 1987, 1992 ; Nasar, 1983) se sont concentrés sur les propriétés intrinsèques qui rendent un endroit soit agréable soit désagréable. Par exemple, un bloc d'habitations peut être jugé agréable s'il dispose d'espaces verts ou bien si l'architecture des bâtiments y est plaisante. Le programme de recherche dont mes collègues et moi-même nous occupons (Blaison, Fayant, & Hess, in press ; Blaison, Gebauer, Gollwitzer, Schott, Kastendieck, & Hess, 2017 ; Blaison, Gollwitzer, & Hess, in press; Blaison & Hess, 2016) constitue le complément indispensable à cette tradition de recherche : un lieu n'est pas simplement jugé en fonction de ses qualités intrinsèques mais aussi en fonction de sa position dans un certain contexte spatial. Par exemple, le même bloc d'habitations sera jugé différemment selon qu'il est situé plus ou moins loin d'un endroit abhorré, comme une autoroute. Les résultats de plusieurs séries d'expériences montrent comment l'évaluation d'un endroit donné change en fonction de sa position parmi d'autres endroits de valence positive ou négative. En général, les jugements évaluatifs dans un contexte spatial dépendent de l'interaction entre (i) la distance séparant l'endroit cible d'endroits qui sont affectivement saillants dans l'environnement (ou « points chauds »), (ii) la croyance des sujets quant à l'expansion spatiale de l'influence de ces points chauds et (iii) la portion d'environnement plus ou moins grande que les sujets ont à l'esprit lorsqu'ils émettent leur jugement (Blaison & Hess, 2016). Il est intéressant de noter que les points chauds produisent un effet assimilatif à proximité, mais un effet de contraste plus loin. Par exemple, un point chaud négatif rend les environs immédiats plus négatifs que dans une condition contrôle sans point chaud, alors qu'il rend la région plus éloignée plus positive que dans la condition contrôle (Figure 1). Cet effet de contraste est robuste puisqu'il émerge indépendamment du plan expérimental adopté (Blaison, Fayant, & Hess, in press) ou de la valence du point chaud (c'est-à-dire, un point chaud positif comme un parc urbain attrayant produit plus loin un contraste négatif ; Blaison *et al.*, 2017 ; Blaison, Gebauer *et al.*, in press). Des résultats similaires ont été obtenus avec différents types de présentations (visuelle/description verbale ; vue satellite/vue en immersion [type réalité virtuelle] ; Blaison & Hess, 2017). L'influence positive d'un point chaud positif sur l'appréhension du voisinage proche dépend de la nature intrinsèque positive ou négative du voisinage (ex., un quartier agréable peuplé de villas vs un quartier pauvre de banlieue), alors que l'influence négative d'un point chaud négatif n'en dépend pas (Blaison, Gollwitzer, & Hess, 2017). Un point chaud positif situé à proximité d'un point chaud négatif ne parvient au mieux qu'à mitiger l'influence négative de ce dernier, et non pas à la contrecarrer complètement (Blaison, Gebauer *et al.*, in press).

Figure 1. Évaluation de l'attractivité d'un endroit en fonction de la distance le séparant d'un point chaud négatif (un bloc d'habitations où règne l'insécurité ; i.e. condition « Unsafe housing block ») ainsi que l'évaluation de l'attractivité des mêmes endroits dans une condition contrôle sans point chaud négatif (condition « Control » ; Blaison & Hess, 2016, Study 2). Le point chaud dans la condition expérimentale se situe à la distance 0. Des nombres croissants indiquent davantage d'attractivité ou de distance.

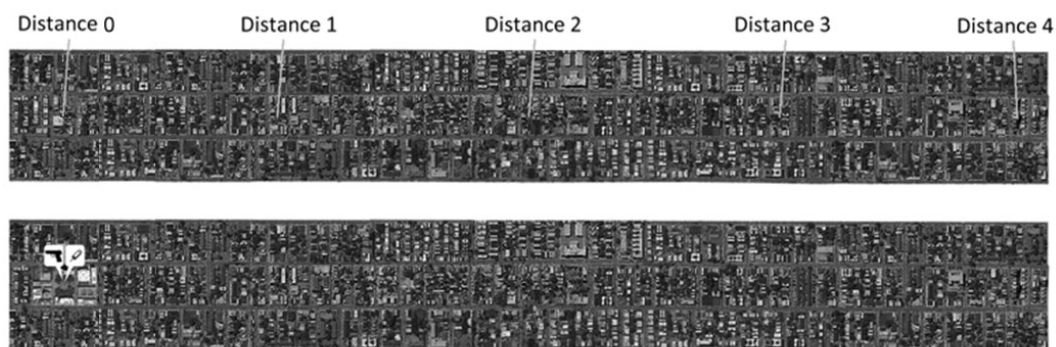


Méthodologie.

Pour obtenir ces résultats, nous avons utilisé une méthodologie expérimentale. En général, nous présentons aux participants une vue ou une description verbale d'un quartier résidentiel contenant ou non un ou plusieurs points chauds. Il leur est ensuite demandé s'il leur serait agréable de vivre à des distances croissantes du (des) point chaud(s) (échelles de Likert subjectives ou indicateurs objectifs comme le montant du loyer qu'ils seraient prêts à payer). Les résultats sont comparés à une condition contrôle sans point(s) chaud(s) (Figure 2). En agrégeant ces données, nous obtenons le changement affectif provoqué par le point chaud tel que ressenti par un échantillon donné.

Les stimuli présentés aux participants sont de quatre types. Les plus utilisés sont des vues satellites de quartiers urbains qui sont basées sur des captures d'écran du service USGS. Le deuxième type est constitué de vues de quartiers en 3d-isométriques construites à l'aide du jeu Simcity. Le troisième type est constitué de représentations cartographiques à la manière des cartes de tourisme. Le cinquième type est constitué de vues en immersion à l'intérieur d'un quartier en 3d réalisé à l'aide du jeu Simcity. À l'occasion, nous avons aussi décrit un quartier d'habitation verbalement sans aucune aide visuelle.

Figure 2. Panneau supérieur : condition contrôle. Panneau inférieur : condition expérimentale avec un point chaud négatif (ici, un bloc d'habitations où règne l'insécurité).



La portion de quartier présentée varie entre quelques blocs seulement jusqu'à une vingtaine de blocs d'habitations. Les participants ne sont jamais familiers avec les quartiers qu'on leur présente.

Nous avons utilisé une variété de points chauds : un quartier sensible où la violence de bande et le trafic de drogue sévissent, un tronçon d'autoroute très fréquenté, une décharge publique, une maison ayant abrité un drame familial (assassinat) dans le passé, une centrale nucléaire, un espace vert, un cours d'eau, sa propre maison natale, ou encore la résidence d'une de ses personnalités préférées. Tous ont la particularité d'évoquer des sentiments positifs ou négatifs chez la plupart des personnes. Les autres blocs d'habitations sont pré-testés afin qu'ils n'évoquent qu'un sentiment neutre en moyenne. Ainsi, les points chauds restent toujours affectivement saillants par rapport au fond quasi neutre que représentent les autres blocs d'habitations. Les caractéristiques des points chauds sont clairement décrites dans les instructions et leur position est clairement indiquée sur le matériel visuel.

Résultats.

Globalement, les résultats montrent que les points chauds influencent grandement la manière dont est évalué le voisinage — parfois sur de grandes distances. Dès lors, comprendre la manière dont ils font ceci est crucial pour comprendre comment l'on forme des représentations affectives d'un espace géographique donné. La notion de point chaud n'est cependant pas absolue. Elle dépend des buts et des expériences stockées en mémoire à long terme chroniquement ou temporairement activés chez les individus. Par exemple, un quartier sensible n'est pas forcément déplaisant pour tout le monde (cf. les habitants qui y sont attachés). De même, ce quartier sensible n'évoque pas d'affect négatif dans toutes les circonstances (cf. un étranger qui y vient pour pratiquer une activité sportive vs un étranger qui y vient pour trouver un nouvel endroit pour vivre). Dès lors, la carte des points chauds que des individus ont en tête lorsqu'ils évaluent un espace géographique comme une ville peut varier grandement d'un individu à l'autre, ou bien d'une circonstance à l'autre. Cependant, la valeur de certains points chauds est largement partagée (comme la valeur accordée à une décharge par exemple) ; ce genre de points chauds nous permet d'étudier des processus cognitifs généraux.

Conclusion.

En bref, notre projet de recherche se propose de déterminer les processus évaluatifs qui sous-tendent la formation d'une représentation affective d'un espace géographique donné lorsque ce dernier contient un ou plusieurs points chauds (c'est-à-dire un ou des endroits qui tranchent affectivement par rapport au reste de l'environnement). Dans cette démarche, le processus visé est général, mais les paramètres — par exemple l'emplacement et la valeur des points chauds ou bien la croyance quant à l'expansion spatiale de leur influence — varient d'un individu ou d'un groupe d'individus à l'autre. Combiner des techniques de recueil des données qui peuvent identifier ces paramètres pour un espace géographique donné avec notre modèle pourrait permettre de simuler la représentation affective que se font les individus d'un tel espace. Par exemple, si l'on connaissait les points chauds partagés collectivement par les Parisiens, il serait envisageable d'inférer comment ils évaluent le reste de la ville grâce aux processus évaluatifs généraux mis à jour par notre approche.

Au-delà du caractère saillant des points chauds et de leur rôle structurant dans la formation de cartes cognitives de l'environnement, l'une des questions abordées lors de l'atelier « représentations affectives de l'environnement » est celle de leur influence sur le découpage de l'espace en catégories spatiales. La présence de points chauds entraîne une polarisation affective de l'espace environnant (assimilation affective dans le voisinage proche ; contraste affectif plus loin). Cette polarisation affective produit de fait deux catégories affectives, l'une de valence similaire à celle du point chaud (voisinage proche), l'autre de valence opposée (voisinage plus lointain). Comme tout phénomène de catégorisation, la polarisation affective pourrait entraîner un « effet d'accentuation » (Tajfel, 1959) selon lequel les objets se trouvant dans la même catégorie spatio-affective apparaissent se ressembler davantage alors que les objets se trouvant dans deux catégories spatio-affectives différentes semblent excessivement différents. Appliqué à des populations d'individus habitant dans le voisinage proche ou bien lointain d'un point chaud, ce phénomène pourrait contribuer au processus de ségrégation spatiale (ex : Schelling, 1969). Cette ségrégation spatiale pourrait dès lors ne pas s'opérer de manière graduelle, mais de manière abrupte dans la zone frontière des catégories spatio-affectives créées par la polarisation affective de l'espace. Une autre question inspirée des rencontres Cartotête concerne la hiérarchie d'importance entre les éléments spatiaux. Les éléments spatiaux comme les points chauds sont hiérarchiquement plus

importants car ils sont chargés d'affect. Étant saillants affectivement, ils produisent un effet d'assimilation dans le proche voisinage et un effet de contraste plus loin. La zone où l'effet de contraste apparaît a-t-elle aussi une importance hiérarchique particulière ? Cette question est légitime puisque, même si cette zone n'est pas intrinsèquement chargée d'affect, elle le devient de par sa position lointaine vis-à-vis du point chaud (effet de contraste). Est-ce que cette charge affective obtenue par « procuration » produit les mêmes effets sur la construction de carte cognitive de l'environnement ? Cette zone où l'effet de contraste émerge constitue-t-elle un point d'ancrage similaire à celui produit par une zone contenant un véritable point chaud ? En bref, cette zone ne contenant a priori aucun point chaud peut-elle, par sa position, devenir un point chaud à part entière ? Si c'est le cas, alors, le phénomène devrait laisser des traces dans le rappel spontané de cartes cognitives. Les points chauds intrinsèquement chargés d'affect devraient certes y occuper une place centrale, les endroits éloignés néanmoins aussi.

Références.

- Anderson, N. (2008). *Unified social cognition*. New York: Psychology Press.
- Appleton, J. H. (1975). *The experience of landscape*. New York: Wiley.
- Baumeister, R. F. 2005. *The Cultural Animal: Human Nature, Meaning, and Social Life*. New York: Oxford University Press.
- Blaison, C., Fayant, M.-P., Hess, U. (in press). Contrast effect in spatial context: Robustness and practical significance. *Journal of Experimental Psychology: Applied*.
- Blaison, C., Gebauer, J. E., Gollwitzer, M., Schott, F., Kastendieck, T. M., & Hess, U. (in press). On the combined influence of attractive and unattractive locations on the surroundings. *Environment and Behavior*.
- Blaison, C., Gollwitzer, M., & Hess, U. (2017). Effects of 'hotspots' as a function of intrinsic neighborhood attractiveness. *Journal of Environmental Psychology, 51*, 57–69.
- Blaison, C., & Hess, U. (2016). Affective judgment in spatial context: How places derive affective meaning from the surroundings. *Journal of Environmental Psychology, 47*, 53–65.
- Damasio, A. (1994). *Descartes' error: Emotion, rationality, and the human brain*. New York, NY: Putnam.
- Damasio, A., & Carvalho, G. B. (2013). The nature of feelings: evolutionary and neurobiological origins. *Nature Reviews Neuroscience, 14*, 143–152.
- Hull, R. B., & Harvey, A. (1989). Explaining the emotion people experience in suburban parks. *Environment and Behavior, 21*, 323–345.
- Kaplan, S. (1992). Environmental preference in a knowledge-seeking, knowledge-using organism. In J. Barkow, L. Cosmides, & J. Tooby (Eds.), *The adapted mind* (pp. 555–580). New York: Oxford University Press.
- Kaplan, S. (1987). Aesthetics, affect, and cognition: Environmental preference from an evolutionary perspective. *Environment and Behavior, 19*, 3–32.
- Loewenstein, G., & Lerner, J. S. (2003). The role of affect in decision making. In R. Davidson, K. Scherer, & H. Goldsmith (Eds.), *Handbook of affective science* (pp. 619–642). New York: Oxford University Press.
- Mehrabian, A., & Russell, J. A. (1974). *An approach to environmental psychology*. The MIT Press.
- Miloyan, B., & Suddendorf, T. (2015). Feelings of the future. *Trends in cognitive sciences, 19*, 196–200.
- Nasar, J. L. (1983). Adult viewers' preferences in residential scenes: A study of the relationship of environmental attributes to preference. *Environment and Behavior, 15*, 589–614.
- Schelling, T. C. (1969). Models of segregation. *The American Economic Review, 59*, 488–493.
- Slovic, P., Finucane, M. L., Peters, E., & MacGregor, D. G. (2007). The affect heuristic. In T. Gilovich, D. Griffin, & D. Kahneman (Eds.), *Heuristics and biases: The psychology of intuitive judgment* (pp. 397–420). New York: Cambridge University Press.
- Tajfel, A. (1959). Quantitative judgment in social perception. *British Journal of Psychology, 50*, 16–29.

Représentation Affective de l'Environnement et Contexte Spatial: Comment les Environs Influencent-ils notre Manière de Juger un Endroit Donnée?

christophe.blaison@hu-berlin.de, Humboldt-Universität zu Berlin -- Rencontres Cartofête 2017, Strasbourg

<https://www.psychologie.hu-berlin.de/de/prof/forschung/affectivejudgment>



Intro & Démarche

Pourquoi préférons-nous certains endroits plutôt que d'autres ? Les propriétés intrinsèques d'un endroit peuvent le rendre soit agréable soit désagréable. Par exemple, un bloc d'habitation peut être jugé agréable s'il dispose d'espaces verts ou bien si l'architecture des bâtiments y est plaisante. Le programme de recherche présenté ici se concentre sur le complément indispensable: **un endroit est aussi jugé en fonction de sa position par rapport à d'autres lieux plus ou moins agréables.** Notre programme de recherche étudie comment des lieux qui évoquent en nous une **réaction affective** – ou « points chauds » – **déterminent sur leur environnement.** Par exemple, quelles sont les repercussions d'un lieu abhorré, comme une autoroute, pour l'attrait des blocs d'habitation situés dans l'environnement? Quels processus cognitifs sous-jacents sont à l'œuvre dans la production d'un tel effet? Pour être clair, nous ne menons pas d'études de terrain à propos de la manière dont un point chaud existant en particulier, comme la cathédrale de Strasbourg, décline sur son environnement. Nous préparons des **expériences de pensée en laboratoire** qui laissent entrevoir des **processus cognitifs généraux applicables** dans toutes sortes de situations.

Notre démarche expérimentale peut être résumée comme suit:

1. Nous présentons aux participants (échantillon tout-venant, moyenne d'âge 32-35 ans) une vue ou une description verbale d'un quartier résidentiel (neutre, attrayant ou bien inattendu) contenant ou non un ou plusieurs point(s) chaud(s) (négatifs ou positifs).



2. Il est ensuite demandé à chaque participant de donner son sentiment envers le fait d'habiter à une distance croissante du point chaud à l'aide d'une échelle de Likert en 9 points (1=pas du tout agréable à 9=très agréable) ou bien d'indiquer le montant de loyer qu'il serait prêt à payer pour un certain type d'appartement.
3. Un seul quartier est présenté à chaque participant. Les manipulations expérimentales se font donc « between-subjects », c'est à dire que différents groupes de participants évaluent différents types de quartiers. Les données ainsi obtenues sont agrégées au niveau de chaque groupe expérimental. Les résultats sont donc la représentation affective moyenne que se font les participants du quartier qui leur a été présenté lorsque le but est de trouver un nouvel endroit pour vivre.
4. Les conclusions sont tirées en fonction des hypothèses énoncées.

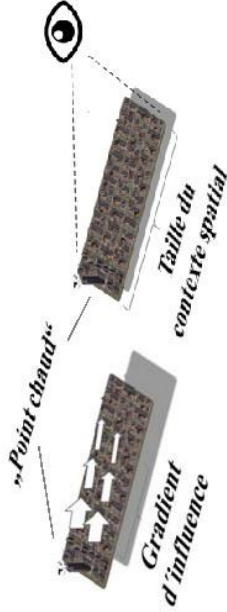
Blaison, C., Feyer, M., & Hess, U. (2016). *Contrast effect in spatial context: Robustness and practical significance*. Manuscript under review, Humboldt-Universität zu Berlin.

Blaison, C., Goltwitzer, M., & Hess, U. (2016). *Effects of "hotspots" on a function of intrinsic neighborhood attractiveness*. Manuscript under review, Humboldt-Universität zu Berlin.

Blaison, C., Gebauer, J., Goltwitzer, M., Schme, F., & Hess, U. (2016). *On the Combined Influence of Affective and Unattractive Locations*. Manuscript under review, Humboldt-Universität zu Berlin.

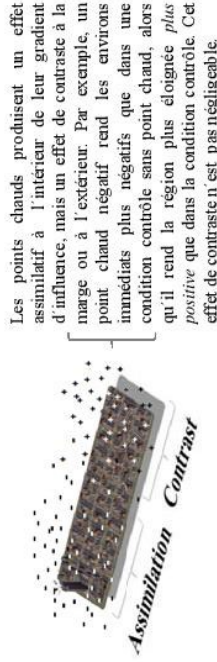
Blaison, C., & Hess, U. (2016). *Affective judgment in spatial context: How place derive affective meaning from the surroundings*. *Journal of Environmental Psychology*, 47, 3-85.

Notions Clefs



Un **point chaud** est tout lieu produisant une réaction affective. Le **gradient d'influence** est la croyance des sujets quant à l'expansion spatiale de l'influence d'un point chaud sur son environnement. La **taille du contexte spatial** est la portion d'environnement plus ou moins grande que les sujets ont à l'esprit lorsqu'ils émettent leur jugement.

Une Sélection de Résultats



Les points chauds produisent un effet assimilatif à l'intérieur de leur gradient d'influence, mais un effet de contraste à la marge ou à l'extérieur. Par exemple, un point chaud négatif rend les environs immédiats plus négatifs que dans une condition contrôle sans point chaud, alors qu'il rend la région plus éloignée *plus positive* que dans la condition contrôle. Cet effet de contraste n'est pas négligeable.

Dans une étude (Blaison, Feyer, & Hess, 2016) le loyer que des participants étaient prêts à payer augmenta de 15% par rapport à une condition contrôle avec la présence lointaine d'une zone sensible; autant que l'effet dû à la proximité directe d'un parc public. L'effet de contraste émerge avec toutes sortes de points chauds négatifs (décharge, centrale atomique, maison où un meurtre a été commis, zone sensible, autoroute) et toutes sortes de points chauds positifs (parc public, cours d'eau, maison de célébrité). Dans ce dernier cas, l'effet de contraste est tel que la région éloignée apparaît plus négative que dans une condition contrôle. Finalement, l'effet de contraste émerge avec toutes sortes de stimuli: 3d immersion, 3d isométrique, vue satellite, vue à la façon des cartes IGN, description verbale. Il en va de même pour l'effet d'assimilation.

Le rôle causal du gradient d'influence est attesté par le fait que l'effet de contraste émerge plus loin des points chauds ayant un gradient d'influence plus étendu. Par exemple, pour une même taille de contexte spatial, l'effet de contraste dû à la présence lointaine d'une centrale nucléaire émerge à une distance plus grande que l'effet de contraste dû à la présence lointaine d'une zone sensible (Blaison & Hess, 2016).

La taille du contexte spatial est aussi à prendre en compte. Plus la portion d'environnement urbain que l'on présente aux participants est grande, plus la taille du gradient d'influence s'accroît. Ainsi, l'ombre portée sur l'environnement par un point chaud négatif, par exemple, sera plus étendue quand la taille du contexte spatial s'accroît (Blaison & Hess, 2016).

D'autres résultats indiquent que l'influence des points chauds négatifs est plus puissante que celle des points chauds positifs (toutes choses égales par ailleurs). En effet, alors que l'influence positive des points chauds positifs est atténuée lorsqu'elle s'étend dans un quartier résidentiel intrinsèquement déplaisant, l'influence négative des points chauds négatifs ne l'est pas lorsque celle-ci s'étend dans un quartier résidentiel intrinsèquement attractif (Blaison, Goltwitzer, & Hess, 2016).

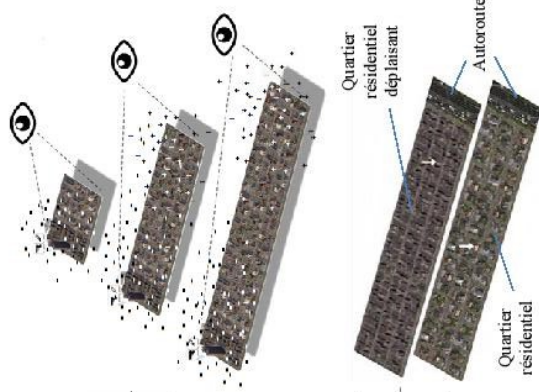
Finalement, l'influence négative d'un point chaud négatif peut être mitigée par la présence d'un point chaud positif à proximité – à condition que celui-ci reste positif sous l'influence négative du point chaud négatif.

Certains points chauds positifs résistent mieux (sa propre maison) que d'autres (un parc public) dans ce contexte. Dans tous les cas, l'influence positive du point chaud positif ne parvient jamais à annuler complètement l'influence négative du point chaud négatif. Ici aussi, l'influence négative domine (Blaison, Gebauer, Goltwitzer, Schott, & Hess, 2016).

Discussion

Nous pensons que les processus visés par notre démarche sont généraux; ils s'appliquent dans toutes les situations où des acteurs jugent un environnement urbain contenant un ou des points chaud(s). Cependant, les paramètres de notre modèle – par exemple l'emplacement et la valeur des points chauds ou bien la croyance en leur gradient d'influence et la taille du contexte spatial – varient d'un individu ou d'un groupe d'individus à l'autre ainsi que selon la situation. Par exemple, le fait qu'un quartier de tours d'habitation constitue un point chaud négatif avec un certain gradient d'influence participe d'une représentation sociale partagée par certains groupes, mais contestée par d'autres; c. à d. les habitants de ces tours, qui peuvent se sentir injustement stigmatisés. Puisque les paramètres diffèrent entre groupes sociaux, la représentation affective de l'espace géographique qui découle de notre modèle aussi.

Notre analyse se situe au niveau intra-individuel du traitement de l'information. Comment ce niveau micro peut-il influencer le niveau plus macro des représentations sociales? Les points chauds contribuent à déterminer l'attractivité de l'espace géographique qui les entourent – et parfois se de grandes distances. Le processus d'assimilation/contraste entraîne une polarisation affective de l'espace géographique. Par l'effet combiné d'un effet de halo et d'un biais de confirmation, les points chauds pourraient aussi déterminer l'attractivité des objets et des individus contenus dans ce espace géographique. Par exemple, les habitants d'une zone éloignée d'un point chaud négatif pourraient apparaître plus sympathiques que ne le justifierait leurs caractéristiques intrinsèques d'habitabilité. Ce processus pourrait enrichir et justifier le partage d'une certaine représentation affective de l'espace; en d'autres termes, les points chauds pourraient initier les germes ou, du moins, contribuer à la représentation sociale de l'espace qui les entoure.



Sophie Mariani-Rousset. Représenter l'espace de la mobilité : cartes mentales et dessins réflexifs.

Sophie Mariani-Rousset est maîtresse de conférences à l'Université de Franche-Comté, France.
sophie.mariani-rousset@univ-fcomte.fr

Introduction.

L'espace et le temps constituent la base de la construction de l'individu. Dessiner, représenter visuellement un espace, réveille la partie archaïque du développement de l'individu – à ce qui a pré-existé au langage.

Dans la réalisation d'une carte mentale (Downs & Stea, 1977), le premier travail cognitif vise à *se représenter* ce qui va être déposé sur la feuille – donc se repérer spatialement. C'est également accepter de « revenir en arrière », en donnant à l'espace un accès à la temporalité : en permettant de faire le point sur ses souvenirs, ses repères géographiques et psychiques, mais aussi de se projeter dans un avenir proche et lointain (Dewaele, 2011). Cet aspect temporel s'observe dans l'ordre de la disposition des éléments mis en place, ainsi que dans les discours qui parfois peuvent s'ensuivre. L'individu est en re/présentation de sa vie. Il s'agit d'une mémoire nouvelle, d'un nouvel ancrage, où l'ancrage occupe une place centrale – entre appropriation de l'espace et place dans l'existence.

En quoi peut-on parler de cartes « sensibles » (le titre de cet atelier) ? Dans le fait qu'elles touchent à la construction de l'identité – sensibles dans le ressenti donc, mais également dans la fragilité que cela peut susciter via les sensations et émotions (que le souvenir soit positif ou négatif). Le corps dans l'espace physique et psychique se re-matématise. C'est ainsi que les *dessins réflexifs*, méthode initiée par Molinié (2009) – en croisant *projection* de soi vers l'extérieur (avec une feuille et un crayon) et *discours* sur le dessin effectué – autorisent une plongée dans la construction du sens de chaque individu en faisant se télescoper présent, passé et futur. Le dessin réflexif est au final la superposition de plusieurs niveaux de représentation.

Cadre conceptuel.

L'exemple présenté ici, qui traite précisément du dessin réflexif, concerne une enquête menée avec des étudiants du Centre de Linguistique Appliquée de Besançon. Elle a porté sur les représentations graphiques et les discours d'étudiants internationaux en situation de mobilité internationale. Cette recherche a été initiée par la sociolinguiste Anne-Sophie Calinon [Calinon LIVE 2001], qui s'est intéressée à l'influence des structures spatiales sur les comportements langagiers, cherchant à définir représentations et catégorisations (Calinon, 2014). Sophie Mariani-Rousset, pour sa part, a apporté son éclairage disciplinaire en psychologie à l'interprétation des résultats (Calinon & Mariani-Rousset, 2014).

Il n'est pas évident de se déplacer et se repérer partout dans le monde. Nous cherchons dès lors à savoir comment l'étudiant vit son expérience de mobilité. Notre problématique porte sur : Quel est son rapport à l'espace, comment habite-t-il la ville ? Comment progresse-t-il à la fois dans la langue et dans l'espace ? Que devient/où se trouve maintenant son « chez-soi » ?

Pour y répondre, nous nous attachons à la représentation de l'espace vécu et au positionnement (Piaget & Inhelder, 1948, Wallon. & Lurçat, 1987) ; deux concepts souvent utilisés en psychologie de l'espace et de l'environnement. Cela touche aux repères, à l'attachement au lieu (Altman & Low, 1992 ; Fleury-Bahi, 2000), à la place que l'individu occupe (Moles & Rohmer, 1972) ; mais également cela concerne les travaux de la Nouvelle communication – avec l'espace personnel, la proxémique, l'intimité, etc. (Hall, 1981 ; Moles, 1968). En effet, cet espace est confronté avec la société, l'espace extérieur (Mariani-Rousset *et al.*, 2012), le concept de territoire (Goffman, 1973), ou encore l'appropriation spatiale comme construction et délimitation d'un chez-soi (De Biase & Rossi, 2006 ; Proshansky *et al.*, 1983 ; Serfaty-Garzon, 2003). À la catégorisation (Mondada, 1997 ; Tajfel & Turner, 1986) s'ajoute le concept de représentation (Jodelet, 2003) – la représentation de soi, de l'espace, du temps (Ysos & Troadec, 2003). La géographie urbaine, elle, permet d'aborder plus précisément la représentation de sa ville ou de son quartier, au travers de la narration d'itinéraire... et de cartes mentales (Down & Stea,

1977 ; Lynch, 1976). Cet éventail de disciplines montre l'importance de considérer toutes ces références en même temps.

Dans l'aspect « réflexif » du dessin, via la parole, l'étudiant visualise et se représente sa pensée, s'entend parler de la manière dont il se situe en toute conscience. Son dessin génère à la fois une dimension temporelle et une dimension spatiale, permettant le passage entre praxis du geste et de la pensée. L'étudiant se place ainsi temporellement dans un espace, dans une projection et représentation de soi, de sa pensée, sa manière de percevoir son environnement, et de réagir à la vie sociale – référence faite ici à la socio-cognition, i.e. aux processus par lesquels les individus construisent leur connaissance de la réalité sociale (Doise, 1993 ; Zajonc, 1980). Le dessin des cartes mentales, ramenant à un « avant-langage », est d'autant plus important ici que la langue pouvait constituer un frein à l'expression de son ressenti. Le dessin s'orne à la fois de traces du passé et de nouveaux éléments montrant l'appropriation du sujet – des lieux mais aussi des habitudes, rites, manières de vivre sur place. On pourrait même parler de réappropriation du processus d'appropriation des lieux – comme un « work in progress » de la mémoire des lieux. Dans la confrontation culturelle, l'attachement aux lieux d'origine s'enrichit d'un nouvel ancrage dans les lieux actuels : les choix qui sont faits, certains paramètres étant ou non appréciés, ouvrent l'espace de demain. L'étudiant se révèle alors en tant que « personne en devenir ». Lui demander une représentation, via le dessin, a une valeur projective autorisant une plus grande liberté.

Méthodologie et résultats de l'enquête.

Des entretiens ont eu lieu avec huit étudiants de nationalités différentes. De nombreuses langues étaient en jeu : norvégien, anglais, coréen, japonais, russe, azéri, turc, français, malais, chinois. Il leur a été demandé d'effectuer une représentation visuelle, avec pour consigne (volontairement ambiguë) : « Dessine-toi et les langues à Besançon ». Une seconde phase de recueil de données, environ une semaine après le premier entretien, a eu lieu avec les étudiants afin de leur faire expliciter leur dessin, de comprendre leur rapport à la ville, susciter la parole sur les lieux de vie liés à la mobilité. Le *dessin réflexif* (Molinié, 2009 ; Perregaux, 2009) permet de représenter à la fois l'évolution de l'appropriation spatiale et le développement cognitif à l'œuvre.

« Le concept de représentation sociale (...) intègre dans l'approche de la pensée sociale la dimension cognitive » (Rosemberg, 2003, p.74). L'appropriation socio-spatiale se révèle tout à la fois dans la ville d'accueil et le dessin qui la représente. L'occupation de l'espace de la feuille indique la façon dont l'étudiant se situe et se repère dans son espace socio-cognitif (Haas, 2004). Le discours permet de repérer les « traces de trajet » (Augoyard, 2001) – trajet physique mais également psychique. Le déplacement spatial, qui fait partie de la trajectoire de vie, rejoint le concept de mobilité. La pensée/les représentations internes s'expriment au-dehors, au travers de formes et de mots. L'entretien permet de prendre conscience et de faire un bilan de cette trajectoire de vie, et ainsi de se situer et de trouver des repères.

Qu'est-ce qu'on dessine, qu'est-ce qu'on ne dessine pas : est-ce volontaire ? Souhaite-t-on (se) cacher des choses ou au contraire certains faits apparaissent-ils à l'esprit au fur et à mesure qu'on (se) projette sur la feuille ? Quels choix fait-on ? La disposition des éléments peut-elle indiquer un *positionnement* de l'individu ; un parallèle peut-il se faire entre situer des éléments sur la feuille et se situer dans la vie ? En psychologie, les directions et les orientations dans l'espace donnent des informations. Chaque zone de l'espace investie correspond à des comportements ou des positionnements de vie, en lien avec les préoccupations du sujet. La question qui se posait était donc de voir si la grille de lecture traditionnelle du dessin correspondait à ce qui se disait dans le discours des étudiants interrogés. L'interprétation du dessin – avec les outils tels que la *symbolique spatiale* et les tests utilisés en psychologie (Pulver, 1995 ; Castelloti & Moore, 2009) – suffit-elle à nous éclairer ? Correspond-elle à ce qui se dit ensuite dans le discours des étudiants ? Qui plus est, ce que l'on observe des dessins peut-il s'appliquer à d'autres cultures ? L'anthropologie nous fournit des informations sur les représentations spatiales (Dragan, 1999 ; Chamoux, 2004) – ne serait-ce sur le fait que toutes les cultures ne sont pas anthropocentrées, la symbolique de l'espace étant différente d'une culture à l'autre.

L'analyse des dessins réflexifs nous a menées à la notion de frontières : celles de l'espace géographique, mais aussi entre extérieur et intérieur, entre individu et société. La catégorisation a permis de dégager diverses pistes : l'appropriation des lieux (perception de soi dans la ville, perception des lieux marqués par l'expérience vécue, conscience d'une configuration particulière influençant les perceptions) ; le phénomène de marginalisation (subie/voulue) ; égarement et transition (situer les

territoires investis et investir les territoires situés, évolution dans le temps : prise en compte des lieux, des gens et de l'expérience en cours, ainsi que référence à l'enfance et aux lieux du pays d'origine).

Conclusion.

Les cartes mentales en général – et les dessins réflexifs dans l'exemple présenté ici – apportent bien d'autres informations que la représentation de l'espace et/ou de la ville : elles permettent de parler de soi, rendant les frontières géographiques et psychiques intemporelles. Le sujet se représente à travers sa représentation de la ville, non en tant qu'individu isolé mais vivant au sein d'une culture et d'une histoire données (ici en confrontation avec la culture d'origine), véhiculées par une société composée de nombreux autres individus. « (...) Il est impossible de penser le cadre social comme dissociable du cadre spatial. L'espace n'est pas hors de nous, au contraire, nous ne pouvons en sortir » (Beaubreuil, 2011, p. 162).

Ce ne sont donc pas tant les lieux en eux-mêmes qui constituent le facteur dominant d'adaptation, mais l'accession à l'altérité. Via l'appropriation des lieux environnants, la perception de soi change en même temps que celle des fonctionnements humains de la ville/du pays d'accueil, et la place qu'on peut y occuper. Il s'agit de retrouver des repères et des points d'ancrage, en tant qu'individu, au sein de son parcours de vie, à l'intérieur d'une autre culture. Pour redonner, reconstruire du sens dans son nouvel environnement, mais également comprendre les actions qui s'y déroulent, les sujets « élaborent des grilles de lecture mouvantes » (Calinon & Mariani-Rousset, 2014) qu'ils adaptent au fur et à mesure. Dans le cas précis, la carte mentale a « résolu » le problème de langue, tandis que l'aspect discursif a permis de resituer le travail cognitif à l'œuvre : l'adulte est remis à la place de l'enfant qu'il a été, dans l'apprentissage des codes, et en même temps, en tant qu'étudiant étranger, il retrouve des repères en faisant appel aux compétences qui lui ont permis de grandir jusqu'à présent.

Références.

- Altman, I. & Low, S.M. (dirs.) (1992). *Place Attachment*. New York, Plenum Press.
- Augoyard, J-Fr. (2001). La conduite de récit. Dans M. Grosjean & J-P. Thibaud. *L'espace urbain en méthodes*. Marseille, Éd. Parenthèses, 173-196.
- Beaubreuil, Th. (2011). Le « spatialisme » du dernier Halbwachs. *Espaces et sociétés*, 2011/1, 144-145, 157-171.
- Calinon, A-S. (2014). Les facettes de la mobilité des étudiants internationaux : (Se) Projeter, (S') Appréhender. Dans R. Machard & F. Dervin (dirs.). *Les mobilités et migrations académiques autrement : Nouveaux espaces, nouveaux enjeux, nouveaux besoins*. Paris, L'Harmattan, Coll. Logiques sociales, 113-148.
- Calinon, A-S. & Mariani-Rousset, S. (2014). La place du sujet dans l'expérience de mobilité : l'étudiant international et le dessin réflexif. *Glottopol* n° 24, juillet 2014.
- Castelloti, V. & Moore, D. (2009). Dessins d'enfants et construction plurilingues. Dans M. Molinié (dir.) : *Le dessin réflexif : élément d'une herméneutique du sujet plurilingue*, 45-85.
- Chamoux, M. N. (2004). L'égo-centrage spatial, les cultures et les situations. *Histoire Épistémologie Langage*, 26/I, 111-135.
- De Biase, A. & Rossi, C. (dirs.) (2006). *Chez Nous : territoires et identités dans les mondes contemporains*. Paris, éd. de la Villette.
- Dewaele, A. (2011). Dessine-moi ta ville aujourd'hui et demain... Représentations et imaginaires urbains des jeunes citadins de Chandigarh. *Carnets de géographes* n° 3, Rubrique Carnets de terrain, déc. 2011.
- Doise, W. (1993). *Logiques sociales dans le raisonnement*. Paris, Delachaux et Niestlé.
- Downs, R.M. & Stea, D. (1977). *Maps in minds: Reflections on cognitive mappings*. New York, Harper and Row.
- Dragan, R. (1999). *La représentation de l'espace de la société traditionnelle*. Paris, L'Harmattan.
- Fleury-Bahi, G. (2000). Mécanismes d'influence de l'histoire résidentielle sur l'identité résidentielle, une approche dynamique. *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 13/1, 93-114.
- Haas, V. (2004). Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives. *Bulletin de Psychologie*, 474, 621-633.

- Hall, E. T. (1981). Proxémique. Dans Y. Winkin. *La nouvelle communication*. Paris, Seuil, 191-221.
- Jodelet, D. (2003). Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie. Dans S. Moscovici. *Psychologie sociale*. Paris, PUF, 357-378.
- Lynch, K. (1976). *L'image de la cité*. Paris, Dunod.
- Mariani-Rousset, S. (dir.), Griffond-Boitier, A., Chauvin, A. *et al.* (2012). L'individu dans son environnement spatial et social. Dans P. Frankhauser & D. Ansel. *La décision d'habiter. Ici ou ailleurs*. Paris, Economica, 11-42.
- Moles, A. & Rohmer, E. (1972). *Psychologie de l'Espace*. Paris, Casterman, Coll. Mutations-Orientations.
- Molinié, M. (2009). *Le dessin réflexif : élément d'une herméneutique du sujet plurilingue*. Amiens, CRTF, Encrage, Belles Lettres.
- Mondada, L. (2000). *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris, Anthropos.
- Perregaux, C. (2009). Dans les dessins de jeunes enfants, les langues sont des images. Dans M. Molinié (voir supra), 31-44.
- Piaget, J. & Inhelder, B. (1948). *La représentation de l'espace chez l'enfant*. Paris, PUF.
- Proshansky, H.M., Fabian, A. & Kaminoff, R. (1983). Place Identity: physical world socialization of the self. *Journal of Environmental Psychology*, 3, 57-83.
- Pulver, M. (1995 [1931]). *Le symbolisme de l'écriture*. Paris, Stock. Koch, Ch. (1978 [1958]). *Le Test de l'arbre : Le diagnostic psychologique par le dessin de l'arbre*. Bruxelles, Editest.
- Rosemberg, M. (2003). Contribution à une réflexion géographique sur les représentations et l'espace. *Géocarrefour*, vol. 78/1 | 2003, 71-77.
- Serfaty-Garzon, P. (2003). *Chez soi : les territoires de l'intimité*. Paris, Armand Colin.
- Tajfel, H. & Turner, J.C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. Dans S. Worchel, W. Austin (dirs.). *Psychology of intergroup relations* (2e éd.). Chicago, Nelson-Hall, 7-24.
- Wallon, H. & Lurçat, L. (1987). *Dessin, espace et schéma corporel chez l'enfant*. Paris, ESF.
- Ysos, L., Troadec, B. (2003). Étude interculturelle du développement de la représentation spatialisée du temps, IXe Congrès International de l'ARIC : *Contacts de cultures et cultures de contacts*, Amiens, 29 juin - 4 juillet 2003.
- Zajonc, R. (1980). Cognition and social cognition: a historical perspective. Dans L. Festinger (dir.). *Four decades of social psychology*. Oxford, Oxford University Press, 180-204.

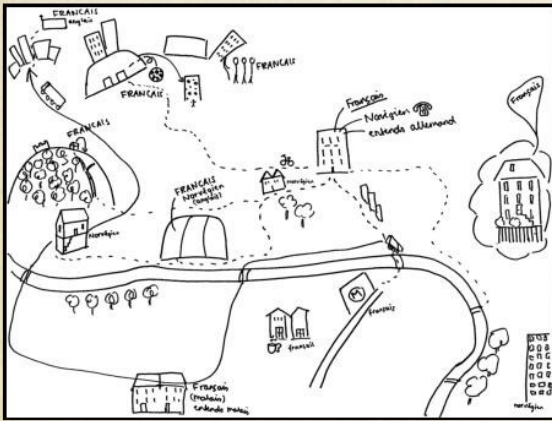
Sophie Mariani-Rousset (UBFC – ELLIADD-CCM)
& Anne-Sophie Calinon (UBFC – CRIT)

DESSINER SA VILLE D'ACCUEIL

Huit étudiants internationaux, en situation de mobilité au Centre de Linguistique Appliquée de Besançon (CLA), dessinent et parlent de leur ville d'accueil. Que devient leur rapport à la ville et à l'espace ?

But : établir un parallèle entre progression dans la langue et dans l'espace : repérer le passage de l'espace vécu à l'espace représenté ; recueillir la parole sur les lieux de vie liés à la mobilité ; voir l'évolution de l'appropriation spatiale couplée au développement cognitif et à la langue ; percevoir comment l'étudiant se situe (géographiquement et psychologiquement) dans son nouvel environnement, en lui faisant dire « où il (en) est ». *Qui devient-il ?*

« Si j'avais dessiné **au début** ça serait pas du tout comme ça je pense. [Ça aurait été] plus coupé, plus divisé et là maintenant (...) c'est comme... si on a tout arrangé, tout est réglé [...]. Avant c'était des petits bouts et puis j'ai trouvé les liens entre les points »



« Paris c'est très grand et j'ai peur que avec la langue et la vie c'est trop difficile... j'ai pris Besançon, que c'est très facile pour moi de habiter ici parce que c'est pas trop grand »

CORP(US)

Corpus « Calinon LIVE 2001 »

Les étudiants ont reçu pour consigne : « Dessine toi et les langues à Besançon ». Un entretien a suivi pour expliciter la représentation graphique.

Ce « dessin réflexif » permet le passage entre praxis du geste et de la pensée, afin de voir :

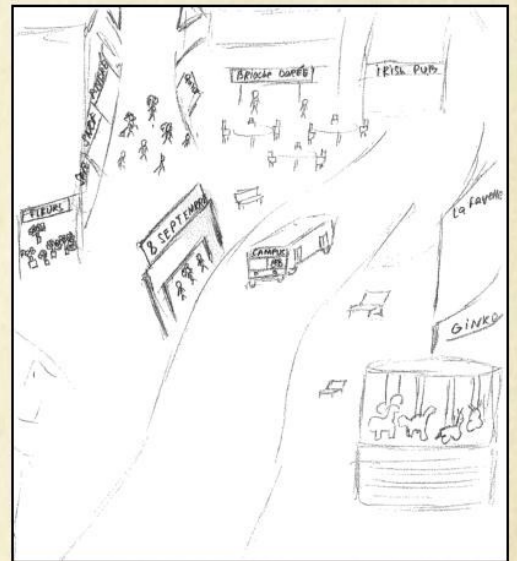
- comment le corps se projette dans un nouvel espace ;
- comment le discours se construit progressivement lors de la verbalisation du dessin.

« J'avais pas pensé à l'impression d'ensemble avant de dessiner le dessin, ça donne d'autres aspects je crois » (aller de l'avant)

ESPACE VÉCU / ESPACE REPRÉSENTÉ

Le concept de représentation spatiale s'associe à celui de mobilité. Afin de donner un sens à leur environnement de vie et aux actions qui s'y déroulent, les individus élaborent des grilles de lecture mouvantes : comment les rendre visibles ? L'analyse du corpus (entretiens et dessins) est composite, menée à la fois avec les concepts de psychologie et de sociolinguistique. Mise en discours, représentation et catégorisation se rejoignent.

L'interprétation du dessin, avec sa grille de lecture traditionnelle, correspond-elle à ce qui se dit dans le discours des étudiants ? On cherche à voir comment le sujet (se) réfléchit, projetant sa pensée sur un espace (le dessin) qui lui-même le fait réfléchir sur sa vie et son appropriation spatiale, via le langage. La symbolique spatiale (basée sur des études et tests de psychologie), avec les placements et les directions dans l'espace, dévoilent la personnalité de l'étudiant, qui « voit » sa pensée représentée et s'entend parler de sa trajectoire. Que peut-on transposer de la symbolique spatiale déjà connue ?



« C'est l'arrêt de bus que je préfère (...) parce que quand j'avais rendez-vous avec mes amis, mes nouveaux amis, on s'est toujours rencontré là-bas » (centralisation)

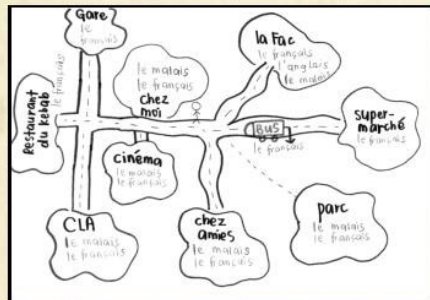
UNE MÉTA/PHORE VISUELLE

Dans ce projet de sociolinguistique, le dessin a été utilisé comme « déclencheur » de parole. Ce n'est que dans un second temps que les perspectives d'analyse ont été croisées.

Pourquoi faire appel à un autre système que le langage pour parler de la langue ? Parce que les signes et les gestes ont précédé les mots. Les images forment une sorte de métaphore de la représentation ; le dessin réflexif est la superposition de plusieurs niveaux de représentation.

Dans le processus d'appropriation de l'espace, le temps est linéaire. Avec le dessin, on demande au sujet d'effectuer un *instantané* de ce qui s'est passé au cours des derniers mois, de procéder à une collusion temporelle, en résumant le processus qui s'est mis en place (plus ou moins inconsciemment) pour cette appropriation.

La consigne, en perturbant le sujet, amène celui-ci à réorganiser son univers personnel, le faisant passer d'un discours rationnel, contrôlé, à une parole individuelle « vraie ». L'espace de la feuille est à mettre en parallèle avec la manière dont l'étudiant se situe, dans son espace intérieur, vis-à-vis de l'extérieur – espace peuplé, nouveau, inconnu.



NARRATION, COGNITION ET APPROPRIATION SPATIALE

La représentation graphique apparaît comme ayant deux fonctions : replacer l'adulte en position d'enfant n'ayant pas tous les codes, et placer l'étudiant étranger face à son travail de retrouver des repères en faisant appel aux compétences qui lui ont permis de grandir précédemment.

La notion de catégorie est liée à celle de frontière – rapport entre l'extérieur et l'intérieur, entre l'individu et le monde. Les lieux sont catégorisés par les expériences vécues et par les sentiments éprouvés. Cette catégorisation (de l'espace, des langues, des pratiques, des individus) a permis de dégager diverses pistes :

- L'appropriation des lieux : perception de soi dans la ville et des lieux marqués par l'expérience vécue ; conscience d'une configuration particulière influençant les perceptions.
- Également et transition : situer les territoires investis et investir les territoires situés ; évolution dans le temps : prise en compte des lieux, des gens et de l'expérience en cours ; référence à l'enfance et aux lieux du pays d'origine.
- Le phénomène de marginalisation (subie / voulue).

Les lieux ne sauraient constituer à eux seuls les conditions d'adaptation, mais permettent l'accès à l'altérité (changement de perceptions de soi et des lieux), aux fonctionnements humains associés à la ville et au pays d'adoption – et la place qu'on peut y occuper. Il s'avère nécessaire de retrouver des points d'ancrage, d'individualiser son parcours – ce dernier désignant tout autant ses repères géographiques que sa capacité à se situer dans sa vie. L'utilisation de la représentation visuelle commentée peut y aider.

Anne Tricot. Expérimentation d'une enquête utilisant les ressorts du sensible dans l'analyse de la perception des changements de l'environnement : l'Enquête Gulliver, résultats et perspectives.

Anne Tricot est ingénieure de recherche CNRS à l'UMR Espace d'Aix en Provence, France.
anne.tricot@univ-amu.fr

Introduction.

Nous présentons ici une démarche que nous avons appelée « l'Enquête Gulliver » (Tricot 2017), elle a été mise au point et adaptée pour l'analyse des rapports sensibles à l'environnement dans le contexte de recherches dédiées aux risques (d'érosion/submersion et d'inondation). Prendre en compte le sensible c'est s'intéresser à la dimension subjective de notre relation à l'espace, c'est-à-dire prendre au sérieux une autre modalité d'entrée dans la connaissance qui ne relèverait pas d'une mesure orthogonale mais des affects, des émotions et de la mobilisation des sens. Cette mobilisation du sensible nous intéresse particulièrement pour observer, comprendre et analyser comment des personnes, habitants et citoyens ordinaires habitent dans des espaces littoraux ou en bordure de cours d'eau. Quels types de « concernement » (Dewey, 1938) ils entretiennent avec ces derniers, quelle attention quotidienne et continue ils développent pour vivre et s'adapter dans ces espaces qui invitent tantôt à la contemplation esthétique tantôt à la vigilance face au risque dont ils sont potentiellement porteurs.

Ancrage théorique : Le sensible dans la perception écologique de l'environnement.

Au cœur de ce questionnement de recherche, nous avons développé une démarche qui joue sur différents ressorts du sensible : le sensible comme sensoriel (ce qui relève de la vue, de l'ouïe, de l'odorat ou du toucher) ; le sensible comme émotion (ce qui relève du ressentir) ; le sensible comme vulnérable (des espaces à risques). Dans nos travaux, nous partons également du postulat que les personnes ont une expérience de l'espace, une intelligence ou « une compétence spatiale » (Fu Tuan Yi, 1974) et à la notion de « perception du risque », nous préférons celle de perception de l'environnement ou de perception écologique.

Quelques concepts centraux organisent notre réflexion :

1) L'écologie de l'attention que l'on trouve chez Tim Ingold (2013), dont les travaux se situent à la croisée de l'écologie de la perception et de la philosophie pragmatiste : l'attention à l'espace et à ses changements. Dans cette perspective, la question du sensible, les sens et les émotions sont considérés comme des ressources (et non des biais) dans l'analyse des rapports humains à l'environnement dans laquelle s'inscrit notre analyse de la perception. « Notre capacité à savoir tient plutôt à la possibilité que nous avons de situer une information, à comprendre sa signification, au sein d'un contexte de relations perceptuelles directes avec nos environnements » (Ingold, 2013).

2) Le concept d'invite ou d'affordance de James Gibson (1979) : l'espace offre des saillances, des invites, des prises ou affordances qui constituent pour la personne des points d'ancrage et d'entrée dans l'environnement qu'elle perçoit. Dans cette perspective, la notion d'invite est relationnelle, ce n'est pas une propriété s'attribuant à l'environnement ou à l'agent, mais à la relation qu'ils entretiennent dans une action. Au cours de nos travaux, on va s'interroger sur la question de la prise, mais aussi de la perte de la prise, sur l'espace (paradoxe de mesures de gestion qui en protégeant opèrent un détachement ou une perte de prise, perte de familiarité des riverains avec le phénomène perçu). Dans la perspective de Gibson, à l'opposé de l'expérience sensorielle telle que la définissait la psychologie classique des sensations qui présupposent l'idée de stimulus, les sens ne sont pas passifs mais actifs. Les systèmes perceptifs s'apparentent à des dispositifs de recherche ou d'extraction de l'information écologique c'est-à-dire une information déjà nichée dans l'environnement.

3) Enfin le concept d'attachement (Hennion, 2004 ; Hache, 2011) entendu non pas comme un lien, mais une relation contingente, circonstancielle et étroitement liée aux situations. On aborde également la question de l'attachement non pas seulement comme un biais, mais aussi comme une ressource, une compétence, un ressort pour l'action qu'elle soit collective ou individuelle : une perspective pragmatique au sens où on essaye de traiter la question sous l'angle d'une expérience sensible et ses différentes mises à l'épreuve. Tel que le définit Antoine Hennion, « l'attachement n'est pas une relation d'un sujet à un objet, mais une relation qui affecte réciproquement » ou encore « ce à quoi on tient et qui nous tient »

(Émilie Hache). L'attachement désigne ici une relation ou « une transformation continue de l'individu par le monde et du monde par l'individu à travers l'expérience d'ajustements quotidiens » (Botea & Rojon, 2015). Il s'agit alors de recourir à la notion d'attachement pour questionner l'évidence du littoral ou des espaces fluviaux en les pensant différemment, s'intéresser aux assemblages cognitifs et sensoriels qu'ils suscitent (Breda, 2016).

Ancrages méthodologiques.

L'enquête se présente comme un itinéraire à parcourir sur une très grande photographie aérienne, elle joue sur des effets d'échelle d'où sa référence au géant Gulliver. Sa taille, plus de 20m², permet une immersion dans l'espace ainsi représenté. Son originalité est de s'inspirer de plusieurs méthodes : elle se situe en effet à la croisée des méthodes dites de « photo-élicitation », des cartes mentales et de la cartographie participative, sans toutefois être ni vraiment l'une ni l'autre, nous y reviendrons. Initialement mise au point au cours de deux recherches (2012, 2013), elle est aujourd'hui réadaptée dans le cadre d'une nouvelle aventure destinée à comprendre et analyser les comportements humains en situation de stress et de catastrophe (2017-2020). Il s'agira alors de prendre en compte un aspect complémentaire de ce rapport sensible à l'espace, celui de la peur et de la contagion des comportements en situation de crise. Nous avons donc développé une démarche méthodologique qui s'inspirait elle-même de plusieurs méthodes.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une carte mentale ou cognitive, « l'Enquête Gulliver » (Tricot, 2017) s'en inspire car la cartographie participative comporte une fonction « critique » ou « alternative » (Martouzet, 2007). En effet, elle tente de renouveler les méthodes qualitatives en empruntant à la cartographie, mais également à l'art et la psychologie. L'approche participative vise à une production collective d'une connaissance directe du territoire : « la cartographie participative est une cartographie de l'habitant » (Palsky, 2013). Les recherches participatives ont longtemps été associées à des recherches-actions notamment dans le champ de l'urbanisme. On les retrouve aujourd'hui dans des travaux d'anthropologues dédiés à l'observation des changements climatiques où l'on va rechercher une association des savoirs autochtones et des savoirs savants pour comprendre les effets du changement climatique et la recherche de solutions adaptatives tenant compte des similitudes et des différences de systèmes de connaissances (Roué, 2016). L'usage et la fabrication de cartes dans une optique participative sont utilisés pour recueillir et rendre compte d'usages de lieux, de la perception d'espaces. Sur ce point, la cartographie participative est voisine dans ses formes plus anciennes de techniques connues des géographes et des psychologues sous la forme de cartes mentales ou cognitives (Gould & White, 1974 ; 1986). C'est dans cette perspective que nous nous intéressons à la dimension subjective du rapport à l'espace, une dimension généralement peu ou pas travaillée dans la cartographie classique.

Objectifs.

Les enjeux de cette démarche étaient de plusieurs ordres : faciliter le couplage des connaissances scientifiques et des savoirs locaux ; comprendre les rapports sensibles des habitants à leur espace littoral (ou fluvial), les qualités et valeurs attribuées à cet espace et la perception des changements qu'ils en ont. Enfin, le recours à la photographie aérienne comportait également comme enjeu de pouvoir localiser les récits et perceptions en utilisant des supports visuels et cartographiques.

Ainsi conçu, le dispositif d'enquête devient un support de récits et un dispositif d'analyse et de représentation des données recueillies.

La fabrique de l'enquête:

Le montage de l'enquête Gulliver repose sur un assemblage de photographies aériennes (dalles IGN) tirées à une échelle précise (1/1000ème) et sur un très grand format, 24 m², le tout tiré sur une bâche sur laquelle on peut marcher, écrire, s'asseoir. L'originalité du montage consiste à jouer sur des effets d'échelle : sur ce tirage la personne peut marcher, regarder d'en haut l'espace, puis s'approcher, venir crayonner et disposer des post-it sur la bâche. Durant cet échange, la personne délivre également un récit : celui de son enfance, de ses usages (pêche, baignade, loisirs divers ou autres). Elle délivre également son témoignage des changements qu'elle perçoit dans l'espace ou son environnement proche, des inquiétudes éventuelles que cela peut engendrer. Par ce montage l'enquête Gulliver permet de

« parcourir » plusieurs hectares en quelques minutes, d'où sa référence au géant. L'enquête est menée par un chercheur, qui volontairement ne posait pas de questions aux enquêtés.

Présentation synthétique des résultats.

Au niveau méthodologique, la démarche, comportant un côté ludique, a permis de sortir du schéma classique de l'entretien qui peut être contraignant voire stressant pour l'enquêté. Le support est alors devenu un objet médiateur entre le chercheur, la personne participante et l'espace ainsi projeté. Le tirage, ayant été réalisé sur une bâche plastique, était conçu pour qu'on puisse y écrire, marcher, s'asseoir et discuter. Le fait de pouvoir écrire à la craie, de déposer des post-it sur le support, de pouvoir s'asseoir sur le support et de discuter impliquait également un rapport corporel totalement différent, par rapport à la visualisation d'une photographie aérienne plus classique (petite), où nous recherchions une forme d'immersion de la personne volontaire participant à l'enquête.

Au niveau thématique (sur la question de l'érosion/submersion des plages), en adoptant une telle perspective plus qualitative que géométrique de l'espace, nous nous sommes avant tout intéressé aux qualités ou valeurs attribuées à l'espace (Tuan, 1974). De nombreuses données ont pu ainsi être relevées auprès des personnes, concernant leur perception du changement de morphologie des plages (perte du sable, abaissement ou recul des plages, augmentation de la violence des tempêtes). Une attention aux changements de qualité du sable : l'érosion des plages nécessitant un perpétuel rechargement en sable de ces dernières or le sable ainsi rapporté n'est pas de la même qualité, il est plus grossier, il s'apparente davantage à des graviers. Des données ont pu également être recueillies quant à l'inquiétude suscitée par la rupture possible d'un cordon dunaire (ex. de la presqu'île de Gâvres du projet ADAPTALITT) menaçant par le potentiel d'isolement que cette cassure comporte pour la presqu'île de (re)devenir une île, voire de disparaître.

Les différentes postures ont révélé une attention continue des habitants au changement de leur espace. Dans le projet ADAPTALITT l'élément principal (affordance) était le sable, le cordon dunaire d'abord, la presqu'île qui avait été solidifiée durant les années 1950 par la réalisation d'une digue à laquelle s'adosse depuis une route permettant la liaison de la presqu'île avec les autres communes, le sable aussi et ses transformations : sa perte, ses dépôts (que l'on appelle encore dans un langage plus scientifique les phénomènes d'érosion et d'accrétion), le changement de qualité de ce dernier quand il est importé d'un autre lieu (dans les processus de rechargement des plages pour amortir la violence des vagues) et l'inquiétude de vivre sur des espaces vulnérables en proie à une érosion accélérée mais aussi à l'intensité annoncée de la violence des tempêtes à vivre.

Ouvertures actuelles de la démarche.

Parmi les questions que pose ce genre d'approche, ce n'est pas le manque d'intérêt dont souffrirait la question du rapport affectif à l'espace, mais plutôt son positionnement méthodologique. Il faut dire que les techniques qualitatives en géographie sont peu légions : lorsque les géographes utilisent des enquêtes qualitatives, ils s'appuient sur le socle de connaissance produit par leurs collègues sociologues et anthropologues, ce que nous faisons également. De plus, utiliser des outils géographiques comme la photographie aérienne dans des entretiens qualitatifs n'est pas une technique très employée par les géographes. Sur ce point, il semble que ce type d'approche peut se heurter à une forme d'imaginaire disciplinaire propre à la géographie entendue ici comme « cartographie », bien que la géographie ne se limite pas à faire des cartes. On sait pourtant que la cartographie ne s'est pas toujours présentée comme un ensemble rigoureux et strictement codifié de pratiques ou de règles pour lever plans et cartes sur des bases scientifiques. En d'autres termes, la cartographie ne s'est pas toujours présentée de manière orthodoxe et positiviste. On trouve dans toutes les régions de France de magnifiques cartes qui sont autant d'expression artistique que poétique. Ainsi, avant d'être mise en ordre, la cartographie se présentait davantage comme un mode d'expression graphique et de formalisation de récits (Caquard & Joliveau, 2016). Et il existe aujourd'hui des travaux en géographie s'interrogeant sur la place du sensible dans la représentation cartographique, on parle d'ailleurs de cartographie du sensible (Olmedo, 2011) pour parler de travaux qui cherchent à révéler les relations intimes des humains à l'espace en s'inspirant de récits de vie. Et même si c'est un courant émergent en géographie, les réflexions sur les cartes, sur leur portée mais aussi leur limite, les hybridations et les fréquentations entre disciplines permettent

aujourd'hui de pouvoir expérimenter des méthodes qui se situent entre plusieurs horizons disciplinaires. Progressivement la dimension sensible de l'espace semble faire son entrée en géographie même si la crédibilité des travaux qui relève de ce champ d'analyse encore exploratoire peine encore à faire sa place.

Références.

Audas, N. (2010). La dimension affective du rapport au lieu des individus : techniques d'enquêtes comparées, *EDP Sciences*, NSS, 18 (2).

Botea, B., Rojon S., (2015). « Préambule », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 13 octobre 2015, consulté le 29 septembre 2017. URL : <http://pa.revues.org/382> ; DOI : 10.4000/p.382

Breda C., (2017). *Du sable dans les bottes. Coexistence et politiques des savoirs sur l'érosion du littoral au Québec*, Doctorat en sciences politiques et sociales (département anthropologie) soutenu le 10 mars 2017, Université Catholique de Louvain.

Caquard, S. & Joliveau, S. (2016). Penser et activer les relations entre cartes et récits, *Mappemonde*, 118.

Dewey, J. (1993 [1938]). *Logique. Théorie de l'enquête*, Deledalle G. (ed.), Paris, Presses universitaires de France.

Gibson, J. (1997). The theory of affordances, R. Shaw et J. Brandford (dir.), *Perceiving, acting and knowing. Toward an ecological psychology*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates.

Gould, P. & White, R. (1984). *Cartes Mentales*, traduit de l'anglais par A. Perroud et M. Roten. Fribourg, Editions Universitaires de Fribourg Suisse, 169 p.

Gibson, J. (1997). The theory of affordances, R. Shaw et J. Brandford (dir.), *Perceiving, acting and knowing. Toward an ecological psychology*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates.

Gould, P. & White, R. (1984). *Cartes Mentales*, traduit de l'anglais par A. Perroud et M. Roten. Fribourg, Editions Universitaires de Fribourg Suisse, 169 p.

Gueben-Veniere, S. (2011). En quoi les cartes mentales appliquées à l'environnement littoral, aident-elles au recueil et l'analyse des représentations spatiales, *EchoGeo*, juin 2011, <https://echogeo.revues.org/12573>

Hennion, A. (2015). Enquêter sur nos attachements. Comment hériter de William James ?, *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations, mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 28 septembre 2017. URL : <http://sociologies.revues.org/4953>

Hennion, A. (2004). Affaires de goût, se rendre sensible aux choses, dans Peroni M. et Roux J. (Dir.), *Sensibiliser dans le vif du monde*, La Tour d'Aigue, Aube.

Ingold, T. (2013). *Marcher avec les dragons*, Zones sensibles, 384 p.

Martouzet, D. (2014). *Ville aimable*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, coll. Villes et territoires, 384 p.

Olmedo, E. (2011). Cartographie sensible, émotions et imaginaire. <http://blog.mondediplo.net/2011->

Palsky, G. (2013). Cartographie participative, cartographie indisciplinée, *L'information Géographique*, 7(4), <http://www.cairn.info/revue-l-information-geographique-2013-4-page-10.html>

Tricot, A. (2017). L'habitant un amateur d'espace ? Expérimentation d'une démarche appelée « Enquête Gulliver », *EspaceTemps.Net* (article accepté à paraître 2017).

Tuan, Y.F. (1974). *Space and place: the perspective of experience*. University of Minnesota Press, Minneapolis, MN.

Expérimentation d'une enquête utilisant les ressorts du sensible dans l'analyse de la perception des changements de l'environnement : résultats et perspectives



Anne Tricot, CNRS, ESPACE UMR 7300 ESPACE, Aix-en-Provence



Crédit photo : La presqu'île de Goeres (Morbihan, Source GEOS 2009)

La démarche a été mise au point pour analyser **la perception des phénomènes d'érosion/submersion** des côtes littorales par les habitants côtiers : un processus difficile à percevoir car il n'a pas de manifestation concrète pour l'œil sauf lors d'une actualisation brutale (exemple : effondrement d'une falaise, recul de la plage, submersion des côtes etc.).

L'érosion des côtes est un processus intéressant car il n'est pas seulement un risque mais également un phénomène qui façonne les paysages par l'action des vents, des houles, des courants marins mais également des actions humaines (aménagements portuaires, ouvrages de protection, urbanisation etc.).

Il s'agissait d'introduire la question des rapports sensibles et des émotions comme **ressources** (et non pas seulement comme biais) dans l'analyse de la perception des changements (et/ou des risques) dans l'environnement.

Les rapports sensibles entendus comme la mobilisation de sens (**vue, ouïe**) et des affectifs (**émotions et attachements**) pour comprendre l'attention des personnes aux changements de leur environnement.

Ancrage théorique : le sensible dans la perception écologique

- La perception écologique et le concept d'invité de Gibson (Gibson, J., 1979)
- La perception ou l'attention portée aux changements (Ingold, T., 2013)
- La question de l'attachement à l'espace (Hennion 2004, Hache E. 2011)

« Notre capacité à savoir tient plutôt à la possibilité que nous avons de situer une information, à comprendre sa signification, au sein d'un contexte de relations perceptuelles directes avec nos environnements » (T. Ingold, 2013).

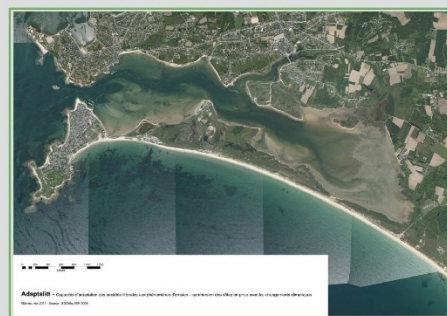
Cette phrase que nous empruntons à l'anthropologue Tim Ingold nous intéresse en tant que géographe dans la perspective d'une connaissance ou un savoir situé.

Ancrages méthodologiques

Une méthode d'enquête géographique et qualitative à la croisée des approches participatives et des cartes mentales (D. Martouzet, 2007) et de l'usage de supports visuels et photographiques dans l'enquête, la « photo-élicitation » (Fayet, 2012)

Objectifs

- Faciliter le couplage des connaissances scientifiques (ou conventionnelles) et des savoirs locaux ;
- Recueillir et rendre compte des imaginaires spatiaux, des inquiétudes, angoisses, « des lieux de soucis » ;
- Localiser ces perceptions à partir des supports visuels.



Le montage : la méthode utilisée n'est pas à proprement parler une carte mais une photographie aérienne. Pour réaliser cette expérience, nous nous avons créé une vue aérienne de l'espace d'enquête, de 24 m² (6 m x 4 m) à l'échelle fine de 1/1000^e et imprimée sur une bache en PVC. Le cahier des charges de cette bache était assez simple : avoir un imprimé sur lequel on puisse marcher, écrire (à la craie), qui résiste aux intempéries pour être travaillé en extérieur.

Résultats

Même si elle s'en inspire, contrairement aux cartes mentales, **la démarche ne cherche pas à savoir comment un individu dessine l'espace mais comment il circonscrit un phénomène** particulier : on lui fournit un fond photographique à grande échelle sur lequel il peut s'asseoir, dessiner, crayonner.

La démarche permet de recueillir des récits de personnes ainsi que des observations fines sur la perception de l'érosion des plages (recul et/ou enfoncement des plages, violence accrue des vagues, perturbations des mouvements du sable, effets des aménagements etc.).

Perspectives 2017

La démarche initialement utilisée aux cours de deux projets de recherches distincts (ADAPTALITT et REVARUNI) pour analyser les phénomènes de perception des risques va être aujourd'hui reconduite dans un nouveau projet destiné à analyser les comportements humains en situation de catastrophe (à Nice et au Havre) : elle sera complétée par la mise en place d'oculomètres pour analyser les mouvements de l'œil (les points d'arrêts, les temps d'arrêt) sur l'image présentée et *in situ* au cours de parcours commentés.

La démarche sur la perception sera couplée à une modélisation des comportements humains en situation de catastrophe.

Elle sera menée en interdisciplinarité avec des mathématiciens et informaticiens (LMA Le Havre et Laboratoire J. A. Dieudonné), des psychologues (Laboratoire de Psychologie des Pays de la Loire/Nantes, UMR ESPACE) et des géographes (UMR Geoazur, UMR Géographie Cité et UMR ESPACE) projet « Observation et modélisation des comportements humains en situation de catastrophe (IDEX Université de Nice 2017).

Bibliographie :

- Hennion A., 2004, « Une sociologie de l'attachement. D'une sociologie de la culture à la pratique de l'amateur », *Sociétés*, 3/2004, n°85, pp 9-24.
- Hache E., 2011, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, La Découverte.
- Ingold T., 2013, *Marcher avec les dragons*, Zones Sensibles.
- Tuan Yi Fu, 2006, *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*, Lausanne, In Folio.

Projets de recherche en lien avec la méthode présentée :

- ADAPTALITT (2009-2012). *Capacité d'adaptation des sociétés littorales aux phénomènes d'érosion/submersion en prise avec les changements climatiques*, APR GICC 2008 (Ministère Environnement, Energie et de la Mer). Partenaires : PACTE, GEOMER, CRESSON, GSPM-EHESS, Dynalang. Coordination A. Tricot (PACTE).
- REVARUNI (2010-2013). *La réappropriation du Var dans l'agglomération niçoise. Le fleuve comme espace de redéfinition des relations entre ville et environnement*, APR PIRVE 2010 (CNRS). Partenaires : PACTE, GEOAZUR, CRC, GECKO, coordination J. Lollive (PACTE).

Contact : anne.tricot@univ-amu.fr

ATELIER 4 - Sandrine Depeau. Démarches participatives et collaboratives, comment partager collectivement des représentations ?

Sandrine Depeau est chargée de recherche au CNRS à l'UMR ESO de Rennes, France.
sandrine.depeau@univ-rennes2.fr

L'atelier 4 s'inscrit dans les démarches participatives où l'usage de cartes entendues comme des reconstructions sociales et cognitives de l'espace, invite à interroger d'une part, l'articulation entre les processus de communication et de représentation et d'autre part, le passage de l'inter-individuel à l'intra-psychologique dans la construction des significations sociales de l'élaboration cognitive des connaissances.

Aussi, il ambitionne de répondre à deux questions principales dans l'usage des cartes et représentations socio-cognitives. La première vise à comprendre comment construire et/ou partager collectivement des représentations ? Et la seconde est relative à la place des enjeux scientifiques et sociétaux dans la démarche. La visée des démarches participatives et collaboratives est principalement celle d'accompagnement ou encore de contribution à l'émergence d'enjeux rattachés au développement du territoire auxquels est associé une diversité d'acteurs. C'est pourquoi il devient nécessaire de s'attacher autant au passage de l'individuel au collectif dans la construction des connaissances spatiales qu'à l'impact des relations entre groupes sociaux (y compris la place des chercheurs dans cette démarche) qui, animés par des expériences et donc des croyances, valeurs et intérêts parfois divergents, peuvent rendre compte d'enjeux scientifiques et sociétaux distincts qui ne sont peut-être pas sans impact sur la démarche déployée.

Ces deux questions contribuent à mettre en regard les communications ici présentées à partir :

1/ de la place que l'on peut accorder aux processus de communication dans la construction des représentations socio-spatiales et aux types de régulation des échanges (d'ordre relationnel ou socio-cognitif) dans cette construction ;

2/ du rôle important des conditions de passation et surtout de la place de l'animateur et des consignes données aux individus dans cette régulation des échanges qui constitue le cœur de la mise en œuvre du jeu et de la mise en jeu des groupes d'individus constitués.

Pour répondre à ces deux questions et rendre compte de l'usage des cartes dans les démarches participatives, deux présentations sont développées au cours de l'atelier et suivies de discussions avec l'ensemble des participants : une première communication transmise par Sylvain Dernas et François Johanny, intitulée, « *Le « Jeu de territoire » : un outil collaboratif pour aider les choix de carrière des étudiants par une action sur leurs représentations socio-spatiales* » ; une seconde présentée par Anne-Christine Bronner et Thierry Ramadier intitulée « *représenter individuellement, représenter collectivement l'espace géographique : l'usage du jeu de reconstruction spatiale* ».

« Le Jeu de territoire » : un outil collaboratif pour aider les choix de carrière des étudiants par une action sur leurs représentations socio-spatiales.

Le jeu de territoire vise à permettre l'élaboration des représentations socio-spatiales des individus en mobilisant un principe de collaboration particulier basé sur le concept de conflit socio-cognitif (Doise & Mugny, 1981), autrement dit sur la confrontation de points de vue entre différents partenaires faisant face à un problème posé. Ce principe prioritairement développé en situation à la fois collaborative mais aussi de construction de nouvelles connaissances permet de mettre en avant l'enjeu de communication et de positions sociales dans la confrontation/construction de nouvelles connaissances socio-spatiales, en particulier ici liées au territoire du métier de vétérinaire.

Pour permettre de comprendre la place de ce premier principe, rappelons quelques règles d'organisation expliquées par les auteurs et qui sont les acteurs impliqués dans la démarche. Ce passage reprenant en partie les propos des auteurs est ici encadré.

Le jeu de territoire s'articule autour de trois phases où sont impliqués trois types d'acteurs : vétérinaires praticiens, professeurs et étudiants qui sont réunis dans des groupes hétérogènes. Le jeu est conduit en plusieurs phases impliquant plusieurs groupes hétérogènes qui jouent simultanément.

1/ une phase de diagnostic du territoire partagé vise à recueillir le discours d'étudiants par rapport à différentes « fiches diagnostics » relatives à certains critères pour s'installer (ex. accès à la santé ; accès aux services scolaires). Ces fiches sont composées de « données froides » élaborées par des experts au départ (de façon *ad hoc*). Les échanges sur ces fiches donnent lieu à une carte constituée d'une base cartographique présentant quelques informations élémentaires liées au territoire en jeu (localisation de ville de la zone géographique, axes routiers et fluviaux). Cette phase est importante car elle permet aux joueurs de se décentrer de leur propre point de vue.

2/ une phase de projection du territoire dans le futur qui permet aux groupes d'échanger sur l'attractivité des territoires à partir de scénarios.

3/ une dernière phase qui consiste en des restitutions collectives où chaque groupe « découvre et écoute les réflexions des autres groupes ». Cette phase est importante dans la même mesure où il s'agit de saisir la confrontation des représentations.

La manière de constituer les groupes qui doivent confronter leur point de vue est ici un pré-requis important calé sur une base « d'asymétries des connaissances spatiales » produites par des différences de rôles et de statuts des individus. En partant de ce principe de base, le travail de collaboration intra-groupe entraîne des confrontations inter-individuelles de points de vue relatifs aux représentations du territoire rural (dans sa forme diagnostic mais aussi projective).

En outre, la démarche des auteurs s'appuie sur une double collecte de données qui permet de mettre en relief l'impact des processus de communication. En effet, le recueil de données discursives issues d'entretiens et des données visuelles extraites d'enregistrements vidéo des échanges au sein et entre les groupes a l'avantage de considérer autant les données cognitives constitutives des représentations que les données relationnelles qui président aux échanges et aux communications. C'est là un point important pour comprendre comment la qualité des échanges (rôles, prises de parole, positions au sein du groupe) interfère dans la (re)construction des connaissances socio-spatiales de territoires. Les résultats présentés montrent d'ailleurs que le principe de décentration individuelle dans le groupe reste fondamental dans la mise en tension des représentations au sein du groupe. Le jeu de territoire en mobilisant les représentations ou la part de connaissances subjectives se rapprocherait finalement du champ de la cognition située dans la mesure où les connaissances du territoire sont dites construites sur la base des échanges.

Représenter individuellement, représenter collectivement l'espace géographique : l'usage du jeu de reconstruction spatiale.

Issu des travaux sur les représentations de l'espace géographique de Thierry Ramadier, le Jeu de Reconstruction Spatiale (JRS), conçu en 2003 et assimilé à « un outil de modélisation spatiale » vise à « recueillir à la fois les éléments et leurs configurations spatiales qui sont enregistrées via une photo finale de la composition spatiale produite ». Le jeu composé d'un plateau et de différents éléments à placer pour construire une représentation d'un espace géographique est ici décliné dans « une démarche collaborative et participative où l'outil du JRS est utilisé comme média à l'élaboration des reconstructions spatiales » qui sont dans ce cas étayées par un discours et des échanges entre participants sur les significations des éléments placés sur le plateau.

À l'appui d'une « étude menée à Schiltigheim en Alsace et liée à l'accompagnement de l'équipe municipale dans un processus de participation au Plan Local d'Urbanisme (PLU) », les auteurs ont mobilisé le JRS dans l'objectif de « comprendre la dimension sociale des reconstructions spatiales de la ville ». Pour cela, différents groupes sociaux (de l'habitant enfant ou jeune adulte, à l' élu municipal, en passant par des représentants d'associations enregistrées dans la commune et des artisans-commerçants) sont impliqués. Mais contrairement à la démarche conduite dans le cas du jeu de territoire, ici les groupes sont constitués de façon homogène et suivent différentes phases faisant varier collecte individuelle *versus* en groupe et consignes sur la ville d'aujourd'hui *versus* ville demain. En tout, le processus de participation recoupe trois types de productions (ville aujourd'hui produite individuellement, ville demain produite individuellement et ville aujourd'hui/demain produite en groupe) qui permettent de

faire varier les rapports des individus à l'objet « ville » dans ses différentes dimensions temporelles. En mobilisant des groupes intrinsèquement homogènes mais sociologiquement et démographiquement différents, l'enjeu de la démarche participative est ici de comprendre non seulement l'effet des types d'implication sociale dans l'élaboration des représentations des espaces géographiques, mais aussi le jeu des positions dans le partage de la construction de ces représentations. C'est d'ailleurs ce que montrent certains des résultats exposés par les auteurs, notamment quand il s'agit de la consigne relative au futur de la ville. Passer de la ville présente à la ville future est aussi un moyen de montrer le poids des rapports que les différents groupes sociaux établissent avec l'espace et notamment le saillant des dimensions politiques (reprises sous certaines formes par les élus, aménageurs et quasi absentes chez les enfants) et des dimensions sociales (la proximité des connaissances construites rejoint la proximité sociale ou la proximité des enjeux). Passer de la ville présente à la ville future dans les consignes est donc une manière d'explorer les dimensions réelles, idéelles, voire idéales dans la construction des représentations spatiales.

De plus, les analyses déployées pour comprendre les jeux de données dans les rapports inter-individuels ou encore inter-groupes montrent la diversité des protocoles analytiques qui peuvent être déployés dans le champ des représentations. Le transfert de la méthode fréquence-rang de Vergès (1995) pour analyser la part normative (et donc collective et sociale) vs fonctionnelle (et donc plus individuelle et circonstanciée), initialement appliquée au domaine des représentations sociales est ici intéressant pour peu que les résultats (qui ne sont malheureusement pas détaillés) aient la puissance de révéler la structure socio-spatiale des représentations des espaces géographiques et dans cette perspective le rôle des différentes formes de contexte dans leurs dimensions sociales et temporelles. Il reste cependant un point laissé aveugle mais certainement traité par les auteurs dans la présentation de la démarche, celle de structuration de l'espace (rendue visible par l'ordre d'apparition des éléments du jeu).

En outre, la question des positions sociales reste capitale dans l'usage collaboratif du JRS et notamment la mise en œuvre des dynamiques de groupe. Mais, si la position sociale est toujours définie relativement à une institution commune, la manière de la révéler reste encore une tâche difficile à relever. À moins que la position ne soit dans le cadre de cette procédure assignée plutôt à celle de rôle plus caractéristique de la dynamique impulsée ici par le JRS.

Enfin, la procédure collaborative de JRS développée ici par les auteurs permet de répondre à une question fondamentale d'un point de vue méthodologique, à savoir la validité et l'objectivation des significations afférentes aux espaces géographiques.

Du sujet au groupe, ou comment construire et/ou partager collectivement des représentations ?

Les deux démarches méthodologiques (Jeu de territoire et JRS) se rejoignent sur trois points fondamentaux. Tout d'abord, elles mobilisent toutes deux la *procédure multiniveaux* partant d'une prise en compte de processus individuels pour aller vers des processus plus collectifs dans la construction des représentations. Ensuite, de la compréhension de la construction collective des représentations, dépend une double approche dans la collecte et l'analyse des données, à savoir une *approche socio-cognitive* (basée sur les connaissances et significations des espaces) et une *approche relationnelle* (basée sur l'observation des actes communicationnels entre les membres de groupes sociaux). Enfin, les représentations des espaces géographiques sont entendues dans une double perspective temporelle qui permet d'articuler les représentations socio-cognitives dans leur forme actuelle et dans leur projection spatiale (forme spatiale entendue dans ses acceptions : future, potentielle, possible, souhaitée).

La procédure multiniveaux construite en partie pour comprendre les effets des processus de communication dans l'élaboration collective des représentations et notamment les formes et la nature des échanges inter-individuels, mais aussi inter-groupes permet de poser de façon centrale la place des processus psycho-sociaux dans la construction cognitive des espaces. Dans le cas du jeu de territoire, ce sont les concepts de « conflit socio-cognitif » et de processus de « décentration » qui sont recherchés. Dans le cas de la démarche collaborative utilisant le JRS, c'est le concept de lisibilité sociale (Ramadier & Moser, 1998) et le poids des positions sociales qui sont mis à l'épreuve par la méthodologie. Cependant, la constitution des groupes sociaux observés et mis en jeu dans chacune des deux démarches est différente (asymétrie des connaissances dans le cas du Jeu de Territoire/ groupes homogènes dans le JRS). Aussi, au vu des prérequis liés à la recherche du conflit socio-cognitif (le cas du jeu de territoire) et aux objectifs visés de prise en compte et de compréhension des positions sociales dans la construction

des représentations des espaces géographiques, la composition inverse de groupes sociaux aurait pu être attendue. Tout du moins, on peut s'interroger sur l'équilibre des statuts entre les membres d'un groupe dans le processus de conflit socio-cognitif qui doit permettre la décentration du sujet. L'asymétrie des connaissances n'entraîne-t-elle pas aussi l'asymétrie des statuts des membres et en conséquence, ne risque-t-elle pas à outrance de déplacer la régulation des échanges entre les membres du groupe du simple enjeu socio-cognitif à un enjeu plus relationnel ? D'autant que les enjeux sociaux et politiques liés à l'espace rural dans le cas des professions vétérinaires sont forts. Sans présager d'une domination sociale quelconque au cours des confrontations en groupe, comme le précise Houdé & Winnikammen à propos du conflit socio-cognitif dans les situations d'apprentissage, « *la résolution par soumission ne peut aboutir à la résolution du conflit socio-cognitif* » (Houdé & Winnikammen, 1992). C'est pourquoi ils préconisent plutôt de veiller à l'équilibre des connaissances entre les membres impliqués dans le conflit socio-cognitif.

Enfin, et c'est là un principe important de la démarche collaborative du JRS, la notion de « construction socio-cognitive des espaces » opère à travers le passage de dimensions individuelles à la dimension collective, et son exploitation en termes d'analyse permet de mieux observer les formes analogiques des processus socio-cognitifs qui président à la construction des représentations spatiales. Ce sont là, deux formes de recueil qui rappellent quelques nuances de représentations - aujourd'hui peut-être dépassées - entre représentations sociales et représentations collectives⁸.

Par ailleurs, le passage de l'étape de la position individuelle à celle de la prise en compte des positions des autres dans cette reconstruction spatiale ne renverrait-elle pas au passage d'un fonctionnement égocentrique à un fonctionnement plus abstrait ou décentré (Piaget, 1923), autrement appelé ensuite l'allocentrisme par d'autres travaux qui ont suivi dans le domaine de l'évolution des représentations des espaces en géographie (développement des connaissances spatiales) ? Le rapport entre ces deux catégories n'est pas sans renforcer le besoin « *de prise en compte du niveau subjectif [qui] permet de comprendre une fonction importante des représentations* » (Jodelet, 2003, p. 39), mais à condition d'inverser le sens du protocole de collecte (du collectif à l'individuel). Ce qui nous semblerait d'ailleurs plus juste pour comprendre la place de la dimension sociale des représentations. En rappelant que les représentations appartiennent « *à trois sphères d'appartenance : celle de la subjectivité, celle de l'intersubjectivité et celle de la transsubjectivité* » (Jodelet, 2008, p.38), les processus par lesquels est élaborée la représentation collective de la ville ne seraient alors pas si éloignés de la définition de la transsubjectivité qu'évoque Jodelet. « *Dans la formation des représentations sociales, la sphère de la transsubjectivité se situe en regard de celle de l'intersubjectivité et de celle de la subjectivité, et renvoie à tout ce qui est commun aux membres d'un même collectif* » (Jodelet, 2008, p.39).

En résumé, le statut des groupes de départ, ses procédures d'échanges, les prises de position des membres et donc la recherche de consensus ou non permettent aussi d'engager la discussion vers la question des effets normatifs dans les prises de parole d'une part et le rôle des habitudes d'implication dans ce genre de procédures participatives d'autre part. Ainsi, ce passage de l'individuel au collectif, par ailleurs interrogé au cours de l'atelier à partir des effets d'un autre processus classique, celui du conformisme et de la construction des normes d'un groupe, pourrait être appréhendé dans l'analyse des productions, dès lors qu'une observation de la dynamique de groupe et de l'ordre des réponses données est appliquée.

Pour autant, le rôle de la décentration est important dans l'approche collective et ce d'autant que dans les deux démarches (et c'est sans doute un point qui les différencie), la constitution des groupes est divergente. Dans le jeu de territoire, les groupes sont hétérogènes, constitués d'étudiants, de praticiens et de professeurs et les groupes jouent simultanément. Dans le jeu de reconstruction spatiale en revanche, les groupes sont homogènes. On peut se demander alors comment la décentration opère dans ces diversités de groupes.

Pour autant, on retiendra que la construction socio-cognitive des espaces dans les deux démarches reste ici un processus situé, basé sur les échanges entre les membres d'un groupe ou d'une communauté et donc sur les interactions sociales qui produisent non seulement les conditions d'énonciation des connaissances mais aussi son contexte. Ce qui demeure capital dans ces deux démarches, c'est la prise en compte des dimensions relationnelles dans le processus de construction socio-cognitif des espaces.

⁸ On pense ici au rappel de Moscovici du concept de représentation collective initié par Durkheim pour dresser l'historique des représentations sociales.

Autrement dit, l'espace géographique est entendu comme un objet de communication entre des groupes qui sont a priori variablement positionnés vis-à-vis de celui-ci.

On arrive également à ces questions, au demeurant classiques dans les débats mais toujours d'actualité et débattues au cours de l'atelier, concernant plus en amont les conditions et/ou moyens ou média mobilisés pour recruter/impliquer les individus dans les enquêtes. Comment toucher des populations plus diversifiées et notamment celles qui s'expriment le moins ? Comment élargir l'échantillonnage des populations, en sortant des seuls groupes classiquement impliqués dans les consultations ?

La place des enjeux scientifiques et sociétaux dans la démarche.

Répondre aux enjeux scientifiques en même temps qu'à certains enjeux de société reste une équation fragile que les deux démarches participatives tentent rigoureusement de poser, en privilégiant certaines conditions de départ, liées à la constitution des groupes sociaux et à leurs processus d'échange et de communication. C'est en effet bien la dynamique des groupes qui doit permettre de conditionner sur la base d'échanges, de recherche de consensus voire de conflit socio-cognitif, la co-construction d'une représentation d'un espace géographique.

L'observation des relations inter-individuelles dans le processus socio-cognitif est donc tout aussi importante que la collecte des données liées à la construction de la « carte ». Et les résultats ébauchés dans les deux approches sur cette question des rapports sociaux au cours des échanges montrent en particulier comment une certaine proximité cognitive avec l'objet traité (ici la ville ou le territoire) de certains membres renforce les distances sociales qui sont à l'œuvre au cours de la construction collective des espaces. La force des enjeux perçus ou pris en compte au cours des processus relationnels semble même intervenir de façon centrale dans quelques groupes sociaux. On pense, en particulier, aux élus ou aux aménageurs dans le cas de la construction de la ville future ou encore aux remarques de Sylvain Dernet et François Johany concernant « la dominance de position de certains membres » dans le groupe ayant le moins intégré la notion de territoire.

La qualité de la dynamique des groupes reste un point central de la mise en œuvre. Les choix réalisés dans la production de cartes et la mise en jeu des connaissances de chacun permettent alors de révéler une communauté d'intérêts ou d'enjeux. Pour autant, on peut se demander si les communications ne produisent pas aussi un nouvel espace de connaissances.

La question du processus participatif dans les deux démarches collaboratives présentées s'inscrit aussi dans des formes de contractualisation de recherche différentes valant un point de départ déterminant dans le déroulement des procédures de collecte qui suivront. En effet, ce point de départ de la démarche (à savoir sa forme de contractualisation) conditionne non seulement les objectifs mais également les moyens et donc le temps consacré à la procédure de jeu. Ce qui différencie alors les deux démarches ici, c'est la posture scientifique qui engage l'une (le jeu de territoire) dans une forme de recherche-action qui s'inscrit dans l'accompagnement et dans un temps long et l'autre (le jeu de reconstruction spatiale) dans une recherche plus académique qui s'inscrit dans l'observation et la compréhension (voire la dénonciation) des formes de domination dans les prises de rôle (voire prises de position) lors de la reconstruction et ce, dans un temps plus court, plus ponctuel. Ces deux postures a priori sont très fortement conditionnées par les moyens (financiers et donc surtout de temps) dont disposent les chercheurs à la base pour engager leur recherche. La dimension temporelle qui traverse les formes d'engagement dans la procédure de jeu est donc fondamentale ici.

Références.

Doise, W. et Mugny, G. (1981). *Le développement social de l'intelligence* (Vol. 1). Paris, France: InterEditions.

Houdé, O. & Winnikammen, F. (1992). Les apprentissages cognitifs individuels et interindividuels. *Revue française de pédagogie*, 98(1), 83-103.

Jodelet, D. (2008). Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales. *Connexions*, 89(1), 25-46.

Ramadier, T. & Moser, G. (1998). Social legibility, the cognitive map and urban behaviour, *Journal of Environmental Psychology*, 18 (3), 307-319.

Vergès, P. (1995). Représentations sociales partagées, périphériques, indifférentes, d'une minorité : méthode d'approche. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 28, 77-95.

Sylvain Dernat et François Johany. Le « Jeu de territoire » : un outil collaboratif pour aider les choix de carrière des étudiants par une action sur leurs représentations socio-spatiales.

Sylvain Dernat et François Johany sont ingénieurs en sciences sociales INRA à l'UMR Territoires de Clermont-Ferrand, France. sylvain.dernat@inra.fr, francois.johany@inra.fr

L'orientation scolaire et professionnelle est un enjeu majeur pour l'enseignement supérieur et notamment dans les secteurs où les professionnels travaillent dans les zones rurales. En effet, dans les pays industrialisés, la plupart de celles-ci sont touchées par une désertification : les jeunes, en majorité des zones urbaines, ne veulent pas aller dans ces zones où ils sont incapables de projeter un possible mode de vie. La profession vétérinaire est dans ce cas et fait face depuis de nombreuses années à une « crise de vocation » affectant l'activité des animaux de production appelés « rurale ».

Nous avons conçu et réalisé une recherche entre 2012 et 2014 pour étudier cette situation sur des étudiants vétérinaires (n = 1508) en France. Nous avons fondé notre analyse sur la psychologie sociale par une entrée spécifiquement sur la théorie des représentations sociales (Moscovici, 2000). Nous avons montré que les choix des étudiants proviennent de diverses représentations de la profession vétérinaire en milieu rural (Dernat & Siméone, 2014, 2018). Ceux-ci peuvent influencer négativement les choix de carrière. Ces représentations sont basées sur un projet représentationnel (Bauer & Gaskell, 2008) inséré dans une perspective temporelle : elles dépendent du contexte social des étudiants, de leur vision de l'avenir mais aussi du programme d'études, en particulier des stages (Dernat & Siméone, 2016, 2018). Les stages influencent les étudiants mais ne reflètent pas la réalité et donnent des images stéréotypées des zones rurales (Dernat & Siméone, 2016).

Pour nous, cette représentation partielle des territoires ruraux est une origine majeure du déclin de la pratique rurale. Ainsi, nous voulons permettre aux étudiants de développer des compétences dans la compréhension de ces territoires grâce à l'utilisation d'un outil collaboratif basé sur la méthodologie du « Jeu de Territoire » (Lardon, 2013). Le jeu de territoire est une activité collaborative médiée par des représentations socio-spatiales (Jodelet, 1982) co-construites par une activité de dessin. Le cadre théorique mobilisé reste ainsi celui des représentations sociales. Leurs possibles transformations (Abric, 1994) reposent ainsi sur le concept de conflit socio-cognitif (Doise et Mugny, 1981). Il permet, dans un cadre formatif, de modifier les représentations des individus par une mise en confrontation de leurs modes de pensée autour d'une activité collective générant un débat. Celle-ci leur permet de se décentrer (Piaget et Inhelder, 1966) au travers des avis, arguments et opinions des autres participants. Cette activité peut être renforcée par une meilleure interdépendance entre eux (Bourgeois et Buchs, 2011).

Dans cette perspective, le jeu mis en place se compose de trois étapes qui se jouent en groupe (5/6 personnes) : le diagnostic du territoire partagé, l'anticipation des scénarios de changement et la planification des actions sur les enjeux identifiés pour le territoire. Elle repose sur la mobilisation du concept de conflit socio-cognitif dans une perspective de maîtrise des asymétries d'information et de rôles durant le jeu (Sommet, Darnon, & Butera, 2015).

La problématique posée mobilise ce concept pour analyser une possible transformation de la représentation du vétérinaire rural. Le jeu de territoire permet de générer un conflit socio-cognitif susceptible de transformer dans l'échange entre étudiants leur représentation socio-spatiale du territoire rural. L'effet de réseau induit modifierait la représentation du vétérinaire rural. L'hypothèse posée est que le jeu de territoire est capable de transformer la représentation du territoire rural par le conflit socio-cognitif. La vérification de cette hypothèse repose sur la mise en place d'une méthode spécifique permettant le test du jeu de territoire au sein du cursus vétérinaire.

Le territoire rural retenu, support au débat, se situe à la frontière du Puy-de-Dôme et de la Loire. La période de test, elle, se situe, avant le premier stage obligatoire en clinique rurale, soit en 2^e année. Un plan de recherche pré-test/post-test avec groupe témoin non équivalent est proposé sur un échantillon de 24 étudiants du campus vétérinaire de VetAgro-Sup en février 2015. Ceux-ci sont répartis en deux sous-échantillons de 12 étudiants joueurs et 12 étudiants formant un groupe témoin ne participant pas au jeu.

Au travers d'entretiens visant à recueillir ce que les étudiants anticipent de leurs stages avant le dispositif et leur vécu ensuite, la stratégie méthodologique propose de mettre en évidence si le jeu peut favoriser une transformation de leur représentation du vétérinaire rural.

Pour cela, c'est l'interprétation donnée du stage comme élément commun aux deux groupes du dispositif qui est visée. Cette méthode pré-test/post-test est alors complétée par une autre permettant de

mettre en évidence la possible décentration engendrée par le jeu dans les interactions entre joueurs. Elle se base sur leur observation pendant le jeu notamment par l'analyse de séquences filmées (Dernat et al., 2018).

L'analyse des données des entretiens met en évidence qu'une majorité d'étudiants joueurs a mobilisé, pour interpréter le stage en clinique rurale, le thème du territoire, notamment au travers des éléments débattus pendant le jeu. Les étudiants du groupe témoin restent eux centrés en quasi-totalité sur les actes réalisés. Ce premier élément valide au moins partiellement l'hypothèse d'un effet du jeu de territoire sur la transformation de la représentation du vétérinaire rural. Toutefois, ces résultats sont à nuancer. En effet, certains étudiants joueurs ne mettent pas en avant d'éléments du territoire dans leurs discours, et restent focalisés sur les actes. La mobilisation des éléments recueillis pendant le jeu montre que c'est à l'intérieur des groupes de jeu que des différences s'effectuent entre joueurs.

Les étudiants ayant le moins intégré le thème du territoire d'activité appartient en particulier à un groupe dans lequel la décentration produite par le conflit socio-cognitif est réduite, c'est-à-dire où les représentations des joueurs n'ont pas pu se confronter réellement. Une animation moins structurée ou moins conviviale, mais surtout la dominance de la position des joueurs professionnels sur les débats (enseignant et vétérinaire) a réduit l'effet du jeu.

Dans l'hypothèse du test du jeu de territoire, la partie relative à la décentration des joueurs n'est possible que par une gestion efficace de l'animation des groupes de jeu. L'effet recevable du jeu sur la transformation des représentations socio-spatiales est lié à l'effectivité de cette décentration. Le jeu peut permettre sous conditions la vérification de l'hypothèse.

L'ensemble de ces éléments questionne la portée de l'intervention proposée pour agir sur le réseau de représentations des étudiants et les accompagner dans leurs choix de carrière possible vers la pratique rurale. Le jeu de territoire pourrait être un dispositif efficace, mais plusieurs de ses modalités doivent être revues. L'animation des groupes est un élément important à investir particulièrement dans les consignes données. Pour faciliter le conflit socio-cognitif et la décentration, il semble important de permettre une prise de parole la plus équilibrée possible des participants (étudiants ou professionnels), mais également un climat d'échange convivial.

De plus, la gestion des participants « non-étudiants » est fondamentale. Ils sont en position de dissymétrie par leurs statuts sociaux et ils doivent être ramenés à être des contributeurs du jeu, plus que des joueurs. La possible généralisation du jeu en l'état doit ainsi prendre en compte ces différents éléments mais aussi les contraintes liées à sa transposition dans un cursus pédagogique : sa durée et la pertinence dans la durée du scénario du territoire mobilisé.

Les résultats montrent que notre outil améliore les choix de carrière des étudiants en influençant leur projet représentationnel (Dernat, Johany, & Lardon, 2015) et que les critères socio-spatiaux ne sont pas suffisamment pris en compte dans le projet des étudiants qui doivent travailler dans ces zones rurales. Ces éléments montrent que les représentations socio-cognitives du territoire rural et du vétérinaire rural s'articulent en réseau chez les étudiants.

Cette articulation est toutefois variable. Elle se modifie dans le temps du cursus en fonction de la distance socio-spatiale (Ramadier, 2010) des étudiants au territoire rural.

Favoriser une orientation des étudiants vers la pratique rurale serait lié à la modification de ce réseau en réduisant les représentations biaisées du territoire d'activité du vétérinaire rural chez une partie des étudiants. Le jeu de territoire aurait le potentiel pour cela et pourrait être un dispositif susceptible d'aider les étudiants dans leurs choix de carrière vers la pratique rurale par une transformation de leurs représentations. Il doit toutefois être investi en considérant certaines adaptations de ses modalités.

L'adaptation de ce jeu en routine aujourd'hui dans plusieurs cursus vétérinaires (Lyon, Alfort, Liège) nous permet d'envisager des suites à ce travail par un recueil de données plus étendu et sur une durée plus longue.

Références.

Abric, J.-C. (dir.) (1994). *Pratiques sociales et représentations*. Paris, France : Presses Universitaires de France.

Bauer, M. W., & Gaskell, G. (2008). Social representations theory: A progressive research program for social psychology. *Journal for the theory of social behavior*, 38(4), 335-353.

- Bourgeois, E. et Buchs, C. (2011). Conflits sociocognitifs et apprentissage en formation. Dans P. Carré et P. Caspar (dir.), *Traité des sciences et techniques de la formation* (p. 291-308). Paris, France: Dunod.
- Dernat, S., Siméone, A. (2014). Représentations socio-professionnelles et choix de spécialisation : le cas de la filière vétérinaire rurale, *Revue Internationale de Pédagogie de l'Enseignement Supérieur*, 30-2.
- Dernat, S., et Siméone, A. (2016). Stages et transition professionnelle dans l'enseignement supérieur. Une approche psychosociale du cursus vétérinaire. *Questions Vives, Recherches en éducation*, 24(1).
- Dernat, S., & Siméone, A. (2018). A socio-spatial dimension of career choices in veterinary education. *British Journal of Guidance and Counseling*.
- Dernat, S., Johany, F., et Lardon, S. (2015) The Territory Game: an experiment in veterinary education of an innovative educational tool to help students career choices, *European Symposium of Education and Extension (ESEE 2015)*, Wageningen (Pays-Bas), 30 avril et 1er mai.
- Dernat, S., Verchere, A., Johany, F., Simeone, A., et Lardon, S. (2018). Évaluer l'effet de professionnels dans une activité collaborative au service de l'accompagnement de l'orientation des étudiants. Une entrée en animatique des groupes par l'étude des conflits socio-cognitifs, *Phronesis*, 7(1), 24-44.
- Doise, W. et Mugny, G. (1981). *Le développement social de l'intelligence* (Vol. 1). Paris, France: InterEditions.
- Jodelet, D. (1982). Les représentations socio-spatiales de la ville. Dans P.-H. Derycke (dir.), *Conceptions de l'espace* (p. 145-177). Nanterre, France : Recherches pluridisciplinaires de l'Université Paris X-Nanterre.
- Lardon S. (2013). Construire un projet territorial. Le "jeu de territoire", un outil de coordination des acteurs locaux. *FaçSADe, Résultats de recherche*, No 2013 / 38, 4p.
- Moscovici, S. (2000). *Social representations: Explorations in social psychology* (Vol. 41). G. Duveen (Ed.). Cambridge: Polity Press, 313 p.
- Piaget, J. et Inhelder, B. (1966). *La psychologie de l'enfant*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Ramadier, T. (2010). *La géométrie socio-cognitive de la mobilité quotidienne: distinction et continuité spatiale en milieu urbain* (Mémoire d'habilitation à diriger les recherches). Université de Nîmes, Nîmes, France.
- Sommet, N., Darnon, C., & Butera, F. (2015). To confirm or to conform? Performance goals as a regulator of conflict with more-competent others. *Journal of Educational Psychology*, 107(2), 580.

Le « Jeu de territoire - orientation »

Un outil collaboratif pour aider les choix de carrière des étudiants par une action sur leurs représentations socio-spatiales.



Sylvain Dernas, François Johany

UMR Territoires (AgroParisTech, INRA, Irstea, VetAgro Sup, Université Clermont-Auvergne), Clermont-Ferrand, France.
sylvain.dernas@inra.fr, francois.johany@inra.fr



Contexte

L'orientation scolaire/professionnelle est un enjeu majeur pour l'enseignement supérieur et notamment dans les secteurs où les professionnels travaillent dans les **zones rurales**. En effet, la plupart de celles-ci sont touchées par une désertification : les jeunes, en majorité des zones urbaines, ne veulent pas aller dans ces zones où ils se sentent incapables de se projeter. Une **perception partielle** des territoires ruraux est une origine majeure de cette incapacité. Ainsi, nous voulons permettre aux étudiants de **développer des compétences dans la compréhension** de ces territoires grâce à l'utilisation d'un outil collaboratif basé sur la méthodologie du «Jeu de Territoire» (Lardon, 2013).

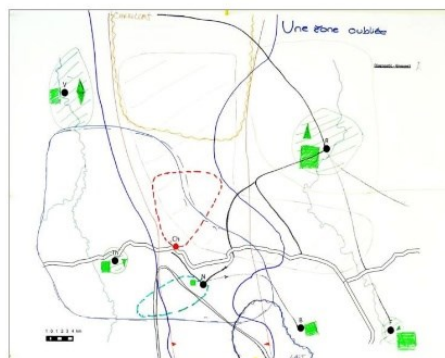
Concept

Le jeu de territoire est une **activité collaborative** médiée par des représentations socio-spatiales **co-construites** par une activité de dessin. Il se compose de trois étapes qui se jouent en groupe (5/6 personnes): le diagnostic du territoire partagé, l'anticipation des scénarios de changement et la planification des actions sur les enjeux identifiés pour le territoire. Elle repose sur la mobilisation du **conflit socio-cognitif** dans une perspective de maîtrise des asymétries d'information et de rôles (Sommet, Darnon, & Butera, 2015).

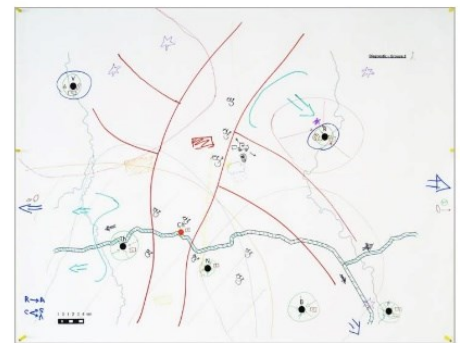
Expérimentation



Photos 1 et 2. Le dessin rend l'activité plus agréable, et favorise l'échange des participants autour de leurs représentations socio-spatiales. C'est la clé du dispositif.



Photos 3. Le diagnostic de territoire est un moment majeur du jeu qui permet la décentration des joueurs de leurs propres représentations en collaborant avec les autres participants (exemple de diagnostic réalisé).



Photos 4. En se projetant dans l'avenir via la réalisation de scénarios puis en proposant des solutions d'actions pour répondre aux enjeux du territoire, les joueurs prennent conscience de leurs potentiels d'actions. Cela renforce l'évolution des représentations et la compétence à s'orienter durablement en milieu rural si ils le souhaitent (exemple de scénario d'évolution réalisé en groupe).



Photo 5. Des restitutions collectives sont organisées entre groupes de joueurs. Ils permettent de découvrir encore plus largement d'autres réflexions permettant aux étudiants de se décentrer de leurs représentations.

Pour aller plus loin...

Demat, S. (2016). Choix de carrière dans l'enseignement vétérinaire et attractivité des territoires ruraux. Le facteur spatial dans les représentations socio-professionnelles des étudiants. (Thèse de doctorat, Université Clermont-Auvergne), 304 pages.

Anne-Christine Bronner et Thierry Ramadier. Représenter individuellement, représenter collectivement l'espace géographique : l'usage du Jeu de Reconstruction Spatiale.

Anne-Christine Bronner est ingénieure de recherche en cartographie et Thierry Ramadier est directeur de recherche en psychologie de l'environnement CNRS au laboratoire SAGE de Strasbourg, France. anne-christine.bronner@misha.fr, thierry.ramadier@misha.fr

Cette note a pour objectif de présenter une procédure couplant successivement des recueils individuels et collectifs de représentations socio-spatiales d'une ville. Il s'agira de restituer les atouts et les limites de l'outil utilisé, les avantages et les difficultés de chaque procédure et les pistes de protocoles d'analyse que l'on peut d'ores et déjà envisager pour articuler l'information recueillie à l'échelle individuelle et collective. Après un bref ancrage théorique de la méthode, suivra une toute aussi brève présentation du jeu de reconstruction spatiale (JRS). Puis, nous décrirons la procédure générale du processus participatif auquel se réfère le terrain d'étude présenté, et enfin les principales analyses effectuées et envisageables à terme.

Pourquoi une tâche de modélisation spatiale plutôt qu'un dessin à main levée ?

Pour comprendre et analyser la structure des configurations spatiales intériorisées par une personne nous avons finalement peu d'outils à disposition pour l'objectiver. Ainsi, quand un·e chercheur·e envisage l'espace géographique comme un espace relationnel⁹ (Löw, 2015), la topologie qu'il cherche à saisir suppose d'utiliser d'un côté un outil qui lui permette d'appréhender la géométrie de l'espace étudié, et de l'autre les significations qui sont au fondement de cette géométrie topologique. En effet, selon Allan Paivio (1971), les représentations de l'espace géographique et leur expression se construisent à partir d'un système de localisations relatives (images) et d'un système de valeurs, de concepts, de croyances, etc. (significations), deux activités cognitives de codage à la fois socialement construites et co-construites. Si les manières de recueillir les significations d'un objet ne manquent pas, relever sa forme spatiale repose sur deux grandes techniques, à savoir l'estimation de distances entre deux éléments géographiques (quelle que soit l'unité de mesure : métrique, temporelle, économique, sensible, etc.) et la configuration spatiale. Si nous écartons les constructions issues de l'estimation de distances, d'une part, parce qu'elles supposent usuellement de faire un choix *a priori* des lieux et, d'autre part, parce que la personne interrogée est très vite lassée car la tâche est hautement répétitive, il ne reste que les variations méthodologiques autour du relevé des configurations spatiales. Cette famille de techniques comprend les dessins à main levée et les tâches de modélisation spatiale à partir d'objets fournis à l'enquêté·e. Or, méthodologiquement, quand les publics interrogés sont sociologiquement très diversifiés, le dessin à main levée est plus difficile à analyser qu'une tâche de modélisation (Ramadier et Bronner, 2006). En effet, le rapport au dessin est si hétérogène que les groupes deviennent difficilement comparables. C'est pour pallier à cette difficulté méthodologique que Thierry Ramadier a développé le JRS. Cependant, il est important d'insister sur le fait que cette technique ne fait qu'objectiver des catégories spatiales (bâtiments, voies, places, quartiers, etc.) et leur répartition dans l'espace. Elle ne permet pas de comprendre directement les rapports à l'espace des personnes et des groupes, car elle n'objective pas les significations et les enjeux sociaux qui organisent les configurations recueillies. L'entretien, le questionnaire sont des outils complémentaires importants et incontournables, quelle que soit la méthode de recueil (dessin, modélisation, estimation de distances).

Le jeu de reconstruction spatiale.

Le JRS est constitué d'un plateau recouvert de feutrine jaune et d'un ensemble d'objets répartis en huit catégories : des maisonnettes au toit rouge, des blocs de bois rectangulaires, des plaques de deux tailles différentes de couleur bleue ou verte, des plaques rouges avec trois maisonnettes, du fil à broder de couleur rouge, bleue, noire (cf. poster). La standardisation des objets à manipuler permet d'exprimer une image spatiale à partir d'un « langage » commun. Cependant, contrairement à d'autres expériences

⁹ Où l'on retiendra surtout ici que se sont les pratiques et par conséquent les rapports sociaux qui sont indissociables de l'espace géographique et qui « font » cet espace.

déjà menées (par ex. Siegel et Schadler, 1977), l'usage du fil, par la forme qu'on peut lui donner et par sa taille (des ciseaux sont fournis) permet d'apporter une certaine souplesse pour la construction de cette image. Le nombre de catégories d'éléments a été volontairement limité à huit afin de respecter les limites cognitives de mémorisation simultanée (Miller, 1956). Enfin, la consigne est élaborée de sorte à inviter l'enquêtée à utiliser comme bon lui semble les objets. Et lors de l'invitation à représenter la ville (ou le quartier, etc.), c'est l'expression « reconstruire la ville » qui est privilégiée. Ainsi, quand la procédure est collective, le groupe est alors prié de « reconstruire ensemble la ville ».

Un exemple de processus participatif dans le cadre d'un Plan Local d'Urbanisme : procédure générale.

Entre 2007 et 2009¹⁰, trois protocoles ont été mis en place pour explorer la collecte de représentations collectives d'un espace urbain¹¹, tout en conservant l'articulation avec les représentations individuelles. Nous prendrons pour exemple le processus de participation au Plan Local d'Urbanisme (PLU), mené à Schiltigheim par l'équipe municipale que nous avons accompagné en proposant le protocole suivant. Cinq groupes de participant·e·s ont été identifiés et contactés par l'équipe municipale : des enfants (du conseil municipal des enfants), des jeunes adultes, des représentant·e·s d'associations enregistrées dans la commune (membres du bureau), des artisan·e·s/commerçant·e·s, des habitant·e·s (qui n'appartiennent pas *a priori* à une des autres catégories). Nous avons de notre côté exigé la construction d'un groupe d'élue·e·s et d'un groupe d'« aménageurs »¹² (chargés de mission du PLU sur l'agglomération strasbourgeoise), de sorte à ce qu'ils s'expriment au même titre que les autres et que des comparaisons soient menées. Après d'âpres discussions autour des deux derniers groupes, les sept groupes ont été constitués, ce qui représente un total de 47 participant·e·s dont les caractéristiques sociales sont habituelles pour ce type de participation (diplômé, membre d'une association, etc.). Ensuite, chaque groupe était soumis, de manière totalement indépendante, à une procédure en 4 temps (cf. poster) :

tout d'abord, chaque personne du groupe reconstruit individuellement « Schiltigheim aujourd'hui » (P1)¹³, puis elle est invitée à continuer sa reconstruction pour exprimer « Schiltigheim demain » (P2). À l'issue de cette seconde phase, on encourage chacun à regarder les productions des autres membres du groupe et à échanger entre eux (par rapport au dessin, le JRS facilite la compréhension de la production des autres). Puis, on demande à chacun de remplir un bref questionnaire. Enfin, tout le monde est rassemblé autour d'un plateau et une reconstruction de la ville et de ses aménagements futurs est cette fois effectuée collectivement (P3). Pour démarrer cette dernière phase, chacun pose sur le plateau un élément urbain existant à tour de rôle, puis la suite de la reconstruction est libre.

Une photo de la production est prise aux trois phases de reconstruction (P1, P2, P3). Pour enregistrer les éléments de la reconstruction, chaque fois qu'un·e participant·e effectuait une action sur le plateau, il devait également poser une étiquette numérotée et inscrire le nom de l'élément sur une feuille dont les lignes sont pré-numérotées (dans la phase collective, c'est le meneur du jeu qui pose l'étiquette et ses assistants qui notent le nom de l'élément et l'acteur concerné et, le cas échéant, ses propos). À l'issue des sept ateliers, nous avons également imaginé une reconstruction collective « inter-atelier » en invitant un membre de chaque atelier (repéré comme l'un des plus actifs dans la reconstruction collective) autour du plateau. L'ensemble des ateliers s'est déroulé dans les locaux de la mairie. On retrouve dans le poster des extraits du questionnaire et des consignes des phases P1, P2 et P3.

Ce protocole ne vise ni la représentativité de la population, ni la recherche d'un consensus autour de visions de la ville ou de projets urbains, ni à prendre une quelconque décision, mais à partager, à

¹⁰ Ateliers « Modélisation spatiale et décision territoriale participative », Saint-Étienne 21-22 Juin 2007. Territoires des quartiers-gares, ADEUS, janvier-juin 2008, Plan local d'urbanisme de la ville de Schiltigheim, 2009

¹¹ Ateliers « Modélisation spatiale et décision territoriale participative », Saint-Étienne 21-22 Juin 2007. Territoires des quartiers-gares, ADEUS, janvier-juin 2008, Plan local d'urbanisme de la ville de Schiltigheim, 2009.

¹² Les membres de ce groupe ne résidaient pas dans la commune de Schiltigheim.

¹³ Cette phase permet également à la personne de prendre en main la procédure de reconstruction spatiale avec le JRS.

échanger et surtout à rendre compte de la dimension sociale de ces reconstructions auprès des participant·e·s, des commanditaires et des personnes présentes lors de la restitution des résultats. En effet, du point de vue de la démarche scientifique cette fois, cette procédure permet de mettre à l'épreuve la lisibilité sociale de l'espace (Ramadier et Moser, 1998, Ramadier, 2010), c'est-à-dire *la facilité avec laquelle une personne attribue un ensemble de significations (sociales) aux éléments de sa représentation afin de les organiser et de les agencer entre eux*. Dans la phase individuelle, c'est la comparaison informelle des différentes reconstructions spatiales qui permet d'objectiver les différentes significations et leurs conséquences spatiales. Dans la phase collective, c'est l'ajustement ou non des significations entre les participant·e·s pour « reconstruire » un espace qui est sollicité.

Quelques résultats.

L'observation de la procédure nous révèle que 15-20 minutes suffisent pour avoir l'essentiel d'une reconstruction, que ce soit individuellement ou collectivement. Dans la reconstruction individuelle de l'existant, les participant·e·s mentionnent en moyenne 22 lieux (P1), contre 11 pour la phase d'aménagement (i.e. « Schiltigheim demain ») (P2). Toutes phases confondues, ce sont les enfants et les professionnel·le·s (« aménageurs » et élu·e·s) qui sont les plus « bavard·e·s ». Mais notons par ailleurs que les professionnel·le·s mentionnent plus de quartiers que les autres groupes.

L'analyse classique de la récurrence des éléments des représentations individuelles permet de distinguer les espaces représentés le plus fréquemment des espaces qui ne sont représentés qu'une seule fois. Cela permet de constituer des groupes à partir de ces éléments communs ou d'identifier les éléments communs dans un groupe. Par exemple, les enfants ont 3 références en commun alors que les élu·e·s possèdent 22 références spatiales communes. Ces derniers partagent également 19 éléments avec les aménageurs (cf. poster, des informations à structurer et analyser).

Dans les représentations collectives, les élu·e·s, les « habitant·e·s » et les représentant·e·s d'associations évoquent très rapidement des éléments d'aménagements futurs alors que les autres groupes, et notamment les enfants décrivent plus longuement la ville existante avant de proposer de la réaménager.

De plus, la part des aménagements à venir par rapport à l'existant n'est pas équivalente d'un atelier à l'autre : les « habitant·e·s », les jeunes adultes et les représentant·e·s d'associations mentionnent très majoritairement des nouveaux aménagements (resp. : 73 %, 66,6 % et 62,9 %). Ainsi, contrairement aux phases de reconstructions individuelles, la reconstruction collective repose plus fortement sur les projets urbains que sur le réaménagement de l'existant (à l'exception des enfants).

Parmi les aménagements proposés, tous les ateliers confondus :

- un quart (22,8 %) concerne des questions de déplacement dans la ville,
- 21 %, sont liés à la culture, aux loisirs et aux services,
- 18,1 % à des transformations urbaines générales (conserver, refaire, requalifier, etc.),
- 16.4 % à des questions écologiques et de végétation,
- 12.9 % aux commerces et
- 7.8 % à l'habitat.

Ces aménagements ne sont pas également distribués selon les groupes. Les professionnel·le·s (élu·e·s et « aménageurs ») sont celles·ceux dont le discours est le plus généraliste (« conserver », « refaire », etc.) alors que les déplacements géographiques sont plus souvent cités par les représentant·e·s d'associations et les élu·e·s, quand l'écologie est surtout mise en avant dans l'atelier des « habitant·e·s ». Enfin ce sont les jeunes adultes qui évoquent le plus la question de l'habitat.

La reconstruction collective de l'inter-atelier a donné encore plus d'importance aux déplacements géographiques dans leurs projections urbaines (43.9 % des aménagements cités). De même les services, loisirs et culture ont également pris de l'ampleur (35.1 %). Ce sont les orientations générales (3.5 %), l'écologie (7 %) et l'habitat (3.5 %) qui ont perdu de l'ampleur.

Quelques pistes d'analyse à venir possibles.

D'autres perspectives que nous n'avons qu'explorées peuvent être ajoutées à ces traitements. L'exploitation du rang d'apparition des objets sur le plateau (car le JRS inclut le recueil de l'ordre des éléments lors de la reconstruction) permet, par exemple, de cibler les analyses sur les premiers ou les derniers objets représentés.

Il est également possible d'identifier, pour un type d'aménagement ou un lieu donné, si son arrivée sur le plateau du JRS varie d'un groupe à l'autre, ou encore de calculer le rang moyen pour deux lieux qui possèdent une fréquence de représentation équivalente.

Plus généralement, en croisant le rang et la fréquence des éléments, il est possible d'appliquer l'analyse prototypique (Vergès, 1995) des représentations sociales de l'espace (voir Dias et Ramadier, 2015 pour un exemple).

L'enregistrement audio de la phase collective permet d'enrichir le travail d'analyse de la reconstruction en examinant les temps de parole. Par exemple, nous avons constaté que dans l'atelier des élu·e·s, la majorité municipale était très présente lors la phase collective (P3), avec plus de 45 % des propositions faites sur le plateau du JRS et plus de 55 % du temps de parole.

Enfin, une autre piste importante d'analyse porte sur la relation entre les représentations individuelles et la représentation collective de chaque atelier.

Par exemple, il est possible d'observer quelle est la part des éléments géographiques de la construction collective qui sont présents dans les phases individuelles (P1 et P2). Sont-ce des éléments qui étaient déjà largement partagés par chaque membre de l'atelier ? Et, *a contrario*, quelle est la part et quels sont les nouveaux éléments, les nouvelles actions, non présents dans les phases individuelles posés dans la construction collective. Finalement, comment se structure le groupe lors de la reconstruction collective : Quel·le·s sont les participant·e·s qui transfèrent plus d'éléments depuis leurs représentations « individuelles » ? Quel·le·s sont celles·ceux qui participent le plus à la reconstruction ? Sont-ce les mêmes personnes qui sont concernées par la réponse à ces deux dernières questions ? Et quels liens entre les caractéristiques socio-démographiques des participant·e·s et leur position dans la structure du groupe est-il possible d'observer (« leader » centré sur les enjeux d'aménagement, « leader » affectif centré sur le fonctionnement du groupe, etc., mesuré à partir des interventions faites par chacun) ? Enfin, pour dépasser une approche centrée sur la recherche d'un consensus géographique, il nous semble important de saisir si les constructions collectives de l'espace géographique sont identiques à chaque groupe. Ce travail permettrait de déterminer si la lisibilité sociale est aussi fortement ancrée sur le contenu des représentations sociales qu'il y paraît, ou si elle repose également sur des processus socio-cognitifs de construction des représentations qui seraient spécifiques à certains groupes.

Références.

- Dias, P., & Ramadier, T. (2015). Social trajectory and socio-spatial representation of urban space: the relation between social and cognitive structure, *Journal of Environmental Psychology*, 41, 135-144.
- Löw, M. (2015). *Sociologie de l'espace*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- Miller, G. A. (1956). The magical number seven, plus or minus two: Some limits on our capacity for processing information, *Psychological Review*, 63 (2), 81-97.
- Paivio A. (1971). *Imagery and verbal processes*, New York, Holt, Rinehart and Winston.
- Ramadier, T., & Moser, G. (1998). Social legibility, the cognitive map and urban behaviour, *Journal of Environmental Psychology*, 18 (3), 307-319.
- Ramadier, T. (2010). *La géométrie socio-cognitive de la mobilité quotidienne : distinction et continuité spatiale en milieu urbain*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Nîmes.
- Ramadier, T., & Bronner, A-C. (2006). Knowledge of the environment and spatial cognition: jrs as a technique for improving comparisons between social groups, *Environment and Planning B: Planning and Design*, 33, 285-299.
- Siegel A. W., & Schadler M., (1977). The development of young children's spatial representation of their classroom, *Child Development*, 48, 388-394.
- Vergès, P. (1995). Représentations sociales partagées, périphériques, indifférentes, d'une minorité : méthode d'approche. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 28, 77-95.

Représentations socio-cognitives spatiales

Le jeu de reconstruction spatiale pour articuler les connaissances spatiales à l'échelle des individus et du groupe
Exemple de mise en œuvre pour un atelier participatif dans le cadre d'une consultation publique autour du plan local d'urbanisme (PLU) de Schiltigheim

Un protocole // est construit au sein d'un contexte « politique » et se décline en plusieurs phases.



Questionnaire (extraits)

QUESTIONNAIRE INDIVIDUEL ET ANONYME

1.1- Pour vous, existe-t-il un ou des lieux centraux (centres pour tous) à Schiltigheim ?

2.0- Pour vous, Schiltigheim peut être découpé en quartier ?

2.1- Si oui, quel est le nom que vous donneriez à chacun de ces quartiers et l'élément physique qui les représente le mieux (voie, bâtiment, place, mobilier urbain, etc.)

2.2- Si oui, quel est le nom que vous donneriez à chacun de ces quartiers et l'élément physique qui les représente le mieux (voie, bâtiment, place, mobilier urbain, etc.)

7.0- Pouvez-vous citer trois lieux de Schiltigheim où vous aller souvent ?

8.0- Quelles sont vos caractéristiques socio-démographiques ?

8.1- Vous êtes : un homme, une femme

8.2- votre âge : _____

8.3- le nombre de vos enfants : _____

8.4- votre diplôme le plus élevé : _____

8.5- Avez-vous d'autres diplômes ? oui, _____

Phase individuelle

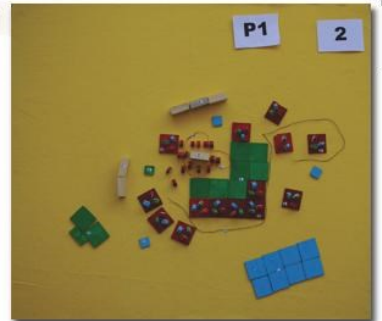
Objectifs

- > se familiariser avec le JRS et l'énoncé des consignes
- > premier partage des représentations



P1. Reconstruire Schiltigheim

Vous participez à cet atelier en tant que représentant du groupe ... ; ce qui va nous intéresser c'est votre représentation de Schiltigheim. L'exercice qui suit consiste à reconstruire Schiltigheim. Autrement dit, on vous demande de poser vos connaissances de cet espace urbain avec les pièces que vous avez à votre disposition, comme si c'était une maquette qui avait pour fonction de décrire Schiltigheim. Pendant votre construction, nous vous demandons d'identifier chaque élément que vous posez sur le plateau puis de noter son nom dans le tableau. Nous passerons parmi vous pour vous aider et répondre à vos questions. C'est un exercice individuel chacun ayant sa propre représentation de Schiltigheim. A titre indicatif, vous avez une quinzaine de minutes pour effectuer cet exercice.



Restitution des lieux et des actions

Table with 2 columns: Lieu / Action, and 2 columns: Nom / Description.

P2. Aménager Schiltigheim

Nous vous demandons maintenant, en partant de votre reconstruction actuelle de Schiltigheim, de nous préciser tous les projets d'aménagement qui vous semblent possibles dans un avenir proche. Vous pouvez sans supprimer, déplacer/transformer, rajouter des pièces. Toute pièce déplacée doit être déplacée/transformée avec son numéro d'origine et rénumérotée (deux numéros). Toute pièce ajoutée doit être numérotée. Que ce soit pour les transformations, les déplacements ou les ajouts, veuillez à chaque fois indiquer ce que vous avez effectué dans la ligne du tableau qui correspond au nouveau numéro.



Phase collective

Objectifs

- > partager ses connaissances, interagir, « co-construire » et réaménager
- > échanger de façon constructive autour d'un territoire



P3. Reconstruire et aménager collectivement Schiltigheim

L'exercice suivant est un exercice collectif : il consiste toujours à reconstruire et aménager Schiltigheim, ensemble. Dans un premier temps, je vais demander à chacun d'entre vous de poser un élément existant de Schiltigheim. Nous nous chargeons de poser les numéros et de noter les éléments posés. Nous allons également enregistrer ce qui est dit, afin de garder une trace sonore de cette construction collective.



Restitutions



Des enjeux théoriques

L'expression des représentations socio-spatiales est très sensible au contexte et dépend tout autant de l'outil utilisé (incluant la ou les consigne(s) initiale(s)) que des significations attribuées à l'espace géographique, à sa catégorisation en quartiers, lieux, etc., et des pratiques et perception de/dans l'espace géographique. Autrement dit, les représentations de l'espace géographique et leur expression se construisent à partir d'un système de localisation relative (images) et d'un système de valeurs et de concepts (significations), deux activités cognitives de codage (Pavio, 1971) à la fois socialement et co-construits.

La lisibilité sociale de l'espace

La procédure expérimentée permet de mettre à l'épreuve la lisibilité sociale de l'espace, c'est-à-dire la facilité avec laquelle une personne attribue un ensemble de significations (sociales) aux éléments de sa représentation afin de les organiser et de les agencer entre eux. Dans la phase individuelle, c'est la comparaison informelle des différentes reconstructions spatiales qui permet d'objectiver les différentes significations et leurs conséquences spatiales. Dans la phase collective, c'est l'ajustement ou non des significations entre les participants pour « reconstruire » un espace qui est sollicité.

Anne-Christine Brommer, Thierry Ramadier
UMR SAGE Sociétés, acteurs, gouvernement en Europe
CNRS-Université de Strasbourg // sage.unistra.fr
Journée d'études Cartofête, 10-11 avril 2017, Strasbourg

Des informations à structurer et analyser

> 2 X 43 représentations individuelles (Phase 1 + 2) // 43 questionnaires
> 8 représentations collectives (7 par groupes et 1 intergroupe) et enregistrements audio

Des statistiques sur les lieux et les actions
1413 toponymes, lieux, actions énoncés

Groupes	Nombre	Total	Lieux phares	Moyenne	Lieux phares
Enfants	4	151	18	20,25	45,5
Habitants	9	79	19	21,11	19,1
Association	1	12	12	12	12
Commerçants	4	74	28	18,5	29,5
Élus	7	160	39	25,71	37,0
Total	25	500	1413	20,0	30,0

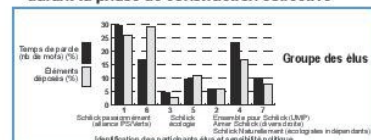
Représentations individuelles - Statistiques par groupe
Ce sont les enfants (moyenne = 46), puis les « aménageurs » et les élus (moyenne = 37) qui ont posé ou amenagé le plus d'espaces. Les « jeunes » ont été les moins loquaces (moyenne = 19). Globalement, chaque groupe a représenté plus de lieux dans la première phase (l'existant).

Des cartes et graphiques pour révéler les représentations communes (et individuelles)

Les élus et les aménageurs que l'on peut considérer comme plus experts dans le processus de l'élaboration du PLU de Schiltigheim possèdent 19 références spatiales communes. Ces deux groupes partagent également 12 à 13 connaissances avec les membres d'association. La proximité de ces derniers avec le groupe des habitants, parce que lors des ateliers n'apparaît pas (5 lieux représentatifs communs entre les deux groupes).

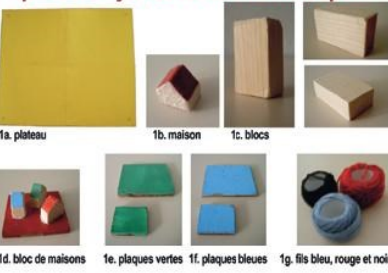


Comparaison interventions orales et éléments déposés/actions durant la phase de construction collective



La majorité est très présente avec plus de 45 % des actions et plus de 55% du temps de parole. Les représentants de Schiltigheim ont pris le parti de peu s'exprimer dans cette phase collective.

Apart // Le jeu de reconstruction spatiale



CONCLUSION - Thierry Ramadier.

Thierry Ramadier est directeur de recherche CNRS en psychologie de l'environnement au sein de l'UMR SAGE de Strasbourg, France. thierry.ramadier@misha.fr

L'ensemble des travaux présents dans cet ouvrage s'inscrit tout autant dans une perspective de compréhension des processus d'appréhension de l'espace géographique que dans une démarche d'expertise des différents rapports à l'espace géographique en vue d'accompagner des aménagements ou de résoudre des problèmes sur le terrain. Ils montrent que la prise en compte de ces images cognitives de l'espace géographique apporte des éclairages importants sur le rapport aux lieux et leur appropriation, quelle que soit la problématique. Le foisonnement des questionnements et des problématiques, des contextes et des terrains, des méthodes et des procédures d'analyse limite dans un premier temps la comparaison des résultats et la dimension cumulative des connaissances produites, mais constituent cependant la richesse de la thématique qui est au cœur de Cartotôte.

Différentes perspectives s'ouvrent et cette conclusion souhaite en explorer quelques-unes.

Il nous faut par exemple réfléchir et apporter progressivement des éléments de réponse sur les éventuelles équivalences entre les indicateurs utilisés pour relever les modalités du rapport à un espace à partir des représentations spatiales. Ainsi, sur ce point, que signifie l'absence d'un bâtiment ou d'une rue dans une représentation socio-cognitive de l'espace urbain ? Est-ce un élément inconnu, oublié, ou encore absent de l'organisation cognitive des relations spatiales ? Est-ce un élément périphérique dans l'organisation de ces relations spatiales ? Est-ce le résultat d'une « autocensure spatiale » du fait de la trop grande instabilité de sa position par rapport aux autres éléments urbains positionnés ? Est-ce un élément surtout symbolique (chargé de sens) et peu géographique ? Est-ce un élément dont les enjeux sociaux (d'aménagement futur, d'histoire urbaine, etc.) sont si importants qu'il fait cette fois l'objet d'une « autocensure sociale » ? On voit, à partir d'un exemple simple de présence/absence d'un objet dans la représentation spatiale, qu'un même indicateur, selon les questions que l'on se pose, peut révéler différentes dimensions de l'appropriation de l'espace. Et outre la diversité de ces dimensions, on peut aussi chercher et analyser les relations qui existent entre ces dimensions, plutôt que de les penser disjointes et autonomes parce que « de nature différente ». Par exemple, quelle est la différence entre « l'autocensure spatiale » et « l'autocensure sociale » ? Est-ce que les difficultés à positionner un élément géographique est en relation avec des enjeux sociaux importants ? Une telle relation entre les dimensions sociales et les dimensions spatiales des représentations géographiques permettrait de dépasser l'étude des effets propres de l'une sur l'autre pour mieux investiguer l'hypothèse selon laquelle le social et le spatial sont deux facettes indissociables des « cartes mentales ». Ce qui permet par la même occasion de prendre de la distance avec les écueils de la spatialisation des problèmes sociaux (Tissot et Poupeau, 2005). Les travaux de la psychologie sociale sur les zones muettes des représentations sociales en général (Guimelli et Deschamps, 2000), et ceux de Haas (2002) sur les représentations de la ville en lien avec la mémoire collective proposent une formalisation pour les uns, une compréhension pour les autres, de cette « autocensure sociale ». Il reste à mettre plus directement ces résultats en lien avec « l'autocensure spatiale ».

La recherche méthodologique autour de la présence/absence d'un objet géographique dans une représentation spatiale peut se révéler plus complexe quand, dans d'autres cas de figure, l'absence d'un lieu reflète (également) un autre type de rapport à l'espace. Par exemple, si dans un cas c'est « l'autocensure spatiale » qui est en jeu, dans un autre cas, la même absence de l'objet géographique peut être le fait que c'est tout simplement un autre objet qui a un rôle structurant dans la représentation, et par conséquent dans le rapport à l'espace. Deux éclaircissements s'imposent pour éviter de confondre des situations environnementales qui ne peuvent pas l'être : d'une part relever les significations et les évaluations des éléments mentionnés dans la représentation spatiale, et d'autre part, faire le lien entre théorie et méthode, en précisant explicitement le modèle conceptuel sur lequel repose la manière dont sont recueillies et sont analysées les données produites.

Sur le point méthodologique, rappelons qu'il n'y a pas d'indépendance entre un modèle théorique qui étaye les questions de recherche et la méthode qui permet d'y répondre empiriquement. Dès lors, la

« carte mentale » n'est pas qu'une méthode graphique. Elle implique une manière de penser l'espace géographique chez le chercheur, et cette conception est ensuite plus ou moins imposée à l'enquêté. Une des premières mises à distance des modèles implicites consiste, pour commencer, à envisager les productions cartographiques, et notamment les cartes dites de référence comme les cartes topographiques, les plans, les Atlas et aujourd'hui les services en ligne comme GoogleMaps comme des représentations spatiales particulières. Ceci n'est pas sans difficulté, étant donné que cette manière de concevoir est acquise, entre autres, à l'école et se voit finalement conférée d'une importante légitimité par rapport à des modèles alternatifs. En conséquence, toute représentation géographique du topographe-cartographe est une représentation particulière parmi d'autres. Cette dernière n'est pas plus objective qu'une autre, l'opposition objectivité/subjectivité étant particulièrement sclérosante, mais elle permet néanmoins d'engager un processus d'objectivation des connaissances géographiques du fait même que le modèle théorique et les processus de sa construction sont formalisés (ce qui n'est pas le cas des cartes dites « subjectives »). Cette nécessaire distance vis-à-vis du modèle, pour l'analyse ou le diagnostic, ne se limite cependant pas à une prise de distance phénoménologique vis-à-vis de soi, de ses croyances, etc., pour éviter les travers de la séduction de sa propre image (tel Narcisse). Pour le dire autrement, ce n'est pas qu'une question de posture individuelle. Cette distance suppose aussi de sortir autant que faire se peut de l'emprise des représentations sociales et historiques de l'objet étudié (tel Pygmalion cette fois). En psychologie sociale (Rosenthal, 1971) et en sociologie (Merton, 1957), cette emprise renvoie aux effets des prophéties auto-réalisatrices. Elle est principalement analysée dans le cadre d'interactions non-verbales entre enquêteurs et enquêtés et repose sur des préjugés et des stéréotypes. Ces travaux ont plus rarement été étendus aux outils utilisés, ce qui est d'ailleurs congruent avec un autre phénomène psychosociologique connu, à savoir « l'erreur fondamentale d'attribution » (Ross et al., 1977), c'est-à-dire avec le fait que nos jugements mettent l'accent sur les dispositions de l'individu au détriment de la situation dans laquelle il se trouve. Il y aurait donc au moins deux raisons, imbriquées l'une dans l'autre pour que le chercheur, en ne prenant pas la « distance socio-cognitive » nécessaire à l'égard de son objet d'étude pour se donner la possibilité de cerner les présupposés que sa pensée renferme, prenne finalement le risque d'imposer son point de vue par les outils qu'il propose. Lors de la journée d'étude, de nombreuses discussions ont porté sur ces difficultés méthodologiques, sur la nécessité de mieux recenser les différents outils déjà élaborés pour saisir dans le cadre d'un réseau transdisciplinaire comme « Cartotête », les atouts, les points faibles et les points aveugles des outils actuellement disponibles, voire ceux qu'il reste à imaginer.

Concernant le point théorique, les directions de recherche sont cette fois nettement moins dispersées. Deux dimensions conceptuelles, qui ne sont pas exclusives l'une de l'autre, rassemblent la recherche sur les représentations socio-cognitives de l'espace géographique. Dans la première, l'espace physique (et sa configuration matérielle) est pensé comme ayant un rôle en soi pour son appropriation cognitive et/ou pratique. Ainsi, il y a d'une part l'importance de la distance au sein de l'espace physique (étendue) et d'autre part, l'importance de la forme (ou configuration) de la structure matérielle de cet espace (par exemple, de nombreux chercheurs s'accordent pour dire qu'un plan quadrillé de la ville permet plus facilement de construire une représentation spatiale ajustée aux questions spatiales de la vie quotidienne qu'un plan concentrique). Cette conception physicaliste, voire bio-physicaliste (Jodelet, 1982), rendue possible avec le développement du cognitivisme, accompagne ce paradigme cognitiviste dès ses débuts (Tolman, 1948), ainsi que durant la première décennie des avancées de la psychologie environnementale américaine, comme en témoigne l'article synthétique de Wolhwill (1970). Cette conception est toutefois rapidement modérée par le fait que l'espace géographique, dans sa configuration matérielle et son étendue, n'a pas d'effet en soi mais un effet dans des conditions particulières bien définies. Ainsi, comme le montrent certaines recherches dans cet ouvrage, et à l'instar de la psycho-physique, des effets de seuil sont également mis en avant. Par exemple, les travaux sur les mobilités géographiques ont souvent comme premier constat le fait qu'au-delà d'une certaine distance, le rapport à la distance physique change. Ce qui permet finalement de conserver le modèle des effets en soi de l'espace géographique en même temps que le modèle bio-physicaliste qui l'étaye. En d'autres termes, si la distance est conceptualisée comme une variable continue, la synthèse des analyses sur sa perception et ses effets la restitue souvent comme une variable qui s'apparente à une variable catégorielle. Un moyen d'approfondir cette conceptualisation de l'espace consisterait à ne pas définir une distance ou une configuration spatiale indépendamment de la personne, de sorte à développer une approche relationnelle

de la cognition spatiale où ce ne sont ni l'espace géographique, ni les caractéristiques sociales, ni les caractéristiques cognitives (et affectives) de la personne qui sont une partie de l'effet d'ensemble, mais bien l'indissociable agencement de ces trois composantes du rapport à l'espace géographique, des agencements qu'il reste à décrire et à comprendre.

La seconde dimension conceptuelle concerne cette fois la place des facteurs sociaux dans les analyses sur la cognition spatiale. Ces facteurs ont toujours questionné les chercheurs et leurs lecteurs, du fait qu'ils reposent sur une interrogation à laquelle nous sommes tous confrontés : comment se fait-il que certaines personnes peuvent se repérer là où il nous semble que même le temps et la pratique ne faciliteraient probablement pas aussi aisément notre propre repérage dans de tels lieux (une forêt, un désert, une banquise, etc.) ? Derrière ce rapport fonctionnel à l'espace (le déplacement), s'imbriquent des dimensions affectives (la peur de se perdre) et cognitives (le positionnement géographique) qui nous paraissent d'autant plus évidentes que c'est la pratique des autres qui nous les révèlent. C'est la raison pour laquelle les tout premiers travaux du début du 20^{ème} siècle se sont souvent focalisés sur les différentes manières de s'orienter et de se déplacer dans l'espace selon la culture. En l'état actuel des connaissances, deux grandes perspectives sur les dimensions sociales de la cognition spatiale sont disponibles. La première perspective, mise en avant à partir des premiers travaux de Lynch (1960) sur l'espace urbain, repose sur l'idée que les conditions sociales affectent les expériences individuelles de l'espace géographique. Par exemple, dans son étude sur les structures spatiales des représentations cognitives de la ville, Appleyard (1970) constate des différences entre automobilistes et usagers des transports en commun, mais attribue finalement cette différence à des origines sociales elles aussi différentes. Autrement dit, si la représentation de l'espace n'est pas la même c'est que les conditions sociales des plus démunis ne leur permettent pas d'expérimenter la ville en voiture. Plus proche de nous, Didelon (2011) use également de cette approche subjective des dimensions sociales pour comprendre la construction des représentations spatiales du monde. Ainsi, que ce soit au niveau de la famille ou des expériences personnelles de voyage (en plus de la culture comme dimension sociale, à l'échelle des rapports géopolitiques du monde ou du récit national), ce sont les conditions économiques qui sont mises en avant pour expliquer la diversité des représentations spatiales du monde. La seconde perspective est plus clairement culturaliste. Elle porte une grande attention aux significations qui définissent les lieux et qui circulent au sein d'un groupe social. C'est notamment l'approche développée par le paradigme des représentations sociales qui sont notamment présentes dans cet ouvrage. Différents travaux ont maintenant été menés dans ces perspectives jusqu'à ces dernières années (Milgram, 1972, sur New York ; Milgram et Jodelet, 1976, sur Paris ; Abric et Morin, 1985, sur Marseille ; Felonneau, 1994, sur Bordeaux, De Alba, 2002, sur Mexico ; Haas, 2004, sur Vichy ; Marchand, 2005, sur Rennes et Le Havre ; Bourg et Castel, 2011, sur Dijon ; Jodelet, 2013, sur Nantes). En revanche, très peu de travaux ont cherché à montrer, comme le propose De Monlibert (1995), que ces représentations spatiales qui circulent et se construisent au sein d'un groupe reposent aussi sur des enjeux sociaux et des rapports entre les groupes sociaux (Dias et Ramadier, 2015, 2017, Dernas, 2016). Pourtant, une telle approche est un autre moyen de sortir des ornières de la spatialisation des problèmes sociaux déjà évoqués. Sans compter qu'à rebours, la sociologisation des problèmes spatiaux risque probablement d'apporter son lot de distorsions dans la compréhension des questionnements sur l'espace géographique, car l'espace est certainement moins la simple projection au sol des structures sociales (Lefebvre, 1974) qu'un ajustement entre ces deux dimensions (sociales et spatiales) et que les processus cognitifs médiatisent par leur propre ajustement aux processus sociaux. Cartotête serait-il un réseau de sociologues de l'urbain ou de l'environnement, d'anthropologues, de politistes, d'historiens, de neuroscientifiques et de géographes sensibles aux rapports sociaux, de psycho-sociologues de l'environnement, etc. qui cherchent à analyser les relations entre position sociale, spatiale et cognitive et la construction de cette relation ternaire ? Il nous semble que c'est là l'avenir le plus fructueux de la recherche sur la cognition spatiale.

D'autres directions de recherche importantes ont aussi été évoquées lors de la séance conclusive de la première journée d'étude « Cartotête », et notamment l'importance de la dimension temporelle et mémorielle dont l'ancrage social a déjà fait l'objet de quelques études historiques et psychosociologiques (Halbwachs, 1941; Haas, 2004). Nous espérons que ce sera l'occasion de réunir à nouveau le réseau autour d'une des multiples thématiques de recherche qu'il nous appartient d'imaginer.

Références.

- Abric, J.-C. & Morin, M. (1985). Social representations and the environment: studies on urban and interurban travel, Ronéo, Aix, Université de Provence.
- Appleyard D. (1970). Styles and methods of structuring a city, *Environment and Behavior*, 2, 100-116.
- Bourg, G., Castel, P. (2011). The relevance of psychosocial maps in the study of urban districts, *Journal of Environmental Psychology*, 31 (3), 245-256.
- De Alba, M. (2002). Les représentations socio-spatiales de la ville de Mexico. Expérience urbaine, images collectives et médiatiques d'une métropole géante (Thèse de doctorat inédite). École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, France.
- Dernat, S. (2016). *Choix de carrière dans l'enseignement vétérinaire et attractivité des territoires ruraux. Le facteur spatial dans les représentations socio-professionnelles des étudiants*, Thèse de doctorat en géographie sociale et sciences de l'éducation, Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal, 295 pages + annexes.
- Dias, P. & Ramadier, T. (2017). Relations sociales et cartographie cognitive : Les points de référence comme noyau central des représentations spatiales. *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 116, 319-349.
- Dias, P., Ramadier, T. (2015). Social trajectory and socio-spatial representation of urban space: the relation between social and cognitive structure, *Journal of Environmental Psychology*, 41, 135-144.
- Didelon, C. (2011). *Socio-spatial framework of spatial representation*, synthesis report of EuroBroadMap: Vision of Europe in the world.
- Félonneau, M.-L. (1994). Les étudiants et leurs territoires. La cartographie cognitive comme instrument de mesure de l'appropriation spatiale, *Revue française de sociologie*, 4, 533-559.
- Guimelli, C., Deschamps J-C. (2000). Effets de contexte sur la production d'associations verbales, *Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 47-48, 44-54.
- Haas, V. (2002). La face cachée d'une ville, in Thomas Ferreczi (dir.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?*, Bruxelles, Edition complexe, pp.59-72.
- Haas, V. (2004). Les cartes cognitives : un outil pour étudier la ville sous ses dimensions socio-historiques et affectives, *Bulletin de Psychologie*, 474, 621-633.
- Halbwachs, M. (1971)[1941]. La topologie légendaire des Evangiles en Terre Sainte. Etude de mémoire collective, Paris, PUF, 171 p.
- Jodelet, D. (1982). Les représentations socio-spatiales de la ville. In P.H. Derycke (Ed.), *Conception de l'espace*, Paris: Université de Paris X, 145-177.
- Jodelet, D. (2013). Les inscriptions spatiales des conflits de mémoire, *Psicologia e saber social*, 2 (1), 5-16.
- Lefebvre, H. (1974). *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- Marchand, D. (2005). Le centre-ville est-il le noyau central de la représentation sociale de la ville ? *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 66, 55-64.
- Merton. R. K. (1957). *Social theory and social structure*, New York, Free Press.
- Milgram S., Jodelet D., Psychological maps of Paris, in H. M. Proshansky, W. H. Ittelson, L. G. Rivlin (eds), *Environmental Psychology : People and their physical settings*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1976 (2^eéd.).
- Milgram, S. (1972). A psychological map of New York City, *American scientist*, 60 (2), 194-200.
- Montlibert, de, C. (1995). *L'impossible autonomie de l'architecte : sociologie de la production architecturale*, Strasbourg, PUS, 1995, 228 p.
- Rosenthal, R. (1971). Teacher expectation, in Lesser Gerald S. (dir.), *Psychology and the educational process*, Glenview-Illinois, Scott Foresman.
- Ross, L. D., Amabile, T., M., Steinmetz, J. L. (1977). Social roles, social control and biases in social perception, *Journal of Personality and Social Psychology*, 35, 485-494
- Tissot, S. et Poupeau, F. (2005). La spatialisation des problèmes sociaux, *Acres de la recherche en sciences sociales*, 159, 4-9.
- Tolman, E. C. (1948). Cognitives maps in rats and men, *Psychological review*, 55, 189-208.
- Wohlwill, J. F. (1970). The emerging discipline of environmental psychology, *American psychologist*, 25 (4), 303-312.

Paru le 20 novembre 2018.
ISBN13 : 978-2-7380-1422-1
Code EAN : 9782738014221